



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Race-
Declarins
A
190
NAPOLI



13.3

652

HISTOIRE

ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

PAR

Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire

—
TOME I.

138

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE,

Librairie, Imprimerie et Fonderie.

—
1846

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

RACE

DE MARINIS.

A
190.

NAPOLI

Racc. J. Monin's A 190

HISTOIRE
DE
LA GARDE IMPÉRIALE.

« C'ÉTAIT UNE COLONNE DE GRANIT. »

**(Paroles du Premier Consul, dans son rapport de la bataille
de Marengo au Gouvernement, le 27 prairial an VIII.)**

HISTOIRE
ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE
DE LA
GARDE IMPÉRIALE

PAR
Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire.

—
TOME PREMIER.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDRIE.

—
1846

AVERTISSEMENT.

Les milices célèbres ont, de tout temps, fourni la partie la plus intéressante et la plus dramatique de l'histoire des nations. Les écrivains de l'antiquité se sont étendus avec complaisance, ceux de la Grèce, sur la *Phalange macédonienne*; ceux de Rome, sur les cohortes de cette *Garde prétorienne* qui, au déclin de l'Empire, décernait à prix d'or la couronne de César, et immolait ensuite à ses fureurs vénales ceux-là de ses capitaines à qui elle avait vendu la pourpre.

Non moins intrépides que les légions romai-

nes, les héroïques soldats de notre Garde impériale ne flétrirent pas leurs lauriers, comme les janissaires et les strélitz, par la sédition et la révolte. Ils n'ont pas non plus, comme ces turbulents prétoriens de la Rome impériale, dévoré la patrie dans leur insatiable cupidité. Loin de là : avides de périls seulement, indomptables sur les champs de bataille, n'ayant d'autre ambition que celle de la gloire, ne servant d'autre intérêt que celui de la patrie, les soldats de la Garde, au retour de la paix, redevenaient les hommes les plus calmes, les plus inoffensifs de l'armée. Leurs têtes, sillonnées par le feu de la mitraille, blasonnées par le fer de l'ennemi, se courbaient volontiers sous le joug d'une austère discipline. *Leur Empereur* tombe, et ces braves assistent aux funérailles de leur puissance sans proférer aucune plainte. On leur demande leurs armes : ils rendent leurs armes, mais à des mains françaises. On les répudie : ils se dispersent, n'emportant avec eux qu'un bâton pour aider leur marche, qu'un morceau de pain pour soutenir leur existence. Ils n'ont qu'un seul vœu au cœur, celui de voir heureuse leur patrie à laquelle ils

donnent encore, par leur sublime résignation, une dernière preuve de dévouement et d'amour.

Nous en appelons à ceux qui, en 1815, ont été les témoins du licenciement de la Garde impériale sur les bords de la Loire : quel noble exemple d'abnégation dans ces jours à jamais déplorables ! Véritable tête de cette *grande armée* si longtemps invincible, ces fiers soldats prouvèrent qu'ils étaient partout et toujours les dignes enfants de la grande nation.

L'Histoire de la Garde impériale comprendra donc cette période, si riche d'événements militaires, qui commence à 1800 et se termine en 1815, c'est-à-dire depuis sa formation, sous la dénomination de *Garde consulaire*, jusqu'à son licenciement comme *Garde impériale*.

Dans un aperçu rapide, mais exact et complet, l'auteur de cette histoire commence par mettre sous les yeux du lecteur une peinture fidèle du caractère, des mœurs et des habitudes des soldats de la Garde. Il passe ensuite à l'origine et à la formation de cette troupe d'élite, en indiquant son mode de recrutement et d'avancement ; son administration intérieure, ses privi-

légés et ses attributions auprès de la personne de l'Empereur ; sa solde et ses indemnités sur le pied de guerre et sur le pied de paix ; sa discipline et son casernement ; sa force numérique et successive aux diverses phases de l'empire, par armes distinctes. Puis, pour parler aux yeux en même temps qu'à l'esprit , M. *Émile Marco de Saint-Hilaire* a formulé des tableaux synoptiques et partiels dans lesquels sont inscrits les noms de tous les officiers de chaque régiment de la Garde, avec l'indication de leur grade et de leur rang d'ancienneté, depuis le colonel jusqu'au dernier lieutenant. En outre, il a reproduit le texte des décrets, des ordonnances et des lettres de service ; le modèle des brevets de nomination aux emplois, de décoration et de dotation ; la copie des titres de noblesse, ainsi que celle des ordres du jour relatifs à la Garde. Sous ce rapport, le livre que nous publions sera à la fois, pour le pays, un *mémorial patriotique*, et pour les braves dont le nom y figure, une sorte de blason de famille.

L'auteur a fait suivre ces intéressants documents, puisés à des sources authentiques et

officielles, d'un résumé historique des campagnes auxquelles les corps de la Garde (*jeune et vieille*) ont pris une part active, et il a terminé ce résumé par la nomenclature de cette poignée de héros qui suivirent Napoléon à l'île d'Elbe, et qui revinrent avec lui pour mourir à Waterloo, comme autrefois la vieille noblesse de France dans les plaines d'Azincourt.

La tâche de l'auteur était immense sans doute, mais elle n'était point au-dessus de son zèle infatigable. Il a cru que c'était glorifier la patrie elle-même, son armée d'autrefois et son armée d'aujourd'hui, que de décerner ce tardif mais solennel hommage à cette *vieille Garde impériale* qui a laissé des traces impérissables de son passage sur tous les points de l'Europe, et dont les échos des Pyramides et des Alpes, de l'Escorial et du Kremlin, redisent encore les merveilleuses prouesses et les vertus guerrières.

LIVRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

PHYSIONOMIE DE LA GARDE IMPÉRIALE SOUS LE RAPPORT MORAL, POLITIQUE ET MILITAIRE.

La reconnaissance nationale n'a jamais manqué aux grands corps d'un État, lorsque leurs services civils ou militaires ont concouru à la gloire de la patrie ; mais c'est un de leurs plus beaux privilèges de réunir aux sympathies populaires, qui leur sont toujours fidèles, l'estime particulière du souverain et le respect des corps rivaux forcés de leur rendre hommage.

Telle fut, sous l'empire, la condition de *la*

Garde impériale. Terrible sur les champs de bataille à cause de son intrépidité, admirable par son austère discipline au sein de la paix, la Garde impériale s'élevait au milieu de la France comme ce magnifique palmier du Sinaï dont les immenses rameaux protègent à la fois contre les ardeurs d'un soleil dévorant et la violence des tempêtes, les chétifs arbustes qui croissent sous son ombrage.

Aussi la terreur qu'inspirait aux ennemis de la France cette indomptable phalange ne pouvait-elle trouver d'équivalent que dans l'affection générale dont elle était l'objet aux jours de trêves passagères et de solennités publiques. Il fallait la voir revenir d'une campagne où souvent, et pour nous servir de l'expression d'un de ses dignes chefs ¹, « elle n'avait pas eu le bonheur de brûler une amorce, » il fallait la voir, disons-nous, traverser nos villes et nos campagnes, partout accueillie par des manifestations d'enthousiasme et d'allégresse ; mais c'était à Paris surtout, dans la capitale du grand empire, que ce retour était signalé par les plus vives démonstrations. La Garde ne rentrait dans ses palais de l'École militaire, de Babylone, de Ruel et de Courbevoie (car ces vastes casernes, où ré-

¹ Le maréchal Soult.

gnaient l'ordre et la magnificence guerrière, n'étaient autres que des demeures princières), qu'après avoir passé sous des arcs de triomphe improvisés, et s'être assise à de somptueux banquets où le premier magistrat de la cité¹ s'enorgueillissait de remplir le rôle d'Amphitryon. C'est ainsi que les soldats de César, vainqueurs des Gaules et de la Germanie, rentraient dans la ville éternelle par la porte Prétorienne, et allaient suspendre aux voûtes du temple de Mars les palmes de la victoire et les trophées de leurs conquêtes.

Dans tous les temps et à toutes les époques, les Parisiens se sont fait remarquer par l'attachement qu'ils portaient à la Garde impériale, attachement qui pourrait s'appeler de l'idolâtrie. Soit qu'ils reconnussent l'autorité de ce vieil adage : « Il n'est point de trône sans garde et point de temple sans Dieu, » soit que la présence de ces fiers soldats, qui se mêlaient avec tant de bonhomie aux réjouissances populaires, devint à leurs yeux une espèce d'emblème de gloire; les Parisiens, disons-nous, leur avaient tacitement accordé le droit de bourgeoisie. Les uniformes de la Garde étaient bien reçus partout; et, telle était la chaste réputation de ces

¹ Le comte Frochot, préfet du département de la Seine.

braves, que, dans une promenade, dans un bal, dans une réunion de famille, le voisinage d'un militaire de la Garde n'inquiétait ni la susceptibilité des mères, ni l'innocence des jeunes filles : cet uniforme était, au jugement de tous, le symbole de l'honneur, de la vertu et du courage. Cette confiance qui s'étendait, à juste titre, au petit nombre de régiments dont la Garde était alors composée, inspira dès l'origine aux autres corps de l'armée une jalousie qui se manifesta non-seulement par de sourdes rumeurs, mais aussi par des querelles et des provocations qui se terminèrent par des duels partiels et des querelles de corps. A son retour d'Égypte, en 1799, Napoléon avait ramené avec lui, sur le même bâtiment, une partie de ses *Guides*. Arrivés à Paris quelques jours seulement après les événements du 18 brumaire, ceux-ci furent logés à Babylone ¹, non plus comme *Guides du général Bonaparte*, mais bien comme *Garde du premier consul*. Ce fut à partir de ce moment que ce corps privilégié provoqua les murmures jaloux ; cependant, malgré ces collisions déplorables, la prépondérance de la *Garde consulaire* s'établit si bien aux yeux mêmes de ses rivaux, que, plus

¹ Magnifique caserne située dans le faubourg Saint-Germain, entre la rue de Babylone et la rue Plumet.

tard, dans les plus sanglantes batailles de l'empire et au plus fort du péril, on vit les régiments de ligne appeler la Garde à leur secours, comme un appui certain, comme un auxiliaire invincible. « Où est la Garde ? » s'écriaient les soldats avec une anxiété qui cessait à la vue de ses bataillons. A Wagram, elle fut appelée par le corps du général Macdonald pour fixer la victoire, et à Moscou les intrépides régiments qui faisaient face aux masses incessantes des Russes l'appellèrent encore de leurs vœux, mais cette fois inutilement.

La solde de chaque soldat de la *vieille Garde* (grenadiers et chasseurs à pied et à cheval) était de vingt-deux sous par jour. Sur cette paye il restait à chaque homme, toutes retenues prélevées pour ce qu'on appelle *l'ordinaire*, l'habillement, l'équipement et la masse dite *de réserve*, sept sous par jour d'*argent de poche*. C'était beau, mais c'était bien. Aussi le budget particulier de chaque fantassin était-il réglé par les soldats eux-mêmes avec une rectitude mathématique. Point de ces dettes honteuses qui déshonorent l'habit militaire; point de ces lésineries sordides qui métamorphosent quelquefois le jeune officier en vieil avare. Tout était sévère, mais convenable, dans la Garde : la tenue comme la conduite, les manières comme le langage ;

et , à ce propos , nous ferons remarquer que , dans la *vieille Garde* de préférence que dans la *jeune*, les soldats se traitaient habituellement entre eux de *monsieur*. Un officier ou un sous-officier n'aurait jamais adressé la parole à un de ses subordonnés qu'en employant cette locution, car il régnait dans ce corps une aristocratie qui venait de l'idée de supériorité que chacun croyait avoir sur son camarade. Les soldats ne se tutoyaient pas non plus comme dans les autres régiments de l'armée, à moins qu'ils ne fussent parents ou amis intimes, ou enfin qu'ils n'eussent été jadis *camarades de lit*. Dans ce dernier cas, le *tu* était de rigueur, tandis que le *vous* eût été pris, par celui auquel il aurait été adressé, pour une offense, ou, tout au moins, pour un signe de désaffection. Napoléon seul usait largement du privilège de tutoyer les soldats de sa Garde, ceux surtout qui avaient fait les campagnes d'Italie et d'Égypte avec lui ; mais il tutoyait rarement un officier. Il fallait, pour qu'il lui donnât cette marque de bienveillance, qu'il le connût de longue date. Aussi disait-il en plaisantant que *ses Égyptiens étaient un peu collets montés entre eux*.

En effet, dans les cantines de la Garde, ces propos grossiers , ces épithètes malsonnantes qu'on est convenu d'appeler dans le monde des

propos de corps de garde, étaient formellement interdits. Une cantine de la Garde, même le jour de saint Napoléon (le 15 août), offrait un aspect aussi calme que le café de la capitale le mieux composé. On causait à voix basse, on discutait sans passion, et si les plus animés chantaient quelquefois, ils ne faisaient entendre que de ces chansons franchement populaires ou guerrières, et qui ne cachaient point sous une rime élégante ou sous une pensée politique des allusions obscènes ou frondeuses. Deux hommes d'esprit ¹,

¹ Lemontey et Martainville : ils avaient été spécialement chargés par M. Champagny, alors ministre de l'intérieur, de composer les chansons qu'on distribua au peuple, à l'occasion des réjouissances du couronnement de Napoléon. L'un et l'autre de ces spirituels écrivains s'acquittèrent merveilleusement de cette tâche. On se rappelle encore ce charmant quatrain de Lemontey :

Rome eut dans Fabius un héros politique,
 Dans Annibal, Carthage eut un chef héroïque :
 La France, plus heureuse, a, dans Napoléon,
 La tête du premier et le bras du second.

Et cette chanson patoisée de Martainville, sur l'air : *Reçois dans ton galetas*, etc. :

Qu'ils viennent, ces enjôleux,
 Dir' qu'il n'y a pas de Providence,
 D'après l'état malheureux
 Dont il (Napoléon) a su tirer la France.
 J' leur dirons : R'gardez l'Empereur !
 Ils s'ront forcés d' croire au sauveur.

Jamais louange plus délicate n'avait été distillée. Martain-

dont la renommée différente eut beaucoup de retentissement sous la restauration, avaient en quelque sorte le monopole des passe-temps littéraires de la Garde.

Les dépenses des officiers, même subalternes, étaient considérables ; car Napoléon voulait , avant tout, que les officiers de sa Garde fussent à la fois pour l'armée des exemples de bravoure et de dignité. Aucun d'eux, pour ainsi dire, n'avait de fortune ; mais tous, au moyen des gratifications et des dotations qu'ils recevaient, soit au commencement, soit à l'issue d'une campagne, étaient en état de faire figure, et les officiers généraux, de tenir un train en rapport avec le grade qu'ils occupaient dans la hiérarchie militaire. D'ailleurs, la magnificence extrême des uniformes coûtait déjà des sommes énormes. Le grand et le petit état-major de la Garde étaient à eux seuls un étincelant spécimen du luxe de

ville, aussi vrai que Vadé, l'emportait de beaucoup sur cet Homère des halles par la finesse de la pensée. En outre, Martainville composa, lors du couronnement de Napoléon, une ode magnifique sur *le retour de l'ordre*, que les aristarques du temps, qui ignoraient le nom de l'auteur, comparèrent aux plus belles odes de J. B. Rousseau. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que, bien que l'ode de Martainville eût paru sous le voile de l'anonyme, l'auteur n'en reçut pas moins six mille francs de l'Empereur, qui savait récompenser tous les genres de mérite.

costume qui régnait dans ce corps tout exceptionnel. Les jours de grande parade, l'état-major général de la Garde apparaissait en tête des régiments comme une nappe d'or toute ruisellante de broderies, de plumes et d'acier. Les colonels généraux ¹, avec leur habit de velours brodé d'or sur toutes les coutures, et leurs insignes éblouissants, marchaient en avant de ce magnifique état-major.

Il n'y avait pas moins de luxe dans les rangs inférieurs de l'état-major. Ainsi les chirurgiens en chef partageaient avec les musiciens la somptuosité de l'uniforme; mais c'était surtout le tambour-major des grenadiers à pied qui était le type de la splendeur guerrière. L'habit de cet officier, dont la taille était superbe (il avait près de six pieds), ne coûtait pas moins de trente mille francs. Ce costume n'était que broderies des pieds à la tête, ce qui fit dire aux femmes de Vienne en 1809, lors de l'entrée triomphale de la Garde impériale dans la capitale de l'Autriche, que « le tambour-major eût été un meilleur prisonnier à faire que l'Empereur lui-même. » En effet, Napoléon, si exigeant quant à

¹ Il y en avait quatre : chacun d'eux était maréchal de l'empire et commandait en chef un des corps distincts de la garde.

la richesse de l'uniforme des officiers généraux de sa Garde, avait fait cette campagne avec un uniforme complet des chasseurs à cheval de sa Garde, usé, rapiécé, et qui ne valait pas trente francs, et une redingote grise dont le fripier le plus généreux aurait offert moins encore. Mais ce resplendissant état-major s'harmonisait admirablement avec le costume austère des bataillons de la Garde; c'étaient les soldats d'Alexandre avec l'éclat des troupes de Xercès. Napoléon avait su réunir aussi dans sa Garde les plus belles qualités des armées antiques : un luxe éblouissant et une parfaite simplicité; une discipline inexorable et le dévouement le plus absolu.

Tous les corps de la Garde, infanterie, cavalerie et artillerie, excitaient à un haut degré l'admiration du peuple; mais un de ces corps surtout rappelait les exploits de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Orient, et donnait à la Garde une physionomie toute particulière en flattant les idées chevaleresques de la nation; nous voulons parler de l'escadron de Mameluks ¹ qui, dans l'ori-

¹ Ce serait une erreur de croire que les Mameluks, tels que nous les avons vus depuis 1801 jusqu'à 1815, fussent tous des enfants de l'Orient. Depuis longtemps le nombre de ces Égyptiens était diminué des trois quarts, et, dès la formation de ce corps, ils n'étaient pas cinquante. Plus tard ils se recru-

gine, se bornait à une compagnie servant d'avant-garde ou d'éclaireurs aux chasseurs à cheval de la Garde consulaire. Rien n'était plus pittoresque et plus oriental que ce costume qui rappelait les guerriers de Saladin et de Mahomet II. L'étendard à queue de cheval, les timbales, les trompettes, les armes, le harnachement complet du cheval, tout était à la turque, et ces vêtements élégants, ces damas étincelants et recourbés, cette aigrette qui surmontait le turban asiatique, ces chamarrures d'or et de soie faisaient rêver, comme malgré soi, aux conquêtes des rois mores et aux exploits des Abencerrages. L'escadron des Mameluks, au milieu de la Garde impériale, était comme une page mystérieuse des *Mille et une Nuits* jetée au milieu d'une chaleureuse harangue de Démosthènes.

Lorsqu'ils faisaient une entrée triomphale dans une capitale de l'Europe, telle que Milan, Berlin, Madrid, Vienne et Moscou, Napoléon n'oubliait jamais de faire figurer les Mameluks en tête de son cortège. A Vienne, en 1809, un Égyptien qui se trouvait par hasard dans cette ville voulut lier conversation avec un de ces soldats qu'il

tèrent dans les régiments de hussards ; et, en 1814, les Mameluks *pur sang* étaient réduits à dix-huit, parmi lesquels six seulement étaient devenus officiers et sous-officiers.

prenait pour un compatriote. Le Mameluk, ne comprenant pas un mot de ce que lui baragouinait son interlocuteur, finit par l'envoyer promener en termes excessivement français.

— Allah ! sois béni ! s'écria le musulman en levant les yeux au ciel ; voilà un homme qui a oublié jusqu'au langage de son pays.

Ce Mameluk ne l'avait point oublié ; mais il était né dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris, et n'avait de commun avec le Coran que son costume.

Napoléon était jaloux de sa Garde comme un avare de son trésor, comme un amant de sa maîtresse. Chez l'étranger la Garde figurait dans toutes les solennités politiques : on se rappelle encore le rôle brillant qu'elle joua à Milan, à Erfurt, à Tilsitt et à Bayonne.

— Mes grognards ont-ils tout ce qu'il leur faut ? Sont-ils contents ?... demandait l'Empereur lorsqu'il était en campagne.

Et la réponse des chefs de corps était presque toujours affirmative. A Paris, les jours de gala au palais, de cérémonie ou de solennité nationale, la Garde occupait le premier rang. Dans les bals qui avaient lieu l'hiver aux Tuileries, la musique du premier régiment de grenadiers à pied avait son orchestre dressé dans le *salon de Mars*. Napoléon, qui aimait à voir danser et

même qui dansait quelquefois en petit comité, n'aurait pas eu, comme on dit vulgairement, le cœur à la danse s'il n'eût reconnu dans les exécutants ces visages basanés qui jouaient les airs patriotiques sur nos champs de bataille avec autant de sang-froid et d'ensemble qu'ils exécutaient, à la cour, les gavottes, les contredanses et les valse¹. A ces bals tous les officiers de la Garde étaient habituellement invités, à partir du grade de commandant. Aussi n'était-il pas rare de voir figurer au même quadrille un officier d'artillerie légère en face d'un sénateur ou d'un conseiller d'État, et un officier de grenadiers en face d'un ambassadeur ou d'un membre de l'Institut.

La sollicitude de Napoléon pour les officiers de sa Garde se révélait en toutes choses. Non content de pourvoir à leur bien-être matériel comme militaires, il cherchait aussi par les manières les plus délicates à assurer leur avenir comme citoyens. C'est ainsi qu'au milieu des plus graves occupations, des plus terribles chances de

¹ A Paris, le corps de musique de chacun des régiments de la vieille Garde était augmenté d'un petit nombre de musiciens, tous choisis parmi les artistes du Conservatoire, de l'Opéra et de Feydeau. Ces musiciens, qualifiés de *gagistes*, étaient payés sur le *fonds de réserve* de l'administration du corps et ne suivaient jamais la Garde en campagne.

la guerre et de la diplomatie que souverain ait jamais eues, il ne dédaignait pas de s'occuper du mariage de ses généraux. Un jour, Dorsenne lui ayant manifesté quelque étonnement de cette paternelle sollicitude :

— N'êtes-vous pas tous des lions ? lui répondit l'Empereur. Eh bien ! il ne faut pas laisser périr cette race-là. La France et moi aurons besoin de nouvelles griffes et de nouvelles dents quand les vôtres ne pourront plus servir.

Il se faisait donner, par les préfets, la liste des jeunes personnes riches et appartenant à l'ancienne aristocratie, et souvent il concluait ainsi une union à l'insu même de celui qu'il voulait marier. Par une grande et féconde idée politique, Napoléon voulait enter ainsi la nouvelle noblesse sur l'ancienne, et de ses rameaux divers ne former qu'un seul et même tronc. Là ne s'arrêtait point sa prévoyance ; si l'officier n'était pas assez riche pour la femme qu'il voulait lui faire épouser, il le dotait. Tout cela se faisait en huit jours avec calme et discrétion. Souvent aussi il tenait sur les fonts de baptême les enfants de ses officiers ; et un jour il nomma jusqu'à vingt-quatre enfants qui appartenaient aux généraux et aux colonels de sa Garde. Le cardinal Fesch, son oncle, lui ayant dit un jour, à cette occasion, qu'il était le prince le plus pieux

de la chrétienté, puisqu'il ne cessait pas de faire ainsi des chrétiens :

— Vous avez raison, M. le cardinal, lui répondit l'Empereur en souriant ; je fais d'une pierre deux coups, car j'en fais aussi des soldats. Eh ! ajouta-t-il en relevant la tête, qui oserait un jour porter le nom de Napoléon, s'il n'avait été soldat ?

Puis, quand ces enfants atteignaient l'âge de huit ou dix ans, il les plaçait dans des lycées et pourvoyait même aux frais de leur trousseau. Tout cela, nous le répétons, se faisait comme en famille : Napoléon ne mettait, dans ces grâces si abondamment répandues, ni vanité, ni ostentation.

— Ces hommes-là, disait-il encore en montrant sa Garde, représentent tous les régiments de l'armée ; ils sont mes enfants : je veux, je dois agir avec eux comme un père de famille.

Les *enfants de troupe*, dans la Garde, participaient également à la sollicitude de l'Empereur. Ces adolescents, qui appartenaient tous à des soldats ou à des sous-officiers, recevaient, sous la surveillance d'officiers pleins de zèle, dans les écoles régimentaires créées pour eux, des leçons de lecture, d'écriture et d'arithmétique. Devenus plus âgés, Napoléon les envoyait au bataillon d'instruction de la Garde établi à Fontainebleau,

d'où ils sortaient sous-officiers et quelquefois même officiers. Quelques-uns de nos meilleurs colonels d'aujourd'hui sont sortis de cette humble école de Fontainebleau, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui fut transférée à Saint-Cyr, au commencement de 1809, et qui était sous le commandement de l'honorable mais sévère général Bellavène ¹. Le bataillon d'instruction de Fontainebleau était en quelque sorte une pépinière de jeunes soldats qui, grandissant sous les drapeaux, devenaient des officiers de premier ordre.

Au mois de mars 1811, la fortune ayant comblé tous les vœux de Napoléon en lui donnant un héritier, après avoir donné à son fils un trône pour berceau, pour bourrelet une couronne, et pour hochet le sceptre de Charlemagne, l'Empe-

¹ Cette école créée par la loi du 11 floréal an x (1^{er} mai 1802), organisée par arrêté du 8 pluviôse an xi (28 janvier 1803), était, comme elle est encore aujourd'hui, sous la surveillance du ministre de la guerre, et spécialement destinée à former des officiers pour l'infanterie. On pouvait être élève aux frais du gouvernement ou pensionnaire : pensionnaire, si les parents payaient 1,200 francs par an ; élève, si déjà on avait été élevé dans un lycée aux frais de l'État, et si l'on était fils d'officier. Par un décret impérial du 3 juin 1811, les élèves qui désiraient servir dans l'artillerie à pied ou à cheval furent admis aux cours de théorie et de pratique, tels qu'ils étaient suivis à l'école polytechnique ou à celle de Metz pour cette arme.

reur résolut de l'entourer d'une garde qui fût en harmonie avec son âge. Un grand nombre de soldats avaient des fils ou des neveux encore trop jeunes pour entrer dans les régiments ordinaires; aucun d'eux n'était assez riche pour faire les frais de leur éducation dans une école militaire, et enfin il y avait parmi ces derniers beaucoup d'orphelins; car la gloire a aussi son vilain côté : telle victoire qui illustre la nation jette le deuil dans les familles; voulant donc que la guerre réparât en quelque sorte le dommage qu'elle causait à ces pauvres enfants, Napoléon conçut l'idée de leur rendre ce qu'ils avaient perdu.

— C'est dans les rangs de l'armée que leurs pères sont tombés, dit-il à cette occasion, c'est l'armée tout entière qui leur servira de père.

En conséquence, le 50 mars 1811, parut dans le *Moniteur* un décret qui ordonnait la formation d'un régiment composé primitivement de deux bataillons de six compagnies chacun, lequel porterait le nom de *Pupilles de la Garde*, dits *Garde du roi de Rome*. Le colonel commandant devait être le roi de Rome lui-même, lorsqu'il aurait été en âge de tenir une épée. Cette petite troupe fut d'abord recrutée dans le régiment dit des *petits Hollandais*, en garnison avec les *grenadiers hollandais* à Versailles. Ce corps, bien que

faisant partie de la *jeune Garde*, devait être tenu en tout sur le même pied que ceux de la ligne, sauf la solde qui était un peu plus forte. Entre autres qualités requises pour être admis dans les *pupilles*, il fallait être fils ou au moins neveu d'un militaire mort sur le champ de bataille, savoir lire et écrire correctement, avoir une taille moindre de cinq pieds, et prouver qu'on avait été vacciné. Dix ans révolus étaient le minimum de l'âge nécessaire à l'admission, après seize ans on ne pouvait plus être reçu. Les sous-officiers étaient pris dans le corps au concours et par droit d'ancienneté. Les officiers, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel, étaient nommés par l'Empereur sur la proposition du ministre de la guerre. Des règlements particuliers devaient régir le corps si jamais il entraient en campagne ; enfin le décret se terminait ainsi : *Il n'y aura pas de grenadiers*. Cette clause ressemblait presque à une épigramme, et le décret eût pu ajouter avec pleine certitude d'être obéi : *Les moustaches ne seront pas de rigueur*.

Ce fut à Versailles qu'on organisa ce régiment en miniature. La plupart des officiers furent choisis parmi les élèves de l'école militaire de Saint-Cyr. Cette belle petite infanterie fut portée bientôt à quatre mille hommes, et plus tard

l'Empereur l'augmenta tellement , qu'elle se composait de neuf bataillons formant un total de huit mille hommes. Les Pupilles avaient un sous-intendant particulier, une musique, des fifres, des tambours, un tambour-major et des sapeurs. Un simple guidon aux couleurs nationales leur tenait lieu de drapeau, parce qu'un nouveau régiment ne pouvait recevoir son aigle que des mains de Napoléon, qui ne l'accordait jamais que ce régiment ne l'eût conquis sur le champ de bataille ¹.

De tous les corps de la vieille Garde, celui des *marins* était peut-être le moins nombreux ; mais en revanche c'était bien le plus complet assemblage d'hommes intrépides et infatigables. Leur uniforme, qui n'était que le costume de matelot d'un vaisseau amiral, était sévère et d'une grande simplicité ; mais sous cette veste de drap bleu battaient des cœurs de lion. Les marins de la Garde se sont couverts de gloire dans toutes les actions où ils ont figuré, soit au camp de Boulogne, soit en Espagne, soit en Russie, soit dans les campagnes d'Allemagne en 1809, et de Saxe en 1813, où ils rendirent à l'armée d'éminents services ; en 1814, entre autres, ils prou-

¹ Voir au livre XI de cet ouvrage le texte du décret relatif à la création du corps des Pupilles de la Garde.

vèrent que la marine française était toujours digne de rivaliser avec l'armée de terre, et que les actions d'éclat ne coûtaient pas plus au pavillon qu'au drapeau national.

Napoléon, on le sait, possédait à un suprême degré le tact des convenances royales et de la courtoisie héroïque. Lorsqu'un officier général de la Garde mourait sur les champs de bataille, il n'oubliait jamais d'écrire une lettre de condoléance soit à sa mère, soit à sa femme, soit enfin à un des membres de sa famille. Cette lettre était ordinairement accompagnée d'une grâce, d'une rémunération ou d'une invitation pressante de lui signaler des besoins ou des espérances.

En ouvrant la campagne de 1813, en Saxe, Napoléon avait voulu donner au maréchal Bessières, l'un des colonels généraux de sa Garde, une preuve éclatante de la confiance qu'il lui inspirait, en le nommant commandant général de toute la cavalerie de l'armée, comme l'était ordinairement Murat. Il y avait si peu de cavalerie, que les quelques escadrons de la Garde étaient encore en arrière de plusieurs marches. Le 1^{er} mai, en voyant tout à coup nos avant-postes attaqués par une formidable arrière-garde ennemie, Bessières n'avait pu borner son rôle à celui de spectateur : il s'était avancé dans la plaine, avait mis pied à terre avec ses aides de

camp et les quelques cavaliers de son escorte, et, l'épée à la main, avait entraîné les tirailleurs en les encourageant de la voix et de l'exemple. L'ennemi pointe sur le groupe : un premier boulet emporte la tête du brigadier de l'escorte du maréchal. Tandis que Bessières ordonnait de préparer la sépulture de ce brave, un second boulet vint le frapper lui-même au milieu de la poitrine et le renversa mort sans qu'il eût eu le temps de souffrir. Ses aides de camp couvrirent aussitôt son corps d'un manteau et cachèrent cette mort à l'armée. Napoléon seul apprit ce malheur : il en fut accablé comme souverain et comme ami. Baissant tristement la tête et passant la main sur ses yeux, il dit après un moment de silence :

— Mais enfin il est mort comme Turenne : c'est une mort que j'envie.

Et le soir, à peine s'était-il établi dans la sordide mesure qui devait lui servir de quartier général, qu'il fit appeler le baron Fain, son secrétaire, et lui dicta la lettre suivante pour la maréchale Bessières.

« Ma cousine, votre mari est mort au champ
« d'honneur. La perte que vous faites est grande
« sans doute, mais la mienne l'est davantage
« encore. Le duc d'Istrie est mort sans souffrir,

« et de la plus belle mort qu'un soldat puisse
« envier. Il laisse une réputation sans tache ;
« c'est le plus bel héritage qu'on puisse léguer à
« ses enfants. Ma protection leur est acquise.
« Ils hériteront, eux aussi, de l'affection que je
« portais à leur père. Ne doutez jamais de mes
« sentiments pour vous. Cette lettre n'étant à
« autre fin, je prie Dieu, ma cousine, qu'il vous
« ait en sa sainte et digne garde.

« De mon quartier général de Lutzen, le
« 1^{er} mai 1813, à deux heures du matin.

« NAPOLEON. »

De semblables lettres, de même qu'un baume consolateur, étaient bien faites pour exciter dans l'âme une reconnaissance parfaite. Aussi n'était-il pas un officier de la Garde qui n'ambitionnât une mort pareille, puisqu'elle valait à sa famille une oraison funèbre dictée par le moderne César.

Si Napoléon n'oubliait pas ceux de ses soldats qui mouraient à ses côtés, il les oubliait encore moins lorsqu'ils étaient blessés ou malades. L'hôpital qu'il fonda au Gros-Caillou, d'abord pour la Garde consulaire, puis pour la Garde impériale, est un monument impérissable de sa sollicitude envers ceux qui lui faisaient chaque jour le sacrifice de leur vie. Le matériel, le

confortable de cet établissement ne pouvait être comparé qu'à celui qui existait aux Invalides. La pensée de Louis XIV et de Napoléon avait été la même, et ces deux grands hommes avaient voulu, à plus d'un siècle de distance, donner à leurs soldats le plus éclatant témoignage de leur gratitude. Les médecins civils et militaires les plus distingués de l'époque étaient attachés à l'hôpital du Gros-Caillou. Le sage et intrépide Larrey en fut longtemps le premier chirurgien, et le chevalier Süe, dont la science et la réputation étaient aussi brillantes que méritées, en était le médecin en chef.

Napoléon allait quelquefois visiter cet hôpital où il arrivait inopinément. Larrey, Süe et leurs confrères l'accompagnaient. Il se faisait rendre compte du régime de la maison, interrogeait les malades et les blessés, leur adressait des paroles d'affectueux intérêt ou de consolante espérance, et n'hésitait même pas à assister au pansement de ces derniers. Un matin (et c'était en 1810, quelque temps après son mariage), l'Empereur se rend à l'hôpital de la Garde. Il va, vient dans les salles et s'arrête devant le lit d'un sapeur du premier régiment de ses grenadiers à pied.

— Pourquoi es-tu ici ? lui demande-t-il ; qu'as-tu ? est-ce qu'un sapeur de ma Garde devrait jamais être malade ?

— C'est vrai, mon Empereur, repartit celui-ci ; aussi j'ai le cœur bon , l'œil excellent et l'appétit solide ; mais c'est la blessure que j'ai au pied gauche qui me fait souffrir comme un damné. Le gros-major, ajouta-t-il en désignant Larrey, veut me couper la jambe et moi je ne le veux pas.

— Et pourquoi cela ? fit Napoléon ; aurais-tu peur d'une douleur qui ne dure que deux minutes tout au plus , toi qui dans ta vie as vu la mort plus de dix fois face à face ?

— Moi ! peur ? Allons donc , mon Empereur, vous voulez rire , nous ne connaissons pas cette maladie-là nous autres ; mais si je troque ma jambe de chair contre une jambe de bois , je ne pourrai plus vous servir ; alors j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de risquer de me faire enterrer en détail.

— Et où as-tu reçu cette blessure ? demanda Napoléon.

— A Eylau , sire ; mais à Wagram il m'est arrivé à la même jambe un éclat d'obus , et c'est ça qui a tout gâté ; vous concevez que cette seconde blessure a fait tort à la première.

— As-tu la croix ?

A ces mots le sapeur ramena la couverture de son lit sur sa barbe grisonnante , et dit avec un indéfinissable accent de regret :

— Non, mon Empereur.

— Et pourquoi?

— Ah ! pourquoi ? par le motif que lorsque vous faisiez les distributions, j'étais à l'ambulance, et que n'étant pas présent sous les armes...

— Voilà justement le tort que tu as eu, interrompit Napoléon.

— Parbleu ! j'en ai eu bien d'autres, répliqua gaiement le sapeur, j'ai eu celui d'être porté deux fois sur la liste des morts...

— C'est peut-être parce qu'on t'a tué deux fois, répliqua l'Empereur sur le même ton, que tu te portes si bien aujourd'hui.

— Je ne le crois pas, repartit naïvement le sapeur, car il est sûr que ça va mal.

— Et moi je te dis que ça va bien : je m'y connais mieux que toi, je suppose.

— Si c'est votre volonté, mon Empereur, je ne vais pas à l'encontre.

— Et si je te donnais la croix pour te le prouver ?

Ici le vieux soldat joignit les mains en disant d'un ton ému :

— Oh ! mon Empereur, bien sûr que la décoration me guérirait totalement.

— Eh bien ! je te la donne, es-tu content ?

Le sapeur fit un bond dans son lit et découvrit sa barbe, sur laquelle tombèrent deux grosses larmes :

— Oh ! mon Empereur, si je le suis !

— Mais c'est à la condition , poursuivit Napoléon , que tu te laisseras couper la jambe.

— Tout ce que vous voudrez , mon Empereur ; la tête si vous voulez... Cependant je ne pourrai plus rentrer au corps.

— Ne t'inquiète de rien ; tu sais bien que je ne me sépare pas volontiers de vous autres. Je te donnerai un emploi où tu ne cesseras pas de m'être utile.

Le sapeur se laissa couper la jambe , et une fois en état de marcher , il fut placé par Napoléon au château de Compiègne en qualité de surveillant forestier. C'est là que nous l'avons vu en 1814.

La Garde était en tout et partout l'exemple de l'armée. Le duel, cette coutume barbare des temps féodaux , ce préjugé funeste qui a survécu à tous les autres préjugés déracinés par le soc révolutionnaire , le duel était rare entre militaires appartenant à la Garde impériale. Lorsque , par hasard , un de ces événements arrivait , Napoléon se faisait adresser un rapport circonstancié des causes de la rencontre et du résultat. Puis , quand sa religion était parfaitement éclairée , il sévissait avec une rigueur qui tombait de préférence sur le provocateur , qu'il eût été vainqueur ou qu'il eût été vaincu. Cependant il ne fit jamais revivre

les anciennes lois contre les duels et n'en institua pas de nouvelles : c'est une justice à lui rendre. Ainsi le lendemain de ce fameux duel entre Junot, alors son premier aide de camp, et le général Lannus, pendant la campagne d'Égypte, lorsque Desgenettes vint raconter au général en chef les détails de ce combat et lui apprendre que Junot, avant de recevoir cet effroyable coup de sabre qui mit ses jours en danger, avait failli ouvrir le crâne à son antagoniste, Napoléon devint furieux.

— Eh quoi ! s'écria-t-il avec indignation, ils vont s'égorger entre eux !... Ils ont été là au milieu des roseaux du Nil, le disputer en férocité aux crocodiles, et leur abandonner le cadavre de celui des deux que la mort aurait frappé... N'ont-ils pas assez des Arabes et de la peste?... Ils mériteraient que je les fisse venir devant moi et que... Mais non, ajouta-t-il après un silence, je ne veux pas les voir, je veux même qu'on ne me parle plus d'eux.

Ces paroles de blâme dans la bouche de Napoléon furent plus efficaces que ne l'eût été la plus sévère punition.

Dans une autre circonstance, il avint que l'Empereur joua le rôle de conciliateur entre deux sous-officiers qui, s'étant épris de la même beauté, allaient, comme jadis les preux, se la

disputer en champ clos. La Garde occupait Vienne. Un sergent et un fourrier appartenant aux chasseurs à pied avaient fait choix d'une prairie coupée de bouquets de bois, avoisinant Schœnbrunn, où résidait alors Napoléon, pour vider leur différend. Ils avaient déjà mis le sabre à la main et commençaient à s'escrimer chaudement, lorsque l'Empereur, qui se promenait accompagné seulement de l'aide de camp de service, vint à passer devant eux. Qu'on juge de l'effroi des témoins et des champions. Les armes tombèrent des mains de ces derniers.

Napoléon s'informe du sujet de la querelle, qui n'était autre qu'une rivalité. Or, le hasard voulut que les deux rivaux fussent connus de l'aide de camp de l'Empereur, qui lui apprit que tous deux étaient d'anciens soldats de l'armée d'Italie, et même que déjà ils avaient été proposés, par leur colonel, pour la croix. Napoléon leur ordonna, sous peine de se voir retirer leurs galons, de s'embrasser sur-le-champ, puis il leur dit :

— Mes enfants, la femme est capricieuse comme la fortune ; et puisque vous étiez avec moi en Italie, il est inutile de faire de nouvelles preuves : je vous connais. Retournez à votre cantonnement, soyez amis, et ne vous battez jamais que contre les ennemis de la France, ou sinon, c'est à moi que vous aurez affaire.

Mais un duel qui trouva Napoléon bien moins indulgent, fut celui qui eut lieu à Burgos en 1808, entre le général Franceschetti, aide de camp de Joseph Bonaparte, et Filangieri, colonel d'un des régiments de la garde du nouveau roi d'Espagne, tous deux écuyers ordinaires de ce frère aîné de l'empereur. L'un et l'autre se disputaient la place de grand écuyer de Joseph; chacun d'eux prétendait que cette dignité lui avait été promise par le roi lui-même, ce qui était malheureusement vrai.

Or, le 11 novembre, il n'y avait pas un quart d'heure que Napoléon avait pris possession du palais de Burgos, qu'on vint lui donner les détails de cette affaire, qui s'était passée dans le parc même quelques moments avant son arrivée.

Pour que la hiérarchie militaire ne souffrît pas de leur rencontre, les deux adversaires s'étaient battus en costume d'écuyer : le général Franceschetti avait été tué. L'esprit de Napoléon fut vivement frappé de ce qu'une mauvaise nouvelle était la première qu'il reçût en arrivant à Burgos. Avec ses instincts de superstition et sa croyance à la fatalité, cet événement pouvait exercer sur son imagination une certaine influence. L'ordre de lui amener Filangieri fut aussitôt donné et exécuté.

— Un duel, monsieur ! encore des duels ! s'é

cria l'Empereur d'un ton si courroucé, dès qu'il aperçut le colonel, que tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher de trembler pour lui; vous savez que je n'en veux pas! Vous savez que je les abhorre!... Je dois punir!...

— Sire, que Votre Majesté me fasse juger si elle le veut, mais au moins qu'elle daigne m'écouter. Je...

— Je ne veux rien savoir!... interrompit brusquement Napoléon. Et que pourriez-vous me dire, tête de Vésuve que vous êtes? Je vous ai déjà pardonné votre affaire avec Saint-Simon; mais cette fois il n'en sera pas de même. Eh quoi! monsieur, au moment d'entrer en campagne, quand tout le monde devrait être uni, vous vous battez! et avec qui encore? avec un officier au-dessus de vous par son grade!... Cela est d'un exemple déplorable; je dois punir, vous dis-je, et vous serez puni.

Ici Napoléon garda un moment le silence, comme pour entendre la justification du colonel; mais voyant que celui-ci restait les yeux baissés et ne proférait pas une parole tant il était anéanti, il reprit d'un ton moins courroucé :

— Oui, vous avez une tête de Vésuve! quelle belle équipée! j'arrive, et la première chose que je trouve dans mon palais, c'est du sang! Voyez, monsieur, ce que vous avez fait : mon frère a

besoin de bons officiers , et voilà que vous lui en enlevez deux du même coup ; Franceschetti que vous avez tué , et vous ; car vous sentez que vous ne pouvez plus rester au service.

Napoléon se tut et sembla réfléchir ; enfin après cette pause , il ajouta avec un geste d'impatience :

— Allons ! retirez-vous , partez ; allez où vous voudrez , si vous n'aimez mieux vous faire réclamer par Murat qui doit être encore à Madrid ; lui aussi a du Vésuve dans la tête , le roi de Naples ; il sait ce que c'est , lui , que ces sortes d'affaires ! Allons ! monsieur , partez , vous dis-je , et que je n'entende jamais parler de vous.

Le colonel Filangieri quitta Burgos le jour même.

Cet événement causa un vif chagrin à Napoléon ; car le soir il répéta à plusieurs reprises :

— Des duels ! toujours des duels ! ce n'est pas du courage , c'est de la fureur de cannibale !

Si Napoléon s'était un peu radouci en cette occasion , c'est qu'il aimait beaucoup Filangieri. Il l'avait fait élever à ses frais au Prytanée français (aujourd'hui collège Louis-le-Grand) , et le considérait comme un de ses enfants d'adoption , d'autant plus qu'il était filleul de sa sœur , madame Murat , et que , dans une circonstance unique , son protégé avait refusé le grade de co-

lonel d'un régiment au service de Naples, n'étant encore que simple lieutenant, et que Filangieri n'avait consenti à redevenir Napolitain que lorsqu'un frère de l'Empereur avait été appelé à régner sur les Italiens.

Maintenant ce qu'il nous reste à dire au sujet des duels dans la Garde, ressemble un peu à la petite pièce que l'on représente après la tragédie.

Quelques propos légers avaient été tenus par un capitaine de grenadiers à cheval sur le compte de la sœur d'un de ses camarades, comme lui capitaine dans ce régiment. Ce dernier voulait qu'il adressât, en présence de sa famille assemblée, des excuses à sa sœur; l'autre s'y refusait, prétendant qu'il n'y avait eu de sa part aucune offense : on résolut de se battre.

On se rendit au bois de Boulogne; car la mode voulait, à cette époque, que ces sortes d'affaires se vidassent dans ce lieu. Les témoins, qui étaient des camarades, essayèrent une dernière fois le rôle de pacificateurs; mais les deux champions ne voulurent rien entendre. Les épées étaient donc tirées, lorsqu'une espèce d'ouvrier, que jusqu'alors aucun d'eux n'avait aperçu, s'avança et, s'adressant aux combattants, leur dit d'un ton piteux :

— Hélas! mes chers officiers, je suis un pau-

vre menuisier sans ouvrage et père de famille.

— Eh ! mon brave homme, retirez-vous ! s'écrie l'un des témoins ; nous n'avons pas le temps de vous faire l'aumône : vous voyez bien que l'on va se couper la gorge.

— C'est pour cela, mes braves officiers, que je viens vous demander la préférence.

— Quelle préférence ?

— Celle de faire les cercueils de ces deux messieurs ; je suis un pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage.

A ces mots, les deux adversaires se regardèrent immobiles et indécis. Un éclat de rire leur échappa en même temps ; ils se tendirent la main et s'embrassèrent ; puis chacun des assistants ayant contribué à secourir le pauvre menuisier, on alla terminer le différend, la fourchette à la main, chez Gillet, restaurateur à la porte Maillot, l'un des plus grands pacificateurs des temps modernes.

Napoléon ne sut rien de cette affaire ; mais, à quelques jours de là, un officier des dragons de l'Impératrice, bien que n'ayant pas une grande réputation de bravoure, n'en eut pas moins un duel avec un de ses camarades qui le blessa dangereusement d'un coup de pistolet. Le grand maréchal en apprit la nouvelle à l'Empereur, en lui disant :

— Sire, ce pauvre *** a une balle dans le ventre.

— Lui ! une balle dans le ventre ! répliqua Napoléon en souriant, allons donc, c'est impossible ! à moins cependant qu'il ne l'ait avalée.

Dans la Garde, les maîtres d'armes ne ressemblaient pas à ces prétendus professeurs d'escrime, d'ordinaire mauvaises têtes et fort mauvais soldats sur le champ de bataille ; ils étaient, au contraire, d'une douceur exemplaire et d'une bravoure éprouvée. Les leçons qu'ils donnaient aux jeunes vélites avaient plutôt pour but de déployer leur force et leur agilité que de les initier aux mystères des *bottes secrètes*.

Si Napoléon se montrait plus sévère à l'égard de l'officier de sa Garde qui commettait une faute, ou même une infraction à la discipline, qu'à l'égard d'un officier de l'armée, au moins cette sévérité était-elle toujours en sens direct de la hauteur du grade et de la considération personnelle dont cet officier jouissait au corps.

— Si je n'avais besoin dans ma Garde que d'hommes intrépides, disait l'Empereur, je pourrais prendre au hasard les premiers soldats venus de mon armée pour en faire des grenadiers ; mais je veux plus que cela : je veux de la conduite, de la moralité et de l'obéissance : voilà pourquoi je choisis et je me montre difficile.

Ces paroles étaient si bien connues et si souvent commentées dans les régiments de la Garde, que soldats et sous-officiers ne se mettaient que rarement dans le cas de recevoir des reproches de leurs supérieurs. D'ailleurs Napoléon se faisait instruire de tout. Chaque mois, les majors des régiments lui mettaient sous les yeux le livre des punitions. Il le parcourait avec soin et faisait des remarques au crayon sur le genre ou la durée de la peine infligée aux soldats et aux sous-officiers. Quand par hasard un officier avait été puni par son chef, l'Empereur le savait immédiatement par un rapport spécial qui lui était remis *à l'ordre* (c'est-à-dire au moment où on venait prendre le mot d'ordre qu'il donnait lui-même chaque soir). L'Empereur approuvait toujours la punition, car il avait pour maxime : « Obéir d'abord, réclamer ensuite, s'il y a lieu. » L'officier subissait donc la punition ; mais si par hasard elle lui avait été infligée injustement, Napoléon savait le dédommager, soit par des grâces, soit par des paroles obligeantes qui valaient à elles seules une pleine satisfaction. Cette discipline austère à laquelle était soumise la Garde, sans distinction de grades, faisait la force et la considération de ce corps d'élite. Les moindres fautes étaient punies plus sévèrement que dans les régiments de ligne. Ainsi, pour en donner une idée, nous dirons que

le manque à l'appel du matin était puni de deux jours de salle de police ; le manque à l'appel du soir, de quatre jours de salle de police et de huit jours de consigne. Pour découcher sans permission, quinze jours de salle de police et un mois de consigne. Enfin, l'ivresse et l'insubordination entraînaient le cachot, et la récidive le renvoi du corps. La discipline de la Garde suivait même les soldats hors de la caserne : il leur était défendu de se promener avec des femmes suspectes, de hanter les mauvais lieux et les cabarets ; la promenade du Palais-Royal leur était formellement interdite ; les soldats pouvaient, de jour, traverser le jardin sans s'y arrêter, si c'était leur chemin ; mais de nuit, jamais. Toute sévère qu'était cette mesure, les sous-officiers et les soldats s'y soumettaient avec résignation, car ils comprenaient que chacun d'eux était dépositaire de l'honneur du corps.

Les délassements, les amusements de ces braves quand ils sortaient, ou quand ils obtenaient des permissions de vingt-quatre heures, étaient aussi simples qu'innocents. Les plus jeunes allaient dans l'après-dînée danser au bal du *Salon de Flore*, devenu si célèbre au temps de l'Empire par la fréquentation des militaires de la Garde impériale ; les plus âgés se promenaient aux Champs-Élysées, sur les boulevards extérieurs,

deux à deux comme de bons bourgeois ; d'autres allaient hors des barrières jouer aux boules , au tonneau ou au petit palet. Toujours tranquilles , toujours polis , ce qu'on est convenu d'appeler *les grognards* étaient , au milieu de la population turbulente de la capitale , des modèles de mansuétude et de dignité militaire. L'excès même de cette retenue attachait les hommes au drapeau. Dans l'espace de quatorze années, on ne vit pas un seul officier supérieur ou subalterne offrir sa démission à l'Empereur. Quant aux soldats , ils ne cherchaient pas , même pour un avancement certain , à quitter leur corps ; les vélites eux-mêmes , qui , après un certain laps de temps , passaient officiers dans les régiments de ligne , n'abandonnaient pas sans peine leurs casernes , où l'esprit de famille était strictement uni à l'esprit de corps. Napoléon jouissait de cet attachement général au foyer de la Garde et disait au maréchal Davoust :

— Mes *anciens* aiment mieux manger un morceau de pain près de moi , qu'un poulet à cent lieues de ma personne. Il est vrai que s'ils ne peuvent se passer de moi , j'aurais grand'peine à me priver d'eux.

Cette sorte de tendresse que Napoléon manifestait en tout temps et en toute circonstance pour sa Garde valut à celle-ci , lors de la pre-

mière restauration , des déboires sans nombre. On ne pouvait pardonner à ces braves leur dévouement à la patrie ; aussi les abreuva-t-on d'humiliations. On envoya d'abord la Garde tenir garnison à cent lieues de Paris , ce qui décelait assez la crainte que ses souvenirs inspiraient ; puis on chercha à lui enlever un à un les privilèges qu'elle avait acquis au prix de son sang. Les événements de 1815 arrivèrent, et la Garde, qui avait encore combattu jusqu'au dernier moment autour de son Empereur dans les champs de Waterloo, fut de nouveau persécutée : ses officiers furent traqués comme des malfaiteurs et stigmatisés du nom de *brigands de la Loire*. Cependant cette Garde si calomniée avait, jusqu'au dernier jour de son licenciement, donné des gages de l'excellence de sa discipline, de sa résignation et de son amour de l'ordre. Nous avons sous les yeux et nous reproduisons ces deux dépêches télégraphiques qui sont relatives au licenciement de la Garde.

« Le régiment des ex-chasseurs à cheval de la
« vieille Garde, au nombre desquels sont les ma-
« meluks, vient d'être licencié avec *la plus par-*
« *faite tranquillité*. Quelques-uns de ces hommes
« ayant désiré faire partie de la nouvelle Garde
« royale, on s'occupe d'en former des compa-
« gnies. »

« Le licenciement des régiments de grenadiers
« à pied de l'ex-Garde a eu lieu hier ; on n'a qu'à
« se louer de la discipline maintenue par les offi-
« ciers de ce corps dans leurs troupes. »

Ainsi ces braves soldats se vengeaient des injustes préventions qu'on avait contre eux et des calomnies dont ils avaient été les victimes par une prompte et complète obéissance aux volontés royales. Disons pour l'honneur du gouvernement de la restauration que les soldats, sous-officiers et officiers, ayant appartenu à l'ex-Garde impériale, et qui consentirent à entrer dans la nouvelle Garde royale, furent plus tard l'objet des prévenances des princes de la maison de Bourbon et des généraux auxquels le roi confia le commandement des diverses brigades de sa nouvelle Garde. Il faut dire aussi que, d'un autre côté, beaucoup d'officiers, de sous-officiers et de soldats de l'ex-Garde, ne se souciant pas de servir le nouvel ordre de choses, se retirèrent dans leurs foyers ou passèrent en pays étranger. Et, chose admirable, ces hommes trouvèrent même chez les peuples qu'ils avaient vaincus sur les champs de bataille, un accueil cordial, des secours de toute espèce, une hospitalité généreuse, en un mot les sympathies qu'ils avaient en vain cherchées dans leur pays. Les Prussiens, les Russes, les Autrichiens rivalisèrent de soins fra-

ternels pour ces terribles soldats que naguère encore ils redoutaient tant sur le champ de bataille et qu'ils traitèrent, dès lors, comme des frères : les Anglais eux-mêmes payèrent à ces infortunes héroïques, que nous pourrions comparer à celles de Bélisaire, un large et bienveillant tribut.

Quelques-uns de ces braves, forcés de s'expatrier pour échapper aux persécutions d'un gouvernement soupçonneux ; traversèrent l'Atlantique et allèrent fonder au bout du monde, sur un petit coin de terre, une colonie à l'exemple des soldats de Tibère et d'Adrien. Au milieu de peuplades sauvages, l'aigle d'Austerlitz fut inaugurée dans un temple de verdure ; là, ces nobles armes qui firent pendant un quart de siècle trembler l'Europe, se groupèrent en trophées et figurèrent aux yeux des pauvres exilés le symbole de la patrie absente. La colonie du Texas ne dura pas longtemps, et telles sont les aberrations de l'esprit de parti, qu'on parvint à rendre ridicule, sinon fabuleux, ce *champ d'asile*, où tant de blessures se cicatrisèrent, où tant de gloires s'éteignirent ¹. Par bonheur pour la France, tous ses nobles enfants n'abandonnèrent point son sein. Lorsqu'en 1840 les cendres de Napoléon furent

¹ Voir, au livre XV de notre ouvrage, le chapitre intitulé *le Champ d'asile*, consacré tout entier aux exilés du Texas.

ramenées triomphalement dans la capitale, on vit accourir autour du char funèbre les débris encore vivants de son invincible Garde. Grenadiers, chasseurs, mameluks, dragons, lanciers, artilleurs et marins s'empressèrent pour former autour du catafalque un cortège d'honneur; et ces braves, déjà courbés sous le faix des ans, purent dire aux mânes du grand capitaine, comme jadis les gladiateurs romains : « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Car, quelques années encore, il ne restera peut-être plus un homme de cette garde immortelle dont l'épée fut d'un si grand poids dans les balances de la victoire; il ne restera pas un étendard, pas un uniforme de ces cohortes valeureuses qui se dispersèrent sur toutes les plages, sur toutes les terres où s'était déployée pour la gloire de la France l'oriflamme de la patrie.

La Garde impériale, telle qu'elle était instituée autrefois, ne pourrait plus exister aujourd'hui, même sous une autre dénomination. Nos mœurs, nos lois, nos habitudes et jusqu'à nos modes s'opposeraient à son rétablissement. Sous le point de vue moral, il serait sinon impossible, du moins bien difficile de faire plier maintenant sous le joug d'une discipline toute spartiate ces jeunes hommes, toujours intrépides sans doute, mais qui n'ont plus au fond du cœur ni croyance po-

litique, ni croyance religieuse. Nous ne voulons pas dire par là que la vieille Garde impériale eût une piété de capucin, mais nous entendons, par *croyance religieuse*, la foi au serment ; et par croyance politique, le dévouement sans bornes au chef de l'État, qui est la patrie incarnée et qui, au temps de Napoléon, était la France faite homme. A présent nos soldats sont ce qu'ils ont toujours été, braves et généreux ; mais ils semblent supporter impatiemment les entraves d'une discipline beaucoup moins sévère cependant que du temps de l'Empire. Ils raisonnent, et, il nous faut encore le dire ici, ce n'est point avec des raisonnements qu'on gagne des batailles et qu'on opère des prodiges à la guerre ; c'est avec des soldats dont la logique, la philosophie et l'éclectisme se trouvent résumés dans les plis d'un drapeau. Voilà les vrais héros, et ce fut avec de tels hommes que Napoléon général, consul et empereur, gagna les batailles de Montebello, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram et de la Moskowa. Ensuite cette tenue admirable, cet uniforme sévère qui concouraient à faire de la Garde impériale un corps à part, ne pourraient plus être repris. L'armement n'est plus le même ; on l'a, pour ainsi dire, relégué avec les framées de Charlemagne. Quant au bonnet de poil d'oursin, le jour où la

garde nationale parisienne s'en affubla pour venir parader sur le Carrousel, le talisman attaché à cette coiffure s'évanouit sans retour. Les soldats étrangers, qu'ils fussent autrichiens, espagnols, prussiens ou russes, tremblaient autrefois à l'aspect de ces *gros bonnets* redoutés, et fuyaient en les voyant apparaître, car, nous ne saurions trop le répéter, à la guerre l'effet moral d'un corps est tout. Pendant quinze ans la Garde impériale n'a peut-être pas donné quinze fois dans les grandes batailles de Napoléon, mais elle était là, l'ennemi ne l'ignorait pas : cela suffisait.

La Garde impériale n'existera donc plus. Elle s'est ensevelie avec ses drapeaux éclatants, avec ses uniformes magnifiques, avec ses armes étincelantes, avec ses traditions, sa gloire et ses trophées, dans le même sépulchre où s'est couché l'Empire, renversé par la jalousie des rois de l'Europe plus encore que par la volonté des peuples. Les plaines de la Belgique ont vu luire le dernier jour de la Garde impériale, et cette incomparable phalange a été renversée aux lieux mêmes où, vingt ans auparavant, la France inaugurait, par ses premiers triomphes républicains, l'indépendance des nations.

Mais si la Garde impériale a éprouvé le sort de toutes les grandes institutions humaines, si ses armes enfouies dans les sillons de l'Europe

dorment pour ne plus scintiller aux rayons d'un soleil de victoire, son souvenir, un souvenir impérissable et glorieux, durera autant que le monde ; il vivra éternellement dans la mémoire des hommes de tous les pays et de tous les âges. La postérité élèvera un jour à la Garde impériale un monument digne d'elle ; elle ne cessera pas d'être pour la France et pour ses armées le symbole vénéré de l'obéissance, de l'héroïsme et du dévouement ! et ses traditions, invoquées par nos soldats, au jour du péril, suffiront encore pour gagner des batailles, comme autrefois sa seule présence suffisait pour décider la victoire.

LIVRE DEUXIÈME.

ORIGINE DE LA GARDE IMPÉRIALE.

Garde de la Convention et du Directoire.

De fructidor an III de la république à vendémiaire an VIII.

(De septembre 1795 à octobre 1799.)

Au mois de septembre 1792, le *Comité de salut public* ayant considéré que, dans l'intérêt des membres de la *représentation nationale*, il était urgent de créer une force armée spécialement consacrée à leur défense, présenta à la *Convention* un projet de décret pour former un corps de troupes qui porterait le titre de GARDE DE LA CON-

VENTION. La Convention nationale ratifia le projet du Comité, et, par délibération du 14 mars 1793, décréta que : « un corps d'infanterie serait organisé à Paris pour la sûreté de la représentation nationale. » Une commission, composée de cinq membres parmi lesquels se trouvaient Dubarreau, Aubry (depuis ministre de la guerre) et Barras, qui plus tard devint membre du Directoire et dont l'influence politique créa Bonaparte, fut chargée de la formation des cadres de ce nouveau corps.

La commission travailla si vite et si bien que, six semaines après, le corps d'officiers de cette Garde nouvelle parut à la barre de la Convention et prêta, entre les mains du président de la séance, serment de fidélité à la *république française une et indivisible*. La Garde conventionnelle releva immédiatement les postes jusqu'alors occupés par la garde nationale parisienne, et commença son service auprès de la Convention, dans le local ordinaire de ses séances aux Tuileries. Les bâtiments de l'ancien couvent des Petits-Pères furent assignés pour caserne à ce corps qui se composait de quatre compagnies réunies en un seul bataillon, avec sapeurs, tambours et corps de musique. L'effectif du corps se montait à cinq cents hommes, état-major et officiers compris ; l'uniforme était bleu de roi, avec parements et passe-

poils rouges ; culotte blanche , guêtres noires : les boutons de l'habit portaient un faisceau surmonté d'un bonnet de liberté , avec ces mots écrits alentour : *Garde de la Convention nationale*.

La précipitation avec laquelle ce corps privilégié avait été organisé , n'avait pas permis de choisir les hommes les plus propres à honorer et à faire honorer une troupe d'élite. Cependant un grand nombre d'anciens *gardes de la prévôté de l'hôtel*¹ avaient été désignés pour en faire partie, et beaucoup d'entre eux y entrèrent ; mais pour grossir les rangs, on admit aussi des déserteurs et des *mauvais sujets*, pour nous servir de l'expression consacrée. La plupart des emplois d'officiers furent donnés à la faveur beaucoup plus qu'au mérite ; cependant il serait injuste d'étendre cet ostracisme sur tous les officiers indistinctement : la plupart d'entre eux prouvèrent plus tard qu'ils étaient dignes de commander à d'autres hommes, puisque Murat, qui devint roi de Naples , Lefebvre , qui fut élevé à la dignité de maréchal de France , Guisard , Hardouin , Monnet et vingt autres montèrent par la suite aux plus hauts grades de la hiérarchie militaire.

Mais avant d'aller plus loin , disons quelques

¹ Cette compagnie avait été licenciée cinq ans auparavant.

mots des *gardes de la prévôté de l'hôtel*, dont nous parlions tout à l'heure.

L'origine de cette compagnie était fort ancienne, puisqu'elle existait déjà au temps de saint Louis. Cette petite troupe, commandée par un capitaine, remplissait près de la personne de nos rois des fonctions tout à fait distinctes des autres corps qui formaient ce qu'on appela plus tard *la maison militaire*. Les gardes de la prévôté faisaient la police dans la partie extérieure du palais, c'est-à-dire dans les cours, péristyles, parcs et jardins annexes des résidences royales. Le jour ils se tenaient, armés d'une pertuisane ou d'un mousquet, devant les portes principales; la nuit ils faisaient de fréquentes patrouilles dans les environs. Leur uniforme consistait en un habit bleu de roi galonné sur les coutures comme les uniformes des autres corps; d'une culotte, d'une veste rouge et d'un chapeau à cornes de forme plate également galonné. Lorsque le roi sortait de son palais, les gardes de la prévôté exerçaient une attentive surveillance sur le chemin que le souverain parcourait. Dans les cérémonies publiques, ils précédaient le grand maître de la maison du roi, etc.

Les gardes de l'hôtel de la prévôté étaient presque tous choisis parmi les meilleurs soldats de l'armée qui pouvaient prouver une affiliation

quelconque à un fief ou à une famille noble. Leur paye, sous Charles VII, était de 16 deniers par jour, ce qui équivalait à 24 sous de notre monnaie d'aujourd'hui. Sous Charles IX, ils donnèrent une preuve de leur courage, lorsque, par les ordres de Catherine de Médicis, le maréchal de Tavannes vint leur ordonner, le 24 août 1572, de sortir de leur corps de garde du Louvre pour faire main basse sur les huguenots : ce 24 août était le jour de la Saint-Barthélemy ; le colonel M. de Saint-Afrique, qui était leur capitaine, répondit à M. de Tavannes :

— M. le maréchal, que le roi nous emploie à tout ce qu'il voudra pour son service, nous sommes prêts à obéir ; mais pour ce qui est de tuer traîtreusement gens sans défense et qui au fond sont aussi bons Français et aussi fidèles sujets de Sa Majesté que vous et moi, voilà ce que ni moi ni ma troupe ne ferons.

Le maréchal ayant menacé Saint-Afrique du courroux de la reine mère, le fier capitaine répliqua :

— M. le maréchal, vous pouvez me faire retirer mon office ; mais vous ne me ferez jamais concourir à un acte qui n'est ni celui d'un chrétien, ni celui d'un brave soldat.

Pendant le règne de Henri IV, les gardes de

l'hôtel de la prévôté furent grandement considérés. Le bon roi aimait à s'en faire accompagner lorsqu'il allait en coche par la ville. Le jour qu'il fut assassiné, rue de la Ferronnerie, en allant chez le duc de Sully qui demeurait à l'Arsenal, il voulut se faire escorter par une escouade de gardes de la prévôté, « à cause, dit-il, des embarras du quartier des halles dont ses gardes le garantissaient. » Le duc d'Épernon, qui accompagnait le roi, l'en dissuada : sans doute il avait ses raisons ; toujours est-il que la présence de cette garde aurait retenu le bras de Ravallae ; mais cela n'aurait pas fait l'affaire de M. d'Épernon.

Pendant le règne de Louis XIV si fécond en grandes actions militaires, la garde de la prévôté suivait le monarque en campagne et gardait, conjointement avec les gardes du corps et les gardes de la porte, les logis que le roi habitait. On montrait encore à Valenciennes, il y a quelques années, une vieille maison attenante à l'hôtel que Louis XIV avait habité après la prise de cette ville, et qu'on appelait *l'hôtel des gardes de la prévôté*.

Sous Louis XV et sous Louis XVI cette compagnie continua à fleurir ; mais en 1787, le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, eut la malheureuse idée de licencier, par des

motifs d'économie, la maison militaire du roi ¹, qui donnait au trône un éclat et un prestige qu'une bonne politique doit entretenir dans l'intérêt du monarque. La compagnie des gardes de la prévôté, qui se composait alors de *cent soixante hommes*, fut dissoute, et les soldats furent placés en qualité de *bas officiers*, comme on disait alors, dans les divers régiments de l'armée. Ainsi disparut cette compagnie qui comptait plus de cinq cent cinquante ans d'existence et qui avait vu à sa tête les noms des plus nobles familles de la monarchie, tels que les Lahire, les Clairvaux, les Montmo-

¹ Ce qu'on appelait alors la *maison militaire du roi* se composait de quatre compagnies de gardes du corps; de la compagnie des gardes de la porte; de deux compagnies de mousquetaires, les *gris* et les *noirs*; d'une compagnie de cheval-légers et d'une compagnie de gendarmes. On appelait ces quatre dernières compagnies, où la jeune noblesse faisait ses premières armes, la *maison rouge du roi*, à cause de la couleur de leurs habits. Sous Louis XVI, il y avait, indépendamment de ces compagnies, une compagnie dite *des gentilshommes au bec de corbin*, ainsi nommés, parce qu'ils marchaient devant le roi tenant à la main droite une canne dont la pomme d'or avait la forme d'un bec de corbeau. Le fameux duc de Lauzun, mari *in partibus* de la célèbre *Mademoiselle*, était commandant de cette compagnie. Sous Louis XIV, la maison militaire du roi formait un effectif de 15,000 hommes environ. Sous Louis XVI et avant le ministère du comte de Saint-Germain, cet effectif ne s'élevait pas à plus de 8,000 hommes.

rency, les Roquelaure, les Noailles, etc. ¹.

Revenons à la Garde de la Convention.

Les fonctions de cette troupe se bornaient à occuper les divers postes du château des Tuileries où, comme nous l'avons dit, cette assemblée délibérante tenait ses séances. Ces postes, au nombre de quatre, étaient situés, le premier, au coin de la rue de l'Échelle qui débouchait à cette époque sur la place du Carrousel, beaucoup moins vaste qu'elle ne l'est aujourd'hui; le second, sur le quai d'Orsay, contre la berge du fleuve; le troisième, au Louvre; le quatrième avait été établi sur la place de la Révolution, à

¹ Lors de la première restauration, en 1814, Louis XVIII voulut exhumer l'ancienne maison militaire de ses ancêtres. Les *compagnies rouges* furent rétablies, ainsi que celles des gardes de la prévôté. Cette dernière fut composée des anciens militaires qui avaient été relâchés des pontons anglais depuis la signature de la paix. Plusieurs de ces hommes étaient prisonniers depuis l'expédition d'Égypte. Nous en avons connu deux qui avaient été pris lors du siège de Saint-Jean-d'Acre par Bonaparte, et qui n'avaient dû la vie qu'à l'intervention du commodore Sidney Smith, qui les avait déclarés prisonniers de guerre de la Grande-Bretagne. Cette compagnie était dévouée au monarque dont le retour avait brisé ses fers. Les événements de 1815 la firent licencier une seconde fois et probablement pour toujours. Cependant une partie de ces gardes suivirent le roi à Gand; et, au retour de Louis XVIII à Paris, et en récompense de leur fidélité, ils furent répartis dans les rangs de la nouvelle Garde royale, en qualité de sous-officiers.

l'angle de la rue Royale et du Garde-Meubles. Ces quatre postes exigeaient à peine une vingtaine d'hommes par jour et se relevaient à dix heures du matin au son des fifres et des tambours. Le commandant en chef venait chaque jour prendre les ordres du président de la Convention : le drapeau restait constamment dans le salon des séances du comité de salut public.

Robespierre, Couthon, Saint-Just et quelques autres membres dominateurs de l'assemblée, avaient un grand nombre de créatures dans cette Garde. La Convention ne l'ignorait pas, et c'est ce qui explique le peu d'ardeur qu'elle mit à faire marcher ces troupes vers la commune, dans la fameuse nuit du 9 thermidor. En effet, Tallien ainsi que les *inspecteurs* de la salle (on appelle aujourd'hui les députés qui remplissent les mêmes fonctions des *questeurs*) avaient annoncé à la tribune qu'il régnait une grande incertitude dans la contenance de la Garde conventionnelle. La Convention, après avoir prononcé tout d'une voix la mise hors la loi de Robespierre et de ses complices, et s'être déclarée en permanence, avait envoyé plusieurs de ses membres dans les quarante-huit quartiers de Paris pour faire un appel aux sections. Cet appel avait été entendu, et plusieurs sections de la

garde nationale vinrent se grouper autour de la représentation nationale, pour de là se porter, sous le commandement de Bourdon (de l'Oise), vers la commune (l'hôtel de ville) où Robespierre et ses amis s'étaient réfugiés. On sait ce qui arriva : la Garde de la Convention ne prit qu'une très-médiocre part à cette expédition où deux de ses compagnies seulement marchèrent vers la Grève. Les sections et la gendarmerie de Paris firent toute la besogne.

Après le règne de Robespierre, la Convention sentit le besoin d'épurer les rangs de sa Garde. Barras, Bourdon (de l'Oise), et Lecointre (de Versailles), opérèrent ces épurations, qui étaient dirigées par le Comité de salut public. Elles furent sévères : on purgea ce corps de tous les mauvais sujets qui s'y étaient glissés sous l'égide de Marat, de Couthon et de Saint-Just. La Garde de la Convention, ainsi débarrassée de ses membres indignes, prit une attitude plus guerrière. Aussi Bonaparte, à qui la Convention confia sa défense pendant la journée du 13 vendémiaire, trouva-t-il dans cette Garde des soldats obéissants et aguerris. La Garde de la Convention formait tête de colonne lorsque Bonaparte déboucha dans la rue Saint-Honoré par l'impasse du Dauphin, et sa conduite lui mérita les éloges des représentants du peuple. La compagnie de

grenadiers, entre autres, se fit remarquer par son intrépidité en même temps que par son humanité, après que l'artillerie, pointée sur les marches de Saint-Roch, eut mis en déroute les sectionnaires rebelles. On vit ces soldats secourir les blessés du parti opposé et sauver des femmes et des enfants que la curiosité avait attirés au milieu du théâtre de cette guerre civile. Il est beau de voir des guerriers se dépouiller de la rudesse des armes pour venir en aide à leurs frères égarés, et épargner ainsi au vainqueur des regrets éternels.

Bonaparte cita dans son rapport à la Convention les noms des grenadiers Brossart, Laudier, Goubert, Flackmann et Auberger, « qui, disait-il, n'avaient point oublié qu'ils avaient à combattre des Français plus insensés que coupables. »

Si la Convention avait compris qu'un gouvernement oligarchique avait besoin, aussi bien qu'un gouvernement monarchique, d'une Garde exclusive, brave et dévouée; si cette réunion d'hommes forts, ne reculant devant aucune nécessité politique, ne s'était persuadé qu'un pouvoir, quel qu'il soit, ne pouvait se passer d'une légion capable de le défendre et de le faire respecter par le prestige d'un attirail militaire; si, disons-nous, la Convention avait senti l'urgence de cette mesure, le Directoire, qui succéda

à cette dictature terrible, pouvait également comprendre qu'une Garde spécialement réservée aux cinq chefs du gouvernement devenait une exigence politique, un élément de conservation et de dignité nationale.

L'art. 166 de la constitution de l'an III disait textuellement : « Le Directoire exécutif aura sa
« Garde habituelle, soldée aux frais de la répu-
« blique ; cette Garde sera composée de cent
« vingt hommes à pied et de cent vingt hommes
« à cheval.

« Le Directoire exécutif sera constamment
« accompagné de sa Garde dans les cérémonies
« et marches publiques : celle-ci aura toujours
« le premier rang.

« Chaque membre du Directoire exécutif se
« fera précéder et suivre au dehors de deux
« gardes, etc. »

En conséquence, le 6 brumaire an IV (27 novembre 1795), la Garde du Corps Législatif, c'est-à-dire de la Convention, prit le titre de *Garde du Directoire exécutif*, et passa, pour ainsi dire sans remaniement, sans secousses, et seulement en changeant l'inscription de ses boutons d'uniforme, au service du nouveau gouvernement.

Nous avons dit qu'une épuration sévère avait changé les rangs de la Garde de la Convention

dans les derniers temps de son règne ; le Directoire continua avec prudence cette œuvre de régénération. Par ses soins , les vétérans des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, des Pyrénées et d'Italie, prirent place dans sa Garde. Des officiers éprouvés et capables, des enrôlés volontaires des divers départements furent admis à y servir ; et une discipline exacte, une science manœuvrière inconnue à sa devancière, la placèrent bientôt à la tête des régiments de l'armée. Le Directoire, sans le vouloir et sans le savoir, préparait ainsi la Garde consulaire et la Garde impériale, dont tant de gloire devait un jour illustrer les drapeaux de la France républicaine et les aigles de la France impériale.

Déjà un arrêté du 15 vendémiaire an v (4 octobre 1796) avait donné à la nouvelle Garde du Directoire l'organisation suivante, savoir :

1 Officier général commandant en chef.	1 Maître tailleur.
1 Commandant en second.	1 Maître cordonnier-bottier.
2 Aides de camp.	1 Maître armurier.
4 Adjudants.	1 Maître sellier.
1 Quart.-maître trésorier.	1 Maître éperonnier.
1 Chirurgien-major.	2 Compagn. de garde à pied.
1 Tambour-major.	2 Compagn. de garde à cheval.

Et ces quatre compagnies furent ainsi composées, savoir :

GARDE A PIED.

ÉTAT-MAJOR.

Chef de bataillon. . . 1 — Porte-drapeau. . . . 1

Première compagnie.

Capitaine.	1
Lieutenant	1
Sous-lieutenant.	1
Sergent-major	1
Sergents	2
Caporal-fourrier.	1
Caporaux.	4
Tambours.	2
Gardes.	42
	53

La 2^e compagnie, même composition. 53

Report de l'état-major. . . . 2

TOTAL. . . 112

GARDE A CHEVAL.

ÉTAT-MAJOR.

Chef d'escadron . . 1 — Porte-étendard. . . . 1

Première compagnie.

Capitaine.	1
Lieutenant.	1
Sous-lieutenant.	1
Maréchal des logis chef	1
<i>A reporter.</i>	4

<i>Report.</i>	4
Maréchaux des logis.	2
Brigadier-fourrier.	1
Brigadiers.	4
Trompettes	2
Maréchal ferrant.	1
Gardes.	41
	55
La 2 ^e compagnie, même composition.	55
Report de l'état-major.	2
TOTAL.	112

RÉCAPITULATION.

État-major.	4
Garde à pied.	110
Garde à cheval.	110
TOTAL.	224

Un arrêté du 24 vendémiaire suivant (15 octobre) fixait ainsi les conditions d'admission dans cette garde :

« ART. 1^{er}. Pour les *officiers* : taille de 5 pieds 3 pouces au moins, et vingt-cinq ans d'âge ; pour les *sous-officiers* et *gardes*, tant à pied qu'à cheval, taille de 5 pieds 6 pouces au moins, et même âge que pour les *officiers*. »

Ces hommes, qui ne devaient pas avoir fait moins de deux campagnes de la guerre de la liberté, et avoir essuyé le feu de l'ennemi, de-

vaient en outre savoir lire et écrire correctement.

« ART. 2. Pour la première formation, les militaires de tout gradé, composant aujourd'hui la *Garde provisoire du Directoire exécutif*, dite *Garde constitutionnelle*, et comptant déjà six mois de service, pourront être compris dans la Garde du Directoire, à vingt-deux ans d'âge.

« ART. 3. Le général commandant en chef ladite Garde, fera tenir registre de tous les candidats qui, ayant les qualités ci-dessus prescrites, se présenteront pour en faire partie, et indiquera les sujets qu'il croira devoir choisir; mais aucuns de ceux-ci ne pourront être admis dans quelque grade que ce soit, que d'après un arrêté formel du Directoire exécutif; de même aucun homme ne pourra être réformé ou renvoyé que par un semblable arrêté ou à la suite d'un jugement légal.

« ART. 4. Chaque officier, sous-officier et soldat, soit à pied, soit à cheval, sera tenu de fournir au général commandant en chef, soit en se présentant, soit dans le délai d'un mois de son admission, au plus tard, toutes les pièces légalisées propres à faire connaître la position de ses parents, jusqu'au moment de sa présentation, ses noms et prénoms, son âge, le lieu de sa naissance, et quelles ont été les fonctions

civiles ou militaires qu'il a remplies. Il devra joindre à ces pièces un certificat de bonne conduite.

« Le général commandant en chef remettra un sommaire de tous ces renseignements au Directoire, et lui rendra compte, par écrit, le premier décadi de chaque trimestre, de la conduite de chacun des militaires placés sous ses ordres. Il joindra à ce rapport le contrôle nominal de la Garde.

« ART. 5. Les brevets d'officiers de la Garde du Directoire seront délivrés par le ministre de la guerre, comme à tous les autres officiers de l'armée, dans laquelle ils continueront à tenir rang, suivant leur grade et leur ancienneté.

« ART. 6. Cette Garde entrera en activité de service le 11 brumaire prochain, anniversaire de l'installation du Directoire exécutif. »

Le 15 brumaire an v (5 novembre 1796), un arrêté régla le mode de service et les relations du commandant en chef de cette Garde avec le président du Directoire, en déterminant l'ordre des préséances dans les cérémonies publiques.

Le 20 brumaire suivant, il fut créé un adjudant sous-officier, chef des sous-officiers des deux armes, et le maître éperonnier fut supprimé : cette fonction fut remplie par le maître armurier.

Le 8 frimaire an v (28 novembre 1796), le

Directoire arrêta la nomination définitive des membres de sa Garde ¹; nous avons cru devoir donner les noms et prénoms de ces braves, qui plus tard formèrent le noyau de la *Garde consulaire*, puis enfin celui de cette fameuse *Garde impériale* qui, pendant dix années consécutives, fit l'admiration du monde. Nous avons dit que cette Garde fut entièrement composée d'hommes d'élite; en effet, jamais choix ne fut à la fois plus équitable et plus sévère; en voici la nomenclature exacte et complète :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Krieg, général de division, commandant en chef.

Jubé, général de brigade, commandant en second.

Aides de camp du général commandant en chef.

Lefebvre. — Dumoustier.

Adjudants.

Fuzy. — Béranger. — Walker.

Moreau, quart.-maître trésorier. — *Dudonjon*, chir.-major.

Ouvriers de l'état-major.

Hanchar, maître tailleur.

Bonival, maître cordonnier-bottier.

Lermigné fils, maître armurier-éperonnier.

Lacour (François), maître sellier.

¹ Alors casernée dans les vastes bâtiments de l'ancien couvent des Capucines, rue Saint-Honoré.

GARDE A PIED.

Dubois (Antoine), chef de bataillon.*Lemarois* (René), porte-drapeau.

COMPAGNIES		CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
	Officiers	1 ^e Magnié. 2 ^e Humbert.	Chevallard. Audoin.	Castille. Grimbert.
	Sous-officiers	Sergents-majors.	Sergents.	Caporaux.
		1 ^e Anciaux (Jos.).	{ Caullier (Louis). Tournier (Oct.).	{ Beaulieu(Christ.) Delauzy (Louis). Dessigues (Fr.) Malraison (Jean). Aubert (Pierre).
		2 ^e Raubardy (Pier.).	{ Collot (Étienne). Munsehy (Jos.).	{ Aubry (Victor). Lambert (Franc.). Tillier (Jean).

GARDES.

Première compagnie.

Barbedienne (Jacques).

Baudry (Guillaume).

Baudry.

Botte (Pierre).

Bausseur (Martin).

Buire (Louis).

Bizot (Medan).

Carrière (Constant).

Cheval (Charles).

Chrétien (Jacques).

Courtein (Jean).

Davial (Louis).

Dubanton (Joseph).

Dufour (Joseph).

Dunouvion (Baptiste).

Dusciller (Jacques).

François (Claude).

Gauthier (François).

Gueriaut (Joseph).	Merlin (Pierre).
Herlet (Pierre).	Moutay (Jean).
Laissant (Charles).	Morel (Germain).
Lassalle (François).	Mosa (Vincent).
Laurie (Claude).	Pestean (Julien).
Leclere (Louis).	Reymond (Joseph).
Leerq (Baptiste).	Roy (Benoist).
Lessure (François).	Vaudin (Jean).
Liebant (Pierre).	Voyer (Arnoud).

Deuxième compagnie.

Bailleul (Toussaint).	Gérard (Jean).
Barbier (Adrien).	Giblin (Philippe).
Bauceron (Martin).	Joannes (Gabrielle).
Baudin (Pierre).	Laforge (Étienne).
Beridi (Joseph).	Lambourg (Louis).
Bodereau (Sylvain).	Lefel (Martin).
Boheim (Jean).	Legay (Charles).
Champagne (Victor).	Lyonnay (Louis).
Cornette (Étienne).	Maisonneuve (Jean).
Deboul (Bernard).	Meunier (Pierre).
Defiesme (Simon).	Montalan (Guillaume).
Delatre (Baptiste).	Olié (Claude).
Demourant (Jean).	Poisson (Joseph).
Deinse (Nicolas).	Gueuval (François).
Drigny (Louis).	Reboul (Louis).
Fleury (Pierre).	Rousseau (Pierre).
Fossay (Louis).	Thousin (Amable).
Gauchet (Gilles).	Traite (Pierre).
Gaudin (Théodore).	

Bonner (Martin), tambour-major ¹.

¹ Afin de ne plus revenir sur les différents *tambours-majors*

Tambours.

Laurent (François).

Robillard (François).

Lemaire (Louis).

Senet (Philippe).

Par arrêté du 6 nivôse an v (26 décembre 1796), les musiciens de la ci-devant *légion de police*, provisoirement conservés, furent réduits à seize, y compris le *chef de musique*. Ces

qui se succédèrent, tant dans la *Garde du Directoire* que dans celle des *Consuls* et plus tard dans la *Garde impériale*, nous allons parler de quelques-uns de ceux qui figurèrent successivement dans ces divers corps, et qui se firent le plus remarquer par leurs qualités physiques, l'excellence de leur tenue et de leurs services.

Ce fut un nommé Lingué qui remplaça Bonner dans la *Garde du Directoire*. A celui-ci succéda Sénot, véritable tambour-major modèle ; car, indépendamment des qualités personnelles qui le distinguaient, c'était sans contredit l'homme de France le mieux fait, et par conséquent le plus beau militaire qu'on pût voir. Sénot, disons-nous, était capitaine au 8^e de ligne (ancien régiment d'Austrasie), lors de la révolution. Il fit les guerres de la Vendée ; mais nos braves soldats étaient alors dans une situation si déplorable, que Sénot donna sa démission et revint à Paris. Cependant il ne tarda pas à reprendre du service dans la *Garde du Directoire*, où il entra d'abord comme simple grenadier, puis ensuite passa tambour-major en remplacement de Lingué. Lors de la formation de la *Garde des Consuls*, Sénot, en sa qualité, fit partie de cette *Garde nouvelle*, et enfin, en 1804, il entra, comme la plus grande partie de ces hommes d'élite, dans la *Garde impériale*. Ce fut comme tambour-major du 1^{er} régiment de grenadiers à pied qu'il fit toutes les guerres de l'Empire. Napoléon avait pour lui une estime particulière : *Mon beau et brave Sénot !* disait-il en par-

seize musiciens figurèrent sur les revues du commissaire des guerres comme *attachés à la Garde du Directoire* ; mais le 15 ventôse an v (3 mars 1797), le nombre de ces musiciens fut porté à *vingt-cinq* y compris le *chef de musique*, et le 24 du même mois furent nommés ceux dont les noms suivent, savoir :

Fairu-Guiardel, première clarinette, chef de musique.

lant de ce tambour-major. Sénot mourut en 1837, à Melun, où il s'était retiré avec la retraite de capitaine décoré. Deux de ses fils, également dans la Garde, le suivirent dans ses campagnes, et l'un d'eux, aujourd'hui capitaine retraité, était en 1815 lieutenant sous-adjutant-major aux fusiliers-grenadiers dont le baron Flamant était major-commandant.

Denelle (Benjamin) remplaça Sénot au premier régiment des grenadiers, et occupa ce poste jusqu'au licenciement de la Garde. Denelle avait été décoré en 1807.

Le tambour-major du *deuxième* régiment des grenadiers de la vieille Garde s'appelait Vercellana. Sa taille était de 1 mètre 97 centimètres, c'est-à-dire qu'il avait plus de 6 pieds ; il était maître d'armes au régiment, et ne quitta le service qu'en 1815.

Le *troisième* régiment avait pour tambour-major un nommé Siliakus. C'était une espèce de géant (sa taille était de 2 mètres 2 centimètres). Né en Hollande, il mourut en Russie pendant la retraite. Il avait été décoré au début de cette campagne.

Il nous a été impossible, malgré nos minutieuses investigations, de savoir le nom du tambour-major du *premier* régiment des chasseurs à pied de la vieille Garde ; mais celui du *deuxième* s'appelait Lesecq : en sa qualité de tambour-major de l'ex-Garde il entra, en 1815, dans un des régiments d'infanterie de la Garde royale nouvellement formés.

Barley (Jos.), 1 ^{re} clarinette.	Legros (Pierre), 2 ^e cor.
François (ainé), id.	Bannes (ainé), 1 ^{er} basson.
Nieu (Pierre), id.	Schminch (Adam), id.
Chocuel (Charles), id.	Legros (Nicolas), 2 ^e basson.
François (cadet), 2 ^e clarin.	Venderberg (Joseph), id.
Charrier (Xavier), id.	Mine (Laurent), serpent.
Sponheimer (Goll.), id.	Kretly (Louis), 1 ^{re} pet. flûte.
Garreau, id.	Letellier (Jacques), 2 ^e id.
Michel (Joseph), id.	Bannes (jeune), trompette.
Louichard (Jean), 1 ^{er} cor.	Bannes (Matth.), trombone.
Blet (Pierre), id.	Drapeau (Bapt.), cymbalier.
Bannes (cadet), 2 ^e cor.	Suret (Honoré), gr. caisse.

GARDE A CHEVAL.

Aubineau-Duplessis, chef d'escadron.*Terreau* (Bernard), porte-étendard.

COMPAGNIES.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
Officiers	1 ^r Dulac (Joseph).	Guillot.	Bourdon.
	2 ^e Augé.	Payen.	Collin.
Sous-officiers	Maréchaux des logis chefs.	Maréchaux des logis.	Brigadiers.
	1 ^r Parrasol (Jér.).	Coquillon (Ant.).	Brellion (Val.).
		Rusidant (Jacq.).	Latille (Bern.).
			Leroy (Alex.).
2 ^e			Lucas (Edme).
			Bernard (Franç.).
	LaBlanchi (Ant.).	Glachaut (Félix).	Denoncin (Bapt.).
		Pierre (Laurent).	Liétard (Séraph.).
			Perrin (Louis).

GARDES.

Première compagnie.

Babœure (Benjamin).	Laeroix (François).
Bigot (Antoine).	Laurent.
Billon.	Legrand (Nicolas).
Boquillon (Joseph).	Leroy (Pierre).
Boquet.	Longchamps (Charles).
Brugasse (Claude).	Milhomme (François).
Cariehe (Jean).	Mont-Voisin (Michel).
Carron (Pierre).	Paturel.
Cavalier.	Plichon (Jean).
Classe (Procope).	Raymond (Louis).
Cottart (Louis).	Rayé (Louis).
Disten (Laurent).	Sarleley (Étienne).
Dupuis.	Savard (Charles).
Francaux (Baptiste).	Sergent (Joseph).
Grenier (Claude).	Simon.
Hardy (Philippe).	Sombret (Isidore).
Henriot (Étienne).	Thirette (Henri).
Huyot (Michel).	Vassagne (Jean).
Joachim.	Verry.
Joannes (Sylvestre).	

Deuxième compagnie.

Barbier (Joseph).	Decant.
Bassinet.	Delambre.
Bonnet.	Domnagne (Louis).
Boquillon (Jean).	Dubuisson (Louis).
Breton.	Duverchy.
Broeq (Louis).	Flamand (François).
Calmeau.	Gendarme.
Courole (Arnoud).	Gerard (Joseph).

Goze.	Michel.
Hossenece (Baptiste).	Miquelet (Germain).
Joly (Laurent).	Moisy.
Kermasson (François).	Mourey.
Kinclin.	Patin (George).
Lacroix (Jean).	Rouget.
Lapierre.	Seenne (Pierre).
Lefebvre (Alexandre).	Soyer (Nicolas).
Lotiquet.	Tagny (Joseph).
Malfusoz.	Vamont.
Martin (Alexis).	Verlet (Pierre).

Le 26 nivôse précédent (15 janvier 1797),
avaient été nommés *trompettes* dans la Garde du
Directoire les citoyens :

Audelin (George).	Louis (François).
Bergeret (Christophe).	Tissot (Valentin).

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Le Conseil d'administration de la Garde du
Directoire était composé ainsi qu'il suit :

Le général commandant en chef,	président.
Le commandant en second,	membre.
L'adjudant du grade le plus élevé,	id.
Le chef de bataillon,	id.
Le chef d'escadron,	id.
Le plus ancien capitaine de chaque arme,	id.

Le quartier-maître remplissait les fonctions de
secrétaire greffier.

Le membre du Conseil absent du corps était remplacé par un officier du même grade et le plus ancien après lui, ou enfin par un officier du grade immédiatement inférieur.

Les séances ordinaires du Conseil avaient lieu le *nonidi* de chaque décade, et se tenaient chez le général commandant en chef.

A la dernière séance de chaque mois, les capitaines ou commandants des compagnies rendaient compte au Conseil de la comptabilité de leurs compagnies, ainsi que le quartier-maître-trésorier.

Le commandant en chef pouvait convoquer extraordinairement le Conseil, chaque fois que l'intérêt et le bien du service l'exigeaient.

Le commissaire des guerres chargé de la police de la Garde du Directoire avait entrée au Conseil toutes les fois qu'il y était requis, pour arrêter la comptabilité ou pour faire quelque communication ayant rapport au service; mais il n'y avait pas voix délibérative, seulement il pouvait adresser au président les observations qu'il croyait convenables.

Toutes les lois et ordonnances relatives aux Conseils d'administration des divers corps des armées de la république demeurèrent communes au Conseil d'administration de la Garde du Directoire.

I

UNIFORMES.

Un arrêté du 9 brumaire an v (30 octobre 1796) prescrivait à la Garde du Directoire l'uniforme suivant , savoir :

« ART. 1^{er}. Le général commandant en chef et les aides de camp porteront le même uniforme que ceux affectés à leurs grades et emplois dans les armées de la république , à la réserve des franges de leurs écharpes qui seront en or ; il en sera de même du commandant en second, s'il se trouve officier général.

« ART. 2. Le commandant en second , s'il n'est pas officier général , et les quatre adjudants porteront l'uniforme affecté aux adjudants généraux de l'armée avec les épaulettes de leurs grades respectifs , mais sans boutonnières brodées au collet. Il ajoutera un deuxième rang de broderie au collet et aux parements de son habit.

« Les quatre adjudants porteront une aiguillette en or sur l'épaule droite , au lieu d'épaulette ou de contre-épaulette.

« ART. 3. L'uniforme de la Garde à pied sera semblable à celui des grenadiers des demi-brigades d'infanterie des armées de la république , à l'exception du bouton , qui sera timbré d'un

faisceau d'armes, portant ces mots écrits alentour en abrégé : *Garde du Directoire*, et des parements de l'habit qui, étant rouges, seront coupés et fermés par une patte blanche.

« Habit bleu de roi ; revers, parements et pattes écarlates avec lisérés blancs ; doublure blanche avec liséré écarlate ; retroussis agrafés, garnis de grenades écarlates ; tour de poche (en travers) fermé d'un passe-poil écarlate.

« Veste et culotte blanches.

« Guêtres noires montant au-dessus du genou, avec bouton de cuivre jaune.

« Épaulettes et dragonne rouges.

« Chapeau uni avec une ganse blanche, une cocarde nationale, des marrons et un plumet rouge.

« Boutons blancs à l'habit, à la veste et au chapeau ; ce bouton empreint du faisceau de la république.

« Une grande grenade blanche sur la giberne. »

Les officiers portaient les épaulettes, la dragonne et les ornements du chapeau en argent, de même que les passants d'épaulettes et les grenades de l'habit ; leurs bottes étaient à retroussis.

« ART. 4. L'uniforme de la garde à cheval sera le même que celui de la garde à pied, avec cette différence seulement qu'au lieu d'épaulettes

de grenadiers, il y aura des pattes rouges en trèfle, lisérées de blanc.

« Culotte de peau blanche ou jaune.

« Manteau blanc avec retroussis pareils.

« Bottes à l'écuyère avec manchettes de bottes.

Éperons jaunes.

« Portemanteau de drap bleu, garni de galons jaunes.

« ART. 5. Le porte-drapeau et le porte-étendard auront le même uniforme que les autres officiers de leur arme respective, avec l'épaulette de leur grade placée à droite.

« Le drapeau ou l'étendard seront aux couleurs nationales, et porteront de chaque côté le chiffre de la république française, entouré d'une couronne de feuilles de chêne et de laurier, et en légende : *Garde du Directoire exécutif*.

« Le drapeau et l'étendard seront richement brodés, la cravate et la frange seront en *or pur*, les hampes et la lance seront seulement *dorées*. »

MUSICIENS.

L'uniforme des musiciens consistait en un habit bleu national, sans revers, collet rouge renversé avec liséré blanc; parements bleus avec galon d'or de neuf lignes de large. Doublure blanche, formant passe-poil; tout le reste de

l'uniforme était semblable à celui des grenadiers, sauf les épaulettes que les musiciens ne portaient pas.

Le chef de musique portait la marque distinctive de son grade au collet de l'habit.

Les musiciens se fournissaient d'instruments, et les entretenaient à leurs frais, à l'exception de la *grosse* et de la *petite caisse*, des *cymbales* et autres instruments qui n'étaient pas d'un usage ordinaire dans la musique des armées de la république.

Par arrêté du 25 ventôse an v (15 mars 1797), il était dit :

« Le tambour-major de la Garde du Directoire aura deux uniformes complets, l'un pour le service ordinaire, l'autre pour les jours de parade.

« Le premier uniforme sera semblable à celui des grenadiers pour toutes les parties de l'habillement, ainsi que pour le sabre. Le second sera pareil, quant aux couleurs et à la coupe, avec les différences ci-après : collet, revers et parements de l'habit bordés d'un rang de galon d'or de neuf lignes de large; deux contre-épaulettes en or. Chapeau bordé d'un galon d'or de quinze lignes de large, à grand feston, et surmonté d'un plumet aux couleurs nationales. Bottes ordinaires pour le petit uniforme, à retroussis pour le grand,

Sabre à poignée dorée, dragonne de soie aux couleurs nationales, mêlée de fil d'or. Sur l'un et l'autre de ces uniformes, le tambour-major portera un collier en bandoulière sur lequel seront les marques distinctives de son emploi.

« Sa canne sera de jonc, à pomme d'argent, garnie dans toute sa longueur d'une double chaînette d'argent. »

Les tambours et les trompettes de la Garde du Directoire avaient sur le parement de l'habit un galon d'or de neuf lignes de large, pareil à celui du petit uniforme du tambour-major.

Les éperons des gardes à cheval étaient en acier bronzé, au lieu d'être de cuivre jaune.

ARMEMENT ET ÉQUIPEMENT.

POUR L'INFANTERIE.

Fusil avec garniture de cuivre jaune; bretelle et couvre-platine blancs; giberne avec bandoulière blanche. Sabre avec dragonne rouge et baudrier blanc.

Les officiers étaient armés d'une épée d'uniforme, en cuivre doré, avec ceinturon blanc, dont la plaque, *doré poli*, portait, en chiffre *doré mat*, les deux lettres R. F. La dragonne était en or.

POUR LA CAVALERIE.

Le mousqueton était garni en cuivre jaune; bretelle et couvre-platine blancs. Pistolets d'arçon garnis en cuivre. Giberne avec bandoulière blanche.

Porte-mousqueton blanc. Sabre avec dragonne rouge, et ceinturon blanc avec plaque de cuivre poli.

Pour les officiers : un sabre dont la plaque était semblable à celle des officiers d'infanterie ; la dragonne en or.

HARNACHEMENT DU CHEVAL.

Selle à la française, garnie de ses fontes, housses et chaperon bleu national, galonné en jaune.

La bride et son filet à la française; les boucles et le mors en cuivre.

II

SOLDE.

La solde de la Garde du Directoire subit, à diverses époques, de notables changements. Nous

nous bornerons à présenter le mode de payement et le détail de la solde de cette Garde telle qu'elle avait été fixée dès sa formation, comme ayant été le mode de payement le plus complet, en citant cependant quelques-uns des *arrêtés* qui déterminèrent la numération de cette solde. Ainsi, un arrêté du 9 nivôse an v (29 décembre 1796) accordait une haute paye de *quinze sous* par jour aux 224 hommes composant la Garde du Directoire.

Un autre arrêté du 4 brumaire an vi (25 octobre 1797) disait :

« ART. 1^{er}. La Garde habituelle du Directoire jouira provisoirement de la même solde que celle accordée au corps des grenadiers employés près la représentation nationale.

« ART. 2. Cette solde sera la même dans les grades correspondants tant pour les gardes à pied que pour les gardes à cheval.

« ART. 3. Les rations de vivres et de liquides seront délivrées à la Garde du Directoire, dans les mêmes proportions que celles délivrées à la Garde du corps législatif; il en sera de même des frais d'entretien et autres dépenses allouées à ladite Garde.

« ART. 4. Ceux des officiers dont le grade ne correspondrait pas à celui des divers officiers de la Garde du corps législatif, ne jouiront que du

traitement affecté aux officiers du même grade dans les armées de la république. »

D'après l'article 5 de l'arrêté du 6 nivôse an v (26 décembre 1796), les musiciens étaient payés et traités, savoir : le chef de musique comme un sergent-major, et les musiciens comme les tambours.

Le 9 ventôse an v (27 février 1797), la garde à pied prit la dénomination de *grenadiers à pied*, et la garde à cheval celle de *grenadiers à cheval*.

Enfin, le 14 pluviôse an vi (2 février 1798), le Directoire arrêta que sa Garde conserverait son organisation, en présentant toujours un effectif de 240 hommes. Ce corps resta donc dans cet état jusqu'après la fameuse *journée du 18 brumaire* (9 novembre 1799).

Mais un corps armé ne peut avoir d'affection que pour un chef visible, permanent, reconnu toujours et en tous lieux. Les directeurs, aux termes de la Constitution, quittaient, après un laps de temps, les rênes du pouvoir pour faire place à d'autres. Voilà ce qui explique le Directoire n'ayant, au jour de sa défaite, ni un soldat, ni un drapeau; voilà ce qui explique également Napoléon, au jour de sa déchéance, conservant encore une garde de vingt-cinq mille hommes qui voulaient le suivre et s'attacher à sa fortune. Le Directoire, aux yeux des soldats, était un mythe

incompréhensible ; Bonaparte , unité de puissance , était un emblème vivant , une idée agissante , un pouvoir véritable. Aussi , lors des événements de brumaire , quand l'audacieux général en chef de l'armée d'Orient eut décidé le renversement du pouvoir directorial , et que , quittant sa petite maison de la rue de la Victoire , il courut à Saint-Cloud briser les lois et élever sur leurs débris les faisceaux consulaires , se préoccupa-t-il peu des directeurs et de leur Garde. Et en effet , les rangs de cette milice n'étaient-ils pas remplis de vieux soldats d'Arcole et de Lodi ? n'avaient-ils pas inoculé à leurs jeunes camarades leurs sentiments et leurs affections pour le conquérant de l'Italie , pour le héros qui les avait conduits tant de fois à la victoire ? Le nom de Bonaparte résonnait bien à leur cœur , mais qu'y signifiaient les noms obscurs de l'abbé Sieyès , du général Moulin , de Roger-Ducos et de la Réveillère-Lépaux ? Ces noms ne disaient rien à l'imagination du soldat , et ceux qui les portaient devaient , malgré leur autorité politique , s'éclipser devant la couronne de lauriers du César de la France.

La Garde du Directoire ne fit rien pour sauver ses patrons. Sans ordres , sans chefs et sans passion , elle attendit dans sa caserne et dans ses postes du Petit-Luxembourg , où demeuraient les directeurs , le dénouement du drame qui se dé-

roulait à Saint-Cloud. Le directeur Moulin tenta de rassembler cette Garde dans le jardin du Luxembourg pour la haranguer et la diriger ensuite sur Saint-Cloud ; mais les efforts de Moulin eussent-ils été couronnés de succès, la Garde du Directoire n'aurait pas tourné ses baïonnettes contre Bonaparte, et la preuve, c'est que le grenadier qui, à l'orageuse séance du Conseil des Cinq-Cents, lui fit un rempart de son corps pour le garantir du poignard de quelques députés furibonds, appartenait à cette même Garde.

Le 20 brumaire, Bonaparte, salué premier consul par le peuple de Paris, vint dans la place du Carrousel, à la tête d'un nombreux état-major, passer la revue des régiments qui formaient la garnison de Paris. La Garde du Directoire occupait la droite de la ligne de bataille. Bonaparte annonça au front de bandière de ce corps qu'il prendrait désormais la dénomination de *Garde des Consuls*, et des cris de *vive le général Bonaparte!* retentirent aussitôt sur toute la ligne... La Garde impériale était née !

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

GARDE CONSULAIRE.

De brumaire an viii de la République à prairial an xii.
(De novembre 1799 à juin 1804.)

PREMIÈRE ORGANISATION.

Par la constitution de l'an viii et l'établissement du Consulat, la *Garde du Directoire* avait été appelée à former la *Garde Consulaire*. En conséquence, un arrêté des consuls daté du 7 frimaire an viii (28 novembre 1799) fixa l'organi-

sation de cette Garde de la manière suivante :

« Les consuls de la république , » était-il dit dans le décret, « considérant la nécessité de
« donner à leur Garde une force et un état
« convenables à la dignité du gouvernement du
« peuple français , arrêtent que la Garde des
« consuls sera dorénavant composée de cette
« manière , savoir :

« ART. 1^{er}. *Un état-major général.* »

Cet état-major devait être en même temps l'état-major de la place de Paris et celui du palais des consuls.

« *Une compagnie d'infanterie légère* ¹ ;

« *Deux bataillons de grenadiers à pied* ;

« *Une compagnie de chasseurs à cheval* ² ;

¹ Cette compagnie , qui devint le corps des *chasseurs à pied de la vieille Garde*, ne fut formée que plus tard, quoique les officiers qui devaient la composer eussent été désignés déjà par le premier consul, et que ce dernier eût donné le commandement de cette compagnie au citoyen Schonbert ; ce capitaine avait pour lieutenant et sous-lieutenant les citoyens Caire et Bouzou.

² Au lieu d'une compagnie on créa deux escadrons composés chacun de deux compagnies. La plupart des hommes qui en firent partie furent recrutés parmi les anciens *guides* des armées d'Italie et d'Égypte. Voici quelle fut l'origine de ce régiment : après le passage du Mincio, en mai 1796, Bonaparte s'était arrêté dans un château situé sur la rive gauche. Souffrant de la tête, il prenait un bain, lorsqu'un détachement d'Autrichiens égaré en remontant la rivière arriva jusqu'à

- « Deux escadrons de cavalerie ¹ ;
 « Une compagnie d'artillerie légère dont une
 escouade montée.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

« ART. 2.

- 1 Général de division, commandant en chef et inspecteur.
 1 Général de brigade, commandant en second.
 4 Aides de camp.
 1 Adjudant général, particulièrement chargé de l'administration et du service.
 8 Adjudants supérieurs, dont quatre chefs de brigade et quatre chefs de bataillon ou d'escadron.
 6 Adjoints ou adjudants généraux.
 1 Commissaire ordonnateur.
 1 Commissaire des guerres.
 1 Quartier-maitre trésorier, chef de bataillon ou d'escadron.

cette habitation. Bonaparte s'y trouvait presque seul ; la sentinelle en faction à la porte n'eut que le temps de la fermer en criant *aux armes !* et le général en chef de l'armée d'Italie, à peine vêtu, fut contraint de s'évader au plus vite par les jardins. Le danger auquel il venait d'échapper, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, lui fit organiser un corps qui, sous la dénomination de *guides du général Bonaparte*, fut spécialement chargé de veiller à la garde de sa personne.

¹ Les grenadiers à cheval, portés bientôt à trois escadrons composés chacun de deux compagnies.

50 Musiciens, dont un chef et un sous-chef, vingt-cinq à pied et vingt-cinq à cheval.

2 Écrivains.

En conséquence furent nommés pour composer l'état-major général de la Garde des Consuls :

Le général de division *Lannes*, commandant en chef.

Le général de brigade *Bessièrès*, commandant en second.

Aides de camp des généraux commandant la Garde.

Rivière. — Beaumont. — Noguès. — Didier.

Casarelli, adjudant général.

<i>Beranger,</i>	} adjud. supér. chefs de brigade.	<i>Dubois,</i>	} adjud. supér. chefs d'escad.
<i>Fuzy,</i>		<i>Oelhart,</i>	
<i>Ponsard,</i>		<i>Humbert,</i>	
<i>Blanchard,</i>		<i>Auger,</i>	

Adjoints.

Lefebvre.

Regnault.

Dumoustiers.

Lenoir.

Clément.

Freyre.

Dubreton, commissaire ordonnateur.

Charamond, commissaire des guerres.

Moreau, quartier-maître trésorier.

Écrivains.

Verry. — Dimay.

« ART. 3. Il y aura pour les deux bataillons d'infanterie et la compagnie légère :

1 Chef de brigade.	1 Maître armurier.
2 Chefs de bataillon.	1 Maître tailleur.
2 Adjudants-majors capit.	1 Maître eordonnier.
2 Adjudants sous-lieut.	1 Maître guétrier.
2 Porte-drapeau.	1 Tambour-major.
2 Chirurgiens de 1 ^{re} classe.	2 Caporaux-tambours.

Et furent nommés :

Frère, chef de brigade.

<i>Soulès,</i>	} chefs de bataill.	<i>Rabbe,</i>	} adjud.-majors-
<i>Tortel,</i>		<i>Pierron,</i>	
			capitaines.
<i>Flamand,</i>	} adjudants sous-	<i>Léon Aune,</i>	} porte-drapeau.
<i>Faucon,</i>		<i>Mortay,</i>	
	lieutenants.		

Chirurgiens.

Marigues. — Dudoujon.

« ART. 4. Chaque bataillon de grenadiers sera composé de six compagnies et chaque compagnie de

1 Capitaine.

1 Lieutenant.	1 Fourrier.
1 Sous-lieutenant.	8 Caporaux.
1 Sergent-major.	80 Grenadiers.
4 Sergents.	2 Tambours. »

Furent nommés pour la formation de ces deux bataillons :

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1 ^{er}	1 ^{re}	Charpentier.	Carré.	Bourdillet. Descombes.
	2 ^e	Lemarrois.	Davignon.	Brousse. Villemeureux.
	3 ^e	Magné.	Viel.	Redon. Demoulins.
	4 ^e	Theuré.	Guyon.	Fleurentin. Boutin.
	5 ^e	Lajonquière.	Vézu.	Boudin. Ciron.
	6 ^e	Leroy.	Larousse.	Basin. Dornier.
2 ^e	1 ^{re}	Ragois.	Dutrône.	Henry. Deneuilly.
	2 ^e	Parsis.	Guillemard.	Delvolvé. Lemaltre.
	3 ^e	Bernelle.	Hasse.	Dunoyer. Pilate.
	4 ^e	Richard.	Favez.	Blondeau. Aubert.
	5 ^e	Chéry.	Chautard.	Mellier. Bouhour.
	6 ^e	Mayer.	Rouvoire.	Dufour. Laurede.

« ART. 5. La compagnie d'infanterie légère sera composée comme celle des grenadiers.

« ART. 6. L'état-major de la *Garde à cheval* sera composé de la manière suivante, savoir :

1 Chef de brigade.	1 Maître tailleur.
3 Chefs d'escadron.	1 Maître sellier.
1 Capitaine adjud.-major.	1 Maître bottier.
1 Capit. quart.-maître-trés.	1 Maître armurier.
1 Capitaine instructeur.	1 Maître éperonnier.
3 Adjudants.	1 Maître eulottier.
3 Porte-étendard.	1 Trompette-major.
2 Chirurgiens.	1 Brigadier trompette.

Et furent nommés :

Ordener, chef de brigade.

<i>Oulié</i> ; <i>Herbault</i> , <i>Guiton</i> ,	{ chefs d'escadron des grenadiers.	<i>Beauhar-</i> <i>nais</i> , <i>Hercule</i> ,	{ chefs d'escadron des chasseurs.
--	---------------------------------------	--	--------------------------------------

Perrot, capitaine quartier-maître-trésorier.

Dalmann, capitaine adjudant-major.

Parisot, capitaine instructeur.

<i>Desmichels</i> , <i>Chassin</i> , <i>Pertus</i> ,	{ adjudants sous-lieut. des grenadiers.	<i>Rabusson</i> , <i>Joannes</i> ,	{ adjudants sous-lieut. des chasseurs.
--	---	---------------------------------------	--

Porte-étendard :	{ <i>Coquillon</i> , <i>Latille</i> , <i>L'Évêque</i> , <i>Legros</i> , <i>Guibert</i> , }	{ des grenadiers. des chasseurs. }
------------------	--	---

David, officier de santé de première classe.

Diéché, idem de deuxième classe.

« ART. 7. Chaque escadron sera composé

de deux compagnies, et chaque compagnie de

1 Capitaine.

1 Lieutenant en premier.	1 Fourrier.
1 Lieutenant en second.	8 Brigadiers.
1 Sous-lieutenant.	96 Grenadiers à cheval.
1 Maréchal des logis chef.	1 Maréchal ferrant.
4 Maréchaux des logis.	2 Trompettes.

« ART. 8. La compagnie de chasseurs à cheval sera composée comme celle des grenadiers à cheval. »

Furent nommés dans les *grenadiers* et dans les *chasseurs* :

RÉGIMENTS.	ESCAU-DRONS.	COMPAGNIES.	CAPITAINES.	1 ^{ers} LIEUTENANTS.	2 ^{es} LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
Grenadiers.	1 ^{re}	1 ^{re}	Dubignon.	Segauville.	Lajoie.	Rigarde.
		2 ^e	Monfrois.	Colin.	Gambet.	Duvivier.
		3 ^e	Bourdon.	Guillaume.	Dnjon.	Burgraff.
		4 ^e	Clément.	Lahuberdière.	Anzoni.	Glaehaut.
		5 ^e	Rossignol.	Clerc.	Vicien.	Croisier.
		6 ^e	Holdrinet.	Ligier.	Messier.	Bourde.
Chasseurs.	1 ^{re}	1 ^{re}	Beurmann.	Montbrun.	Sehmit.	Martin.
		2 ^e	Triaire.	Rebout.	Davranges.	Colonnier.
		3 ^e	Delaeroix.	Franek.	Guyot.	Muzi.
		4 ^e	Dominique.	Bureau.	Fournier.	Dubois.

« ART. 9. La compagnie d'artillerie légère sera composée de

1 Capitaine commandant.	1 Maréchal des logis.
2 Capitaines en second.	40 Canonniers de 1 ^{re} classe.
2 Lieutenants en premier.	52 Canonniers de 2 ^e classe.
1 Lieutenant en second.	2 Trompettes.

Et furent nommés :

Coin, capitaine commandant.

Daugereau, { capitaines en } *Chauveau*, } lieutenants en
Dijeon, { second. } *Marin*, } premier.

Berthier, lieutenant en second.

« ART. 10. La Garde des consuls sera donc composée, tant en infanterie qu'en cavalerie et artillerie, de

1 État-major général, fort de.	71 hommes.
1 État-major d'infanterie de.	17 »
2 Bataillons de grenadiers de	1,188 »
1 Compagnie de chasseurs de	99 »
1 État-major de cavalerie de.	19 »
2 Escadrons de grenadiers de	468 »
1 Compagnie de chasseurs à cheval de.	117 » ¹
1 Compagnie d'artillerie de.	110 »
TOTAL.	2,089 homm. ¹

¹ Ce chiffre n'est point exact ; il est de beaucoup au-dessous du nombre réel d'hommes qui firent successivement partie de la première organisation de la Garde des consuls. Néanmoins ce chiffre de 2,089 est tel qu'il avait été fixé dans l'arrêté des consuls ; nous ne le donnons ici que pour mémoire.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

« ART. 11. Le conseil d'administration de la Garde des consuls sera composé du commandant en second, et, à son défaut, de l'adjudant général plus particulièrement chargé de l'administration ; d'un officier supérieur d'infanterie ; d'un officier supérieur de cavalerie ; d'un capitaine ou lieutenant d'infanterie ; d'un capitaine ou lieutenant de cavalerie ; d'un capitaine ou lieutenant d'artillerie, et de trois sous-officiers pris chacun dans une arme différente.

« ART. 12. Le commissaire ordonnateur ou le commissaire des guerres sera tenu d'assister au conseil d'administration pour y requérir l'exécution des lois et règlements ; mais il n'aura que voix consultative.

« ART. 13. Le quartier-maître-trésorier de la cavalerie sera aussi chargé des détails de l'artillerie. Le chirurgien de la cavalerie sera de même chargé de soigner l'artillerie.

« ART. 14. La Garde des consuls ne sera recrutée que parmi les hommes qui se seront distingués sur les champs de bataille. »

UNIFORMES.

GRENADIERS A PIED.

Lors de l'établissement du consulat, on adopta, pour l'uniforme de l'infanterie, celui qui, à peu de chose près, avait été porté jusqu'alors par la Garde du Directoire.

Pour l'infanterie, l'habit de grenadier (*grande tenue*) était bleu de roi; collet bleu, sans liséré; revers blancs taillés carrément, sans liséré; parements écarlate, sans liséré; pattes blanches, à trois pointes; doublure écarlate, sans liséré, retroussis agrafés et garnis de quatre grenades en laine jaune brodées sur drap blanc; tours de poche en long, figurés par un passe-poil écarlate; boutons jaunes, empreints du faisceau de licteurs, avec cette légende tout autour : *Garde des Consuls*.

Veste et culotte blanches; boutons de cuivre à la veste.

Guêtres noires montant au-dessus du genou; boutons jaunes.

Épaulettes et dragonnes rouges.

Bonnet d'oursin, garni d'une plaque portant une grenade; sur le sommet, une croix en galon

de laine jaune, de douze lignes de large, sur un fond écarlate; un cordon en laine jaune, à un seul gland; sur le devant du bonnet, un gland pendant au-dessus de la plaque.

Plumet rouge et cocarde nationale.

Sur la giberne, une seule grenade en cuivre.

Le fusil garni en fer.

OFFICIERS.

En *grande tenue* les officiers portaient l'habit semblable à celui des soldats : grenades brodées en paillettes d'or; épaulettes et dragonne à torsades en or; le corps de l'épaulette brodé sur rouge, en chevrons à paillettes; dans le demi-cercle, des cordons, une grenade en relief, brodée aussi en paillettes d'or.

Hausse-col doré, avec les insignes de la république en argent et en relief.

La plaque du bonnet dorée; cordon et croix en or.

Sabre d'infanterie, avec la tête du premier consul, en argent, sur la poignée; ceinturon blanc; gants blancs; bottes à retroussis.

La *petite tenue des officiers* consistait en un surtout bleu, avec neuf boutons sur le de-

vant; collet et parements bleus; deux boutons aux manches; les basques comme celles de l'habit, c'est-à-dire doublées en écarlate, garnies de tours de poche, de boutons et de grenades.

En hiver, pantalon bleu, et, en été, pantalon de nankin; bottes dites à la *Souvarow*.

Chapeau garni de ganse nattée en or, coupée d'une ligne noire; un galon d'or de huit lignes de large, à bâton, placé dans le même sens, et haut en raison du chapeau; du côté opposé à la ganse, deux semblables galons; et, derrière le chapeau, deux galons de même hauteur; enfin en dedans, un bout de galon en travers, dominant sur la forme; glands en or et à torsades à chaque coin; le chapeau bordé en galon de soie noire; à crête à bâton, d'une largeur de quinze lignes.

Le 25 messidor an x (14 juillet 1802), la *grande tenue d'été* fut changée pour les sous-officiers et pour les soldats, qui prirent la veste, la culotte et les guêtres de basin blanc.

Le cordon du bonnet, qui était de laine jaune, fut remplacé par un cordon en fil blanc, ainsi que la croix du haut du bonnet, qui, de galon jaune qu'elle était, devint blanche.

Les fusils furent garnis en cuivre.

Les sous-officiers et les sapeurs reçurent

des cordons de bonnet mélangés or et laine rouge.

La *petite tenue des grenadiers* consistait en un surtout avec un chapeau à trois cornes : l'un et l'autre avaient la forme de ceux des officiers. Le chapeau garni de galon de laine jaune de six lignes, avec macarons rouges à chaque coin, et pompon rouge, en forme de pomme de pin ; le surtout garni, au revers des basques, de quatre grenades en laine rouge ; les passants en galon de laine rouge de six lignes de large.

Les galons des sous-officiers étaient d'or ; les épaulettes des sergents-majors, rouges, bordées d'or ; la frange recouverte en or, et les cordons en or.

Les sergents et les fourriers n'avaient pas de frange d'or à leurs épaulettes ; mais la dragonne de leur sabre était en laine rouge mélangée d'or.

SOLDE.

L'article 2 de l'arrêté des consuls du 13 nivôse an VIII (3 janvier 1800) réglait la solde de leur Garde de la manière suivante :

DÉSIGNATION DES GRADES.	NOMBRE.	SOLDE individuelle par an.	TOTAL de la dépense.
État-major général.			
Général commandant en chef. . .	1	24,000	24,000
Aide de camp chef d'escadron. . .	1	6,000	6,000
Aide de camp capitaine.	1	4,000	4,000
Général de brig. comm. en second.	1	16,000	16,000
Aide de camp capitaine.	1	4,000	4,000
Adjudant général.	1	10,000	10,000
Adjudant capitaine.	4	4,000	16,000
Commissaire ordonnateur.	1	10,000	10,000
Commissaire des guerres.	1	6,000	6,000
Adjudant supér. chef de brigade. .	2	7,500	15,000
Adj. sup. chef de bataill. ou d'escadr.	4	6,000	24,000
Quartier-maitre chef de bataillon.	1	5,000	5,000
Écrivain.	2	1,800	3,600
Chef de musique.	1	1,800	1,800
Sous-chef de musique.	1	1,200	1,200
Musicien.	48	800	38,400
TOTAL. . .	71		185,000
Infanterie.			
Chef de brigade.	1	9,000	9,000
Chef de bataillon.	2	5,000	10,000
Adjudant-major capitaine.	1	3,600	3,600
Adjudant lieutenant.	1	2,700	2,700
Quartier-maitre capitaine.	1	3,600	3,600
Porte-drapeau lieutenant.	2	1,800	3,600
Chirurgien de première classe. . .	1	3,600	3,600
Chirurgien de deuxième classe. . .	1	2,400	2,400
Maitre-ouvrier.	4	800	3,200
Tambour-major.	1	900	900
Caporal-tambour.	2	600	1,200
Capitaine.	13	3,600	46,800
Lieutenant.	13	2,400	31,200
Sous-lieutenant.	13	1,800	23,400
Sergent-major.	13	960	12,480
Sergent.	52	800	41,600
Fourrier.	13	800	10,400
Caporal.	104	600	62,400
Grenadier et chasseur.	1,040	420	436,800
Tambour.	26	500	13,000
TOTAL. . .	1,304		721,140

DÉSIGNATION DES GRADES.	NOMBRE.	SOLDE individuelle par an.	TOTAL de la dépense.
Cavalerie.			
Chef de brigade.	1	9,600	9,600
Chef d'escadron.	2	6,000	12,000
Adjudant-major.	1	4,000	4,000
Adjudant sous-lieutenant.	2	2,000	4,000
Capitaine instructeur.	1	4,000	4,000
Quartier-maitre capitaine.	1	4,000	4,000
Chirurgien de deuxième classe.	1	2,400	2,400
Porte-étendard.	2	2,000	4,000
Artiste vétérinaire.	1	1,800	1,800
Maitre-ouvrier.	5	800	4,000
Trompette-major.	1	1,000	1,000
Brigadier-trompette.	1	700	700
Capitaine.	5	4,000	20,000
Lieutenant en premier.	5	2,700	13,500
Lieutenant en second.	5	2,400	12,000
Sous-lieutenant.	5	2,000	10,000
Maréchal des logis chef.	5	1,000	5,000
Maréchal des logis.	20	900	18,000
Fourrier.	5	900	4,500
Brigadier.	40	700	28,000
Grenadiers ou chasseurs.	480	450	216,000
Maréchal ferrant.	5	650	3,250
Trompette.	10	650	6,500
TOTAL.	604		388,250
Artillerie.			
Capitaine commandant.	1	4,000	4,000
Capitaine en second.	1	3,000	3,000
Lieutenant en premier.	1	2,700	2,700
Lieutenant en second.	2	2,400	4,800
Adjudant.	1	1,200	1,200
Maréchal des logis chef.	1	1,000	1,000
Maréchaux des logis.	4	900	3,600
Fourrier.	1	900	900
Brigadier.	4	700	2,800
Canonnière de première classe.	40	500	20,000
Canonnière de deuxième classe.	52	460	23,900
Trompette.	2	650	1,300
TOTAL.	110		69,200

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

	Hommes.	Francs.
Etat-major général	71	185,000
Infanterie.	1,504	721,940
Cavalerie.	604	588,250
Artillerie.	110	69,200
TOTAL GÉNÉRAL.	2,089	1,564,390

Cette solde était payée chaque mois par la trésorerie nationale à raison d'un douzième, et selon les formes prescrites par les lois pour les autres corps de l'armée.

L'article 16 du même arrêté disait : « Les appointements des officiers seront payés à l'expiration de chaque mois, ainsi que l'indemnité de logement à ceux qui ne sont pas logés dans les bâtimens nationaux.

« La solde de la troupe sera payée par *décade*¹ ; il sera ajouté à la dernière décade de *fructidor* les jours complémentaires.

« Les appointements ainsi que la solde seront réglés d'après le tarif annexé au présent arrêté. »

¹ C'est-à-dire tous les dix jours.

MASSES.

Les masses désignées ci-après seront payées tous les mois, et par avance. Elles seront réglées dans les proportions ci-après, savoir :

BOULANGERIE.

« La masse de boulangerie à raison de 19 c. par journée de sous-officiers, gardes et enfants du corps de toutes armes, ou 68 fr. 40 c. par an.

CHAUFFAGE.

« La masse de chauffage à 8 c. par journée d'hiver, et à 4 c. par journée d'été ; les sous-officiers, fourriers, musiciens et chefs ouvriers seront payés double.

CORPS DE GARDE.

« La masse de chauffage, lumineaire et *entretien d'ustensiles de corps de garde*, à raison de 4 fr. 50 c. du 15 vendémiaire au 15 germinal (du 6 octobre au 4 avril), et 60 c. pendant les autres six mois de l'année.

« Le capitaine du génie, ou le commissaire des

guerres, remettra l'état de ces masses tous les mois à l'inspecteur aux revues, pour en faire mention dans sa revue.

FOURRAGES.

« La masse de fourrage sera payée à raison de 1 fr. 59 c. par jour, par cheval d'officier, de soldat et ceux des autres services, ou 500 fr. 40 c. par an.

REMONTES.

« La masse de remonte sera payée à raison de 27 c. *trois quarts* par jour, par cheval, ou 100 fr. par an.

FERRAGE ET MÉDICAMENTS.

« La masse de ferrage et médicaments, à raison de 8 c. *un quart* par jour, par cheval de cavalier, ou 29 fr. 70 c. par an ; et 15 c. *deux tiers* par jour, par cheval du train, ou 60 fr. par an, non compris les chevaux des officiers qui sont assimilés aux autres pour cette masse. »

Le conseil d'administration de chaque corps était chargé de l'administration de ces masses ; il ordonnait et réglait les achats de toute espèce, la confection et l'entretien des effets d'habillem-

ment, et enfin l'emploi des fonds qui entraient dans la caisse du corps, d'après les principes établis dans l'arrêté du 8 floréal an VIII (28 avril 1800), sans se permettre aucune innovation ni changement dans l'uniforme, à moins d'un ordre écrit du premier consul.

Les conseils d'administration devaient passer des marchés, les plus économiques possibles, pour toutes les fournitures dont ils pouvaient avoir besoin, autres que celles désignées à l'article suivant. Ces marchés n'étaient jamais mis à exécution qu'après avoir reçu l'approbation du général commandant l'arme, ainsi que le *visa* de l'inspecteur aux revues et celui du commissaire des guerres.

« Les marchés pour la fourniture du pain, des liquides, du bois et des fourrages, seront passés par un *conseil d'administration spécial*, composé des généraux, de l'inspecteur aux revues, du commissaire des guerres et du président de chaque conseil d'administration, afin que ces fournitures soient de même qualité pour tous les corps de la Garde consulaire. »

Les conseils d'administration devaient arrêter provisoirement la comptabilité de leurs corps respectifs tous les mois (*l'inspecteur aux revues* vérifiait cette comptabilité tous les trois mois en présence du général de l'arme), et devaient, en

outre , chaque année , rendre le *compte général* de leur gestion à un *conseil d'administration* assemblé en vertu d'ordres émanés du premier consul.

« Nul individu appartenant aux corps de la Garde des consuls ne pourra réclamer le partage des fonds provenant des masses. Le conseil ne pourra disposer de ces fonds sans l'autorisation du premier consul ; le *résidu* devra être porté en *recette* sur l'année suivante. »

Le *payeur du gouvernement* payait la *solde* et les *masses* que nous venons de mentionner conformément à l'article *habillement*, sur les *revues* ou *états* des conseils d'administration arrêtés par l'inspecteur aux revues. Il alimentait la caisse des fonds de celle du payeur général de la guerre , en proportion des besoins de son service.

« Tous les officiers sans troupes, compris dans la présente organisation , seront payés tous les mois par le payeur du gouvernement d'après les états qui seront dressés par les chefs de chaque corps , et arrêtés par l'inspecteur aux revues.

« Toutes les sommes que le payeur comptera , soit en vertu des états des conseils d'administration , soit d'après les états des officiers sans troupes , soit enfin pour solder les extraits de revues , seront inscrites sur leurs livrets particuliers.

« Indépendamment de la *solde* et des *masses*, il sera alloué au *conseil d'administration des corps* le montant de l'*habillement, équipement, armement et harnachement* du cheval de chaque officier ou soldat nouvellement admis dans la Garde, et payé aux époques des revues du corps, dans les proportions suivantes, savoir :

	Officier.	Soldat.
Grenadier à pied.	800	258
Chasseur à pied.	800	258
Grenadier à cheval.	1,000	517
Chasseur à cheval et l'artillerie légère.	1,500	689

« Les officiers devront être montés, en entrant au corps, à raison de deux chevaux chacun, quel que soit leur grade; ils participeront à la *masse de remonte*, en raison du nombre de chevaux attribués à leur grade. »

Il était alloué aux officiers supérieurs une somme de *six cents francs* pour chaque cheval d'augmentation; mais cette augmentation ne pouvait avoir lieu que d'après l'autorisation du premier consul.

Dans ce cas, le conseil d'administration formait l'état du nombre de ces chevaux, et le montant à raison de *six cents francs* chacun; cet état était visé de l'officier général de la cavalerie et de l'inspecteur aux revues, et adressé au mi

nistre de la guerre, qui en faisait son rapport au premier consul et en ordonnait ensuite le remboursement.

Il était passé des marchés, comme nous avons dit, pour les distributions extraordinaires de vin, d'eau-de-vie, de vinaigre, que les généraux de la Garde jugeaient à propos d'ordonner. Les conseils d'administration formaient des états de ces fournitures tous les trimestres, appuyés des *reçus* des commandants de compagnies, qu'ils remettaient ensuite à la vérification du commissaire des guerres, puis au *visa* de l'inspecteur aux revues; ces états étaient adressés au ministre de la guerre, qui en ordonnait le remboursement aux conseils d'administration.

« Les officiers, sous-officiers et gardes qui ont obtenu des *brevets d'honneur*, ou qui pourront en obtenir, seront payés de leur récompense honorifique et de leur solde, suivant leur grade, à l'époque où ils les auront obtenus, et, pour cela, compris dans la revue de l'inspecteur. »

Les sommes qui pouvaient être dues pour *arriéré de solde* aux nouveaux admis dans la Garde consulaire, étaient réglées par l'inspecteur aux revues, sur les pièces qui lui étaient communiquées par les conseils d'administration respectifs : le montant de ces allocations était ajouté à celui des revues.

ANNÉE 1800.

I

En quittant le Luxembourg pour venir habiter les Tuileries ¹, la première chose que fit le premier Consul fut de passer une revue de la Garde consulaire et des demi-brigades qui se trouvaient alors casernées à Paris. Il parcourut tous les rangs, adressa des paroles flatteuses aux chefs de corps, et vint ensuite se placer devant le pavillon de l'horloge, ayant Murat à sa droite, Lannes à sa gauche, et derrière lui un nombreux état-major de jeunes guerriers brunis par le soleil d'Italie et d'Égypte, et qui tous avaient pris part à plus de combats qu'ils ne comptaient d'années. Quand Bonaparte vit passer devant lui les drapeaux des 96^e, 43^e et 50^e demi-brigades, comme ces drapeaux ne présentaient plus qu'un bâton surmonté de quelques lambeaux criblés par la mitraille et noircis par la poudre, il ôta son chapeau et s'inclina en signe de respect. Chacun de ces hommages d'un grand capitaine à des enseignes mutilées sur le champ de bataille, fut salué par des milliers d'acclamations, et les troupes

¹ Le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800).

ayant achevé de défiler devant lui, le premier Consul monta d'un pied hardi le grand escalier des Tuileries pour prendre possession du palais qui naguère encore avait été habité par le descendant de Louis XIV.

A quelques jours de là, le gouvernement reçut la nouvelle de la mort de Washington qui était modestement décédé dans sa petite maison de campagne de la Virginie. Cette mort fut annoncée à la Garde des consuls par l'ordre du jour suivant :

« Washington est mort ! Ce grand homme a
« combattu la tyrannie et consolidé la liberté de
« sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au
« peuple français, comme à tous les hommes
« libres des deux mondes, et spécialement aux
« soldats français qui, de même que les soldats
« américains, se battent pour l'égalité et la li-
« berté. En conséquence, le premier Consul
« ordonne que pendant dix jours des crêpes
« noirs seront suspendus aux drapeaux et gui-
« dons de la Garde des consuls. »

L'institution des *armes d'honneur* en faveur de ceux qui déjà avaient obtenu des *brevets d'honneur*, date à peu près de la même époque : c'était une préparation à la création de la *Légion d'honneur*.

Un sergent des grenadiers qui s'était fait re-

marquer par plusieurs actions d'éclat, ayant été compris dans la première distribution de ces armes (il avait reçu un sabre), écrivit directement au premier Consul la lettre suivante, pour le remercier de ce que, dans sa naïve modestie, ce brave appelait *une faveur*.

« *Léon Aune , sergent de grenadiers à la*
« *52^e demi-brigade , au citoyen Bona-*
« *parte, premier consul, à Paris.*

Toulon, le 16 frimaire an VIII ¹.

« CITOYEN PREMIER CONSUL ,

« Votre arrivée sur le territoire de la répu-
« blique a consolé toutes les âmes pures, prin-
« cipalement la mienne. N'ayant plus d'espoir
« qu'en vous, je viens à vous comme à mon
« Dieu tutélaire, pour vous prier de donner une
« place dans votre bon souvenir à Léon, que
« vous avez tant de fois comblé de faveurs sur
« les champs de bataille.

« N'ayant pu m'embarquer pour l'Égypte et

¹ 7 décembre 1799.

« y cueillir de nouveaux lauriers sous votre
« commandement, je me trouve au dépôt de la
« 52^e demi-brigade en qualité de sergent. Ayant
« appris, par mes camarades, que vous aviez
« souvent parlé de moi en Égypte, je vous prie
« de ne pas m'abandonner, en me faisant con-
« naître que vous vous souvenez de moi. Il est
« inutile de vous rappeler les affaires où je me
« suis montré comme un véritable républicain,
« et où j'ai mérité l'estime de mes supérieurs;
« néanmoins vous n'aurez pas oublié qu'à l'af-
« faire de Montenotte je sauvai la vie au général
« Rampon et au chef de brigade Masse, comme
« ils vous l'ont certifié eux-mêmes. A l'affaire
« de Dego, je pris un drapeau à l'ingénieur en
« chef de l'armée ennemie; à l'affaire de Lodi,
« je fus le premier à monter à l'assaut et j'ou-
« vris les portes à nos frères d'armes; à l'affaire
« de Borghetto, je passai un des premiers sur
« des pontons : le pont étant rompu, je fondis
« sur l'ennemi, et fis prisonnier le commandant
« de ce poste; plus tard, fait prisonnier moi-
« même, je tuai le commandant ennemi, et par
« cette action, quatre cents hommes, prison-
« niers comme moi, purent rejoindre leurs
« corps respectifs. En outre, j'ai cinq blessures
« sur le corps; j'ose donc tout espérer de vous,
« et suis bien persuadé que vous aurez toujours

« égard aux braves qui ont si bien servi leur
« patrie.

« Salut et respect.

« LÉON AUNE. »

Bonaparte voulut répondre ostensiblement au sergent Aune ; et, le 1^{er} ventôse de l'an VIII (20 février 1800), il dicta pour lui, à son secrétaire Bourrienne, la lettre suivante :

« J'ai reçu votre lettre, mon brave camarade,
« vous n'avez pas besoin de me parler de votre
« reconnaissance, vous êtes le plus brave grenadier de la république depuis la mort de
« l'intrépide Bénézete. Vous avez eu un de ces
« sabres que j'ai fait distribuer à l'armée. Tous
« les soldats vos camarades étaient d'accord que
« c'était vous qui le méritiez davantage. Je
« désire beaucoup vous voir ; le ministre de la
« guerre vous envoie l'ordre de venir à Paris ¹.

« BONAPARTE. »

Cette lettre ne pouvait manquer de circuler dans l'armée. Un sergent que le premier Con-

¹ Aussitôt son arrivée dans la capitale, le sergent Aune fut, en qualité de lieutenant en second, incorporé dans les grenadiers à pied de la Garde consulaire.

sul, que le plus grand capitaine des temps modernes appelait *mon brave camarade* ! En fallait-il plus pour enthousiasmer l'armée ? Mais dès ce moment, le corps privilégié de la Garde des consuls provoqua, de la part des autres régiments de l'armée, des murmures jaloux qui bientôt dégénérèrent en querelles et en provocations.

Un jour qu'un brigadier-trompette des chasseurs à cheval de la Garde consulaire ¹ causait à la porte du quartier (la caserne Babylone) avec quelques-uns de ses camarades, sous-officiers comme lui, plusieurs maîtres d'armes appartenant aux troupes de ligne s'approchèrent en demandant à ce dernier, d'un ton arrogant, à parler à *ceux de leurs collègues* du régiment, c'est-à-dire aux maîtres d'armes des chasseurs à cheval.

— Ils sont morts en Égypte, leur répondit le trompette en les toisant d'un mauvais œil ; car il avait jugé tout d'abord où ces ferrailleurs voulaient en venir.

— Mais, trompette, reprit l'un d'eux en retroussant sa moustache, vous devez, parmi vous, en avoir quelques-uns de reste ?

Sur la réponse négative du brigadier-trom-

¹ Le nommé Kretly.

pette, les maîtres d'armes laissèrent si clairement deviner l'intention qu'ils avaient d'engager une mauvaise querelle, que celui-ci, impatienté de leur ténacité, leur dit enfin :

— Eh bien ! messieurs , entrez au quartier , bouchez-vous les yeux, mettez la main sur le premier venu d'entre nous, et vous trouverez un particulier qui vous prouvera que, si les maîtres et les prévôts du régiment sont restés en Égypte, toutes les bonnes lames n'y ont pas laissé leurs os !

— Alors je mets la main sur toi ! s'écria celui qui déjà l'avait interpellé.

— C'est ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur, reprit le trompette d'un ton railleur. Marchons !

Chacun des maîtres d'armes ayant fait choix d'un champion, on se rendit sur le terrain où l'on mit le sabre à la main, et, en quelques minutes, quatre des maîtres d'armes provocateurs furent mis hors de combat.

Eugène Beauharnais, qui n'était encore que chef d'escadron des chasseurs à cheval de la Garde consulaire, ayant appris que le brigadier-trompette, son protégé, avait été un des principaux coryphées dans cette rencontre , le fit appeler et lui adressa de vifs reproches. Celui-ci chercha à se justifier en prouvant à son com-

mandant que lui et ses camarades n'avaient fait que se maintenir dans les bornes d'une légitime défense.

— Je déteste les spadassins, interrompit Eugène d'un ton qui n'admettait plus de réplique. Je ne veux pas que pareil scandale se renouvelle parmi vous ; et, quant à toi, ajouta-t-il, si cela t'arrive encore, je fais mettre dans le fourreau de ton sabre une lame de bois.

Cette idée sembla originale au trompette, qui répondit en souriant :

— Mon commandant, il y aura encore moyen d'épousseter les habits de ceux qui cherchent des taches sur les nôtres.

A quelques jours de là, de nouvelles provocations étaient adressées aux chasseurs à cheval de la Garde consulaire : on les défiait d'oser se rendre au Champ-de-Mars. Malgré la défense expresse de leurs chefs, beaucoup d'entre eux répondirent au défi, et sans se donner le temps de s'expliquer, plus de cinquante hommes mirent de part et d'autre le sabre à la main et se battirent en ligne. Cette bataille rangée commençait à devenir des plus meurtrières pour les deux partis, lorsque tout à coup le général Lefebvre, commandant la place de Paris, et qui sans doute avait été prévenu, déboucha de l'hôtel militaire à la tête d'un escadron de grenadiers à cheval

qui se mit à charger indistinctement provocateurs et provoqués. Lefebvre n'avait pas cru trouver de meilleur moyen pour rétablir l'ordre, et faire rentrer chacun dans le devoir. Plusieurs régiments quittèrent immédiatement Paris, et ces querelles de corps finirent faute de querelleurs; cependant le brigadier-trompette des chasseurs faillit rallumer toutes ces collisions. Se trouvant attablé avec quelques camarades et le tambour-major d'un régiment de ligne nouvellement arrivé à Paris, dans une des guinguettes qui avoisinent l'École militaire, où, le verre à la main, on ratifiait le traité de paix juré, ce tambour-major, d'une taille colossale, avait déjà essayé, mais inutilement, de *tâter* le trompette, dont la réputation dans l'art de l'escrime était parvenu jusqu'à lui; mais ce dernier n'avait répondu aux provocations du maître d'armes que par des quolibets.

— Ma foi ! trompette, lui avait dit le tambour-major, il est fort avantageux pour vous de n'être pas tombé sous ma main au Champ-de-Mars, parce que je vous eusse tué infailliblement, ce qui m'aurait causé un sensible déplaisir.

A ces mots, le trompette regarda fixement l'interlocuteur et lui répondit d'un air narquois :

— Allons donc, major ! croyez-vous que

j'eusse eu peur de vous?... C'est moi au contraire qui vous eusse *descendu*, ce qui m'aurait fait tant soit peu de chagrin... A votre santé, major !

Et le trompette présenta son verre.

— Toi ! s'écria aussitôt le maître d'armes pâle de colère en posant son verre sur la table pour ne pas trinquer.

— Oui, moi ! reprit le trompette avec calme. Voyez-vous, quoique vous soyez bien grand, je vous *flanquerais* dans cette bouteille, vous et votre canne.

A ces mots, le tambour-major exaspéré se dressa de toute sa hauteur ; mais se ravisant tout à coup, il prit une bouteille, et la présentant au trompette toujours impassible :

— Eh bien ! s'écria-t-il hors de lui, *flanque-moi* donc dans celle-là ?

Le trompette, sans s'émouvoir, prit la bouteille, la leva jusqu'à la hauteur de l'œil, la pencha horizontalement et la remettant ensuite sur la table :

— Je ne veux pas, dit-il froidement ; elle est vide et vous vous y ennuierez trop... A votre santé, major !

Un éclat de rire accueillit ces paroles et mit fin à la provocation du maître d'armes, qui consentit, non sans peine, à trinquer avec le briga-

dier-trompette des chasseurs à cheval de la Garde consulaire. Ces détails paraîtront peut-être plus que puérils et bien au-dessous de la dignité de l'histoire ; mais tout ce qui peut faire connaître les hommes et les choses de cette époque est digne de l'histoire, car tout ce qui peut instruire lui appartient.

II

PRÉCIS DE LA CAMPAGNE DE LA GARDE CONSULAIRE EN ITALIE.

BATAILLE DE MARENGO,

Livrée le 25 prairial an VIII (14 juin 1800).

L'ordre avait, en France, succédé à l'anarchie. Le commerce, l'industrie et l'agriculture renaissaient ; mais la paix, cette paix si désirée de tous, ne pouvait être obtenue que par des victoires. Le premier Consul s'était donc décidé à déposer un instant entre les mains de ses collègues, Cambacérès et Lebrun, les rênes du gouvernement, pour reprendre son épée de général.

L'armée d'Italie était retombée dans l'état de pénurie où Bonaparte l'avait trouvée quand il

en prit le commandement en 1796. La France n'avait plus aucune possession en Italie. Pour pouvoir faire de cette contrée le théâtre d'une guerre nouvelle, il fallait porter une armée sur le Rhin, et toutes les forces de la république n'excédaient pas 150,000 hommes. Cependant, à la voix du Consul, la France entière s'émut et l'Italie aussi, car elle comprit qu'elle allait être délivrée encore une fois du joug des Autrichiens. Un décret des consuls avait ordonné la formation d'une armée dite *de réserve*, dont le général Alexandre Berthier fut nommé commandant en chef; mais Bonaparte se proposait d'en diriger seul les opérations; et, après avoir déclaré publiquement au Sénat et au Corps Législatif que le point de réunion de cette nouvelle armée était à Dijon, après avoir envoyé dans cette vieille capitale de la Bourgogne un nombreux état-major, et avoir fait annoncer qu'il irait y passer la revue des troupes, on se borna à diriger sur cette ville de cinq à six mille conscrits et militaires retirés. La plupart de ces derniers étant estropiés, ou, par leur âge, hors d'état de faire un service actif, il arriva que cette armée de réserve ne tarda pas à devenir un objet de raillerie à Vienne, à Berlin, à Londres et même en Italie; on la considéra comme n'existant pas de fait, et on crut que le bruit qu'on en

faisait à Paris n'était qu'une ruse pour faire diversion aux opérations de l'armée autrichienne qui bloquait Gênes : c'était justement ce que désirait le premier Consul.

Cette armée n'existait pas, il est vrai, à Dijon ; mais la véritable armée était en marche sur la Suisse, où elle devait concentrer ses corps, qui s'étaient formés en route. Les divisions s'étaient organisées séparément et sans bruit dans divers lieux de rendez-vous. Les troupes que la pacification de la Vendée laissait disponibles, la garnison de Paris, et mieux que tout cela, la nouvelle garde consulaire, en formaient le noyau. Cette armée sembla sortir de terre comme par enchantement, et, si jamais armée ne fut plus française, jamais chef ne fut aussi plus populaire.

Vers le commencement de mai 1800, l'armée de réserve se trouva réunie au pied des Alpes. Elle était divisée en trois colonnes. La première, forte de trente-cinq mille hommes, y compris la Garde consulaire, avec laquelle marchait Bonaparte, devait franchir le grand Saint-Bernard ; la seconde, de quatre mille hommes, commandée par le général Chabran, avait à passer le petit Saint-Bernard ; la troisième, de deux mille hommes seulement, aux ordres du général Bethencourt, avait mission de se diriger sur Domo

d'Ossola, en passant par le Simplon. En outre, et pour mieux cacher aux Autrichiens les mouvements de nos troupes, le premier Consul avait donné l'ordre au général Thureau de rassembler quatre à cinq mille hommes tirés des places du Dauphiné, et de déboucher sur Suze, par le mont Cenis et le mont Genève.

Le 15 mai, le premier Consul passa la revue de ses troupes, et entra en conférence avec les officiers qu'il avait fait appeler près de lui pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait, et pour recevoir de derniers ordres. Le général Marescot, chargé de la reconnaissance des Alpes, était celui que Bonaparte était le plus impatient d'entendre. Tous les passages comparés, c'était pour le Saint-Bernard que se prononça cet officier de génie, tout en regardant l'opération comme très-difficile.

— Difficile, soit, objecta le Consul; mais est-elle possible?

— Je le crois, répondit Marescot, mais ce ne sera qu'avec des efforts extraordinaires.

— Eh bien! nous passerons par là! fut la seule réponse de Bonaparte.

L'avant-garde française, commandée par le général Lannes, commença son mouvement le 17 mai: du bourg de Saint-Pierre, elle se porta sur le grand Saint-Bernard. On avait démonté les

voitures de bagages et les caissons d'artillerie ; les affûts et les roues étaient portés à dos de mulets ; les canons, placés sur des espèces de traîneaux, façonnés avec des troncs d'arbres creusés, se tiraient à bras. La grandeur de l'entreprise, la présence de Bonaparte, animaient les troupes. C'était une armée de jeunes gens : Consul, généraux, soldats, tous avaient encore le feu, l'enthousiasme et la gaieté de la jeunesse. A de tels hommes rien n'était impossible. Cette escalade pénible était une marche joyeuse ; aux chants patriotiques des soldats se mêlaient les accords de la musique guerrière des régiments ; dans les endroits difficiles, les tambours, en battant la charge, redonnaient une nouvelle vigueur à ceux que la fatigue avait affaiblis. Entouré des escadrons de service de la Garde consulaire, Bonaparte gravit le Saint-Bernard sur une belle mule qui appartenait à un riche propriétaire de la vallée ; elle était conduite par un vigoureux paysan, dont il se plut à provoquer les confidences.

— Que te faudrait-il pour être heureux ? lui demanda-t-il au moment d'atteindre le sommet de la montagne.

— Oh ! fit le modeste villageois, ma fortune serait faite, si la mule que vous montez était à moi.

Le Consul se prit à rire et ne répondit pas ; mais après la campagne , il ordonna qu'on achetât la plus belle mule qu'on pourrait trouver , qu'on y joignît une maisonnette avec quelques arpents de terre , et qu'on mit son guide en possession de cette petite fortune. Le jeune paysan , qui ne pensait déjà plus à son aventure , ne connut qu'alors celui qu'il avait guidé dans les défilés périlleux du Saint-Bernard.

Bonaparte avait pris les précautions les plus minutieuses pour maintenir l'ordre parmi les corps , et pour empêcher les hommes d'abandonner leurs colonnes pendant la marche pénible qu'ils auraient à faire à travers les Alpes. Indépendamment de ce que le soldat portait avec lui , il avait fait réunir des provisions considérables au monastère situé au sommet du grand Saint-Bernard. Chaque soldat recevait en passant , de la main des religieux , du pain , du fromage et une mesure de vin (la valeur d'une demi-bouteille). Le pain et le fromage étaient coupés , le vin ne se servait qu'au moment où les corps défilaient ; jamais distribution ne fut faite avec plus d'ordre. Chacun appréciant la prévoyance dont il était l'objet , personne ne quitta son rang , on ne vit pas un trainard. Plus tard le Consul témoigna sa reconnaissance aux religieux , en faisant donner 100,000 francs au monastère ,

en souvenir des services qu'ils avaient rendus.

Le 28 floréal an viii (18 mai 1800), Bonaparte écrivit au ministre de l'intérieur la lettre suivante datée du quartier général de Martigny, où il était arrivé la veille :

« Citoyen ministre, je suis parvenu au pied
« des grandes Alpes, au milieu du Valais. Le
« grand Saint-Bernard a offert bien des obstacles
« qui tous ont été surmontés avec ce courage
« héroïque qui distingue les troupes de la répu-
« blique dans toutes les circonstances. Le tiers
« de l'artillerie est déjà en Italie ; l'armée des-
« cend à force ; Berthier est en Piémont ; dans
« trois jours toute l'armée sera réunie.

« BONAPARTE. »

Par un de ces effets du hasard souvent si singuliers, le général Desaix, qui devait fixer la victoire à Marengo, arriva à Toulon, de retour d'Égypte, le jour même où Bonaparte quittait Paris pour se rendre à Dijon. En débarquant, ce général avait écrit à Bourrienne, secrétaire intime du premier Consul, qu'il comptait partir de suite pour Paris. Bourrienne, n'ayant reçu cette lettre qu'à Martigny, l'avait montrée à Bonaparte qui dit à son secrétaire :

— Ah bien oui ! à Paris ! écrivez à Desaix de

se rendre sur-le-champ à mon quartier général ; je pourrai avoir besoin de lui.

En conséquence , Desaix était arrivé à Stradella le 11 juin , où Bonaparte l'avait reçu avec la plus grande amitié ; mais ce ne fut qu'à Martigny qu'un ordre du jour fit connaître à l'armée la présence de Desaix , à qui le premier Consul donna le commandement d'une division.

Le passage du grand Saint-Bernard dura quatre jours (du 17 au 20 mai). Le froid était encore vif. La descente fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée ; néanmoins , à l'exception de quelques bêtes de somme , qui roulèrent avec leur charge dans les précipices , on eut peu d'accidents à regretter. Cependant un obstacle imprévu faillit arrêter l'armée au début de sa marche. Elle descendait la vallée en suivant le cours de la Doria , torrent au cours rapide et sinueux , lorsque arrivée devant le fort de Bard , situé dans une position inexpugnable , le passage lui fut tout à coup barré. La garnison , forte de mille hommes , résista à toutes les sommations ; une escalade que tenta le général Lanncs n'eut pas plus de succès. Cependant la marche de l'armée continuant toujours , la vallée s'encombrait : il fallut passer outre. Bonaparte , à son arrivée , reconnut dans la montagne de gauche un petit sentier par lequel l'infanterie put tourner le fort

en défilant homme à homme ; ce véritable sentier de chèvre , élargi bientôt par les sapeurs du génie , servit au passage de la cavalerie ; mais restaient les canons et les caissons : l'intelligence des officiers d'artillerie et l'audace des canonniers surmontèrent tous les obstacles. Nous étions maîtres de la ville que traverse la route dans une rue unique, enfilée par le canon du fort. On couvrit ce chemin d'herbes et de fumier, les roues des voitures furent entourées de paille, les canons couverts de feuilles et de branchages ; et, pendant la nuit, les soldats s'attelant à la bricole traînèrent les pièces dans le plus grand silence, et passèrent ainsi à portée de fusil des batteries ennemies : ce passage périlleux dura deux nuits. Le fort fut pris quelques jours après.

Le général en chef autrichien n'avait pas compris les manœuvres de l'armée de réserve. En la voyant se diriger sur Genève, il s'était imaginé que Bonaparte ne voulait faire qu'une forte diversion dans le nord du Piémont pour dégager Gènes. Il crut donc suffisant de détacher d'abord un corps de sept mille hommes pour couvrir Turin, où il porta ensuite son quartier général avec une seconde division, mais en laissant toujours le gros de ses forces devant Gènes. Pendant ce temps, Bonaparte avait établi son quartier général à Yvrée ; le général Thureau avait forcé le pas de

Suze et s'était établi à Bossolino. Le général Benthencourt, après avoir triomphé d'obstacles plus grands que ceux que l'armée avait eus à surmonter au grand Saint-Bernard, s'était porté sur le fort Arena; le général Monecy, avec quinze mille hommes de l'armée d'Allemagne, descendait le Saint-Gothard et pénétrait dans les bailliages italiens. Le plan du Consul, si savamment combiné, se développait peu à peu et majestueusement, tandis que le général Mélas restait toujours dans l'ignorance de ces grands mouvements.

Bonaparte fit mine de vouloir passer le Pô pour marcher sur la capitale du Piémont; mais son but véritable était de manœuvrer sur Milan. La prise de cette capitale était une action d'éclat qui devait agir sur l'opinion des peuples d'Italie, ranimer l'audace des partisans de la république française, et répandre la stupéfaction dans l'armée ennemie. En conséquence, et tandis que Mélas faisait ses dispositions pour défendre le passage du Pô, Bonaparte donna l'ordre au général Lannes, qui commandait l'avant-garde, devenue arrière-garde, de masquer son mouvement pour se diriger, par Verceil et Novare, sur le Tésin; et le 31 mai, la véritable avant-garde, commandée par Murat, forçait le passage de cette rivière à Turbigo, et culbutait sur tous les points les Autrichiens, qui, après avoir laissé dans le

château de Milan une garnison de deux mille hommes, se replièrent jusque sur les bords du Mincio.

On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des Milanais en voyant arriver les Français. Le bruit avait été répandu à Milan que Bonaparte était mort en Égypte, et que l'armée était commandée par un de ses frères. Le Consul, précédé d'une partie de la Garde consulaire, marchait avec l'avant-garde de Murat; de sorte qu'il fut un des premiers qui s'offrit aux regards des Milanais que la curiosité avait attirés au-devant de nos troupes. L'ivresse causée par sa présence se manifesta aussitôt avec cette vivacité que les Italiens mettent dans l'expression de leurs sentiments.

Bonaparte était entré à Milan le 2 juin. Pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville, il ne fut occupé qu'à recevoir les députations et à se montrer au peuple. Le lendemain de son arrivée, un espion, qui l'avait très-bien servi pendant les premières campagnes d'Italie, s'étant fait annoncer, Bonaparte se souvint de lui et le fit entrer dans son cabinet.

— Te voilà, lui dit-il en souriant, tu n'as donc pas encore été fusillé ?

— Général, répondit celui-ci, lorsque la guerre a recommencé, j'ai pris la résolution de servir les

Autrichiens , parce que vous étiez loin de l'Europe ; je m'attache de préférence à ceux qui sont les plus heureux , et je m'en suis toujours bien trouvé ; cependant je commence à me lasser du métier , je veux en finir et achever ma petite fortune déjà commencée pour vivre tranquille. Envoyé dans vos lignes par le général Mélas , je puis vous rendre un grand service en vous donnant l'état exact de ses forces , de la position de ses corps , ainsi que les noms de tous les chefs qui les commandent. Vous me connaissez , j'ai confiance en vous , et vous aurez confiance en moi , car je ne vous tromperai pas ; mais pour cela il me faut rapporter quelque chose à mon général. Vous êtes assez fort pour me communiquer quelques renseignements vrais dont je lui ferai part.

— Qu'à cela ne tienne , lui répondit le Consul , peu m'importe que M. de Mélas connaisse mes forces et ma position , pourvu que je connaisse bien les siennes et qu'il ignore mon projet. Tu seras content , mais ne me trompe pas. Tu me demandes mille louis , tu les auras , je t'en donne ma parole , si tu me sers bien.

Le secrétaire du premier Consul écrivit alors sous la dictée de cet espion le nom des corps autrichiens et de leurs généraux , leur force , leur emplacement ; et Bonaparte marqua avec des épingles sur une carte tous les renseignements

qui lui furent donnés sur les localités ; puis Berthier, qui avait résigné ses fonctions de commandant en chef pour prendre celles de major général de l'armée, qu'il continua de remplir dans toutes les guerres de l'Empire, Berthier, disons-nous, fut autorisé à remettre à l'espion de Mélas une note à peu près exacte sur notre position. Les renseignements donnés par cet homme se trouvèrent si exacts et servirent si bien Bonaparte, qu'à son retour de Marengo à Paris, il lui fit payer en or le prix qui avait été convenu entre eux.

Avant de quitter Milan, le premier Consul adressa, le 17 prairial (6 juin), à la Garde consulaire et à l'armée une proclamation conçue en ces termes :

« Soldats ! un de nos départements était au
« pouvoir de l'ennemi ; la consternation régnait
« dans tout le midi de la France ; la plus grande
« partie du territoire du peuple ligurien, le plus
« fidèle ami de la république, était envahie. La
« république cisalpine, anéantie dès la campagne
« passée, était devenue le jouet du régime féo-
« dal. Vous avez marché, et déjà la joie et l'es-
« pérance succèdent, dans notre patrie et en
« Italie, à la consternation et à la crainte.
« Soldats ! vous rendrez la liberté et l'indé-

« pendance au peuple de Gênes, qui sera pour
« toujours délivré de ses éternels ennemis.

« Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine !
« L'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à rega-
« gner ses frontières ; vous lui avez enlevé ses
« magasins et ses parcs de réserve : le premier
« acte de la campagne est terminé !

« Soldats ! des millions d'hommes, vous l'en-
« tendez tous les jours, vous adressent des
« paroles de reconnaissance. Aura-t-on donc im-
« punément violé le territoire français ? Laisse-
« rez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui
« a porté l'alarme dans vos familles ? Vous avez
« couru aux armes !... Eh bien ! maintenant ,
« volez à la poursuite de nos ennemis, opposez-
« vous à leur retraite ; arrachez-leur les lauriers
« dont ils se sont parés... Vous apprendrez ainsi
« au monde que la malédiction de Dieu est sur
« les insensés qui osent insulter le territoire du
« grand peuple.

« Soldats ! le résultat de nos efforts sera *gloire*
« *sans nuage et paix solide !*

« BONAPARTE. »

Cependant l'armée autrichienne se rassemblait dans les environs d'Alexandrie ; le Consul se mit en marche pour aller à sa rencontre. Dans le même temps, Masséna, après avoir soutenu avec

une constance héroïque soixante jours de blocus rigoureux, et une famine horrible, avait été forcé de capituler; Suchet, qui avait repris l'offensive sur le Var, et battu l'ennemi au col de Tende, arriva trop tard pour empêcher cette capitulation. Quant à Mélas, ayant enfin connaissance de la force de l'armée française en Lombardie, il avait donné l'ordre au général Ott de redescendre en Piémont, par le val de Tanaro, pour défendre le passage du Pô; mais il était arrivé trop tard : ce fleuve avait été passé, le 6 juin, sur deux points différents, à Nocetta, par Murat, et à Belgiojoso, par Lannes. Ott s'avança jusqu'à Montebello, où il rencontra le corps de Lannes, qui n'avait avec lui que huit mille hommes, mais la division Victor n'était qu'à trois lieues. Ott, fier de sa supériorité numérique (ce corps autrichien était fort de trente bataillons, qui formaient dix-huit mille hommes, parmi lesquels étaient les grenadiers d'élite de l'armée autrichienne), se décida à commencer l'attaque. L'action fut des plus sanglantes; Lannes s'y couvrit de gloire et ses troupes firent des prodiges de valeur; le bourg de Casteggio, tête de la position, fut pris et repris plusieurs fois. Les Autrichiens se battaient en désespérés; l'opiniâtreté de l'attaque égalait celle de la défense; mais enfin l'ennemi fut successivement culbuté dans cinq

positions différentes ; et , vers midi , l'arrivée de la division Victor décida la victoire. Tel fut ce célèbre combat de Montebello , qui plus tard devait donner à Lannes et à sa famille le titre glorieux qui la distingue parmi les familles françaises du temps de l'Empire : titre glorieux que des fils doivent être fiers de porter.

Après le combat , Ott avait jeté deux mille hommes dans la citadelle de Tortone , et s'était replié sur Alexandrie. Mais le résultat du beau fait d'armes de Montebello était de la plus haute importance au début de la campagne , en ce qu'il affaiblissait l'ennemi et exaltait le moral de l'armée française , quoique déjà bien décidée à vaincre.

Mélas , par l'occupation de la Lombardie et le passage de l'armée française sur la rive droite du Pô , se trouvait dès lors comme bloqué. Il n'avait d'autre ressource pour éviter une capitulation que de s'ouvrir un passage les armes à la main ; le nombre des troupes autrichiennes réunies à Alexandrie s'élevait à quarante-cinq mille hommes , tandis que l'armée française ne présentait en ligne que vingt-huit mille combattants. Le feld-maréchal Mélas était un officier de mérite et plein de bravoure ; il s'était fait remarquer aux batailles de la Trebia et de Novi ; il avait pris Coni , et battu Championnet à Genola ; et , s'il

n'eût pas eu Bonaparte pour adversaire, il aurait sans doute conservé dans la postérité la réputation de grand général qu'il s'était acquise. Dans un conseil de guerre tenu à Alexandrie, il avait été décidé, après une longue discussion, que l'armée autrichienne livrerait bataille à l'armée républicaine, et tâcherait, par une victoire, de rouvrir ses communications avec l'Autriche. En conséquence, le 14 juin, à la pointe du jour, Mélas passa la Bormida sur trois ponts qu'il avait fait disposer, et l'armée autrichienne attaqua avec vigueur les troupes françaises. La division Gardanne, placée en face des têtes de ponts, fut obligée de battre en retraite et de se rallier à la division Chambarlhac, qui était en ligne entre Marengo et la Bormida, la gauche appuyée à la rivière. La droite et la réserve de l'ennemi, commandées par Haddick et Elsnitz, se déployèrent sur deux lignes, en face de la position de Victor. Le centre, aux ordres de Kaim, se posa obliquement à la droite; Ott, avec la gauche, se jeta vers Castel-Ceriolo.

Lannes avait pris position à la droite de Marengo, afin de contenir le centre de l'ennemi. Le Consul, après avoir envoyé l'ordre au général Desaix, qui se trouvait à une demi-marche en arrière, de revenir avec son corps à San-Giuliano, se transporta sur le champ de bataille. Il y arriva

à dix heures du matin. L'action était engagée avec désavantage pour l'armée française. Lannes soutenait l'effort du centre des Autrichiens; mais, à gauche, après une défense opiniâtre, le village de Marengo avait été emporté, et la division Victor, qui l'avait défendu, était en pleine retraite; ces soldats jetant le désordre dans les bataillons qui avaient conservé leurs rangs, Ott menaçait de nous déborder. Ce fut alors que Bonaparte donna l'ordre aux grenadiers à pied de la Garde consulaire de s'opposer à ce mouvement. Ces huit cents braves se formèrent dans la plaine, entre Villa-Nova et Castel-Ceriolo, en un carré qui, pareil à une redoute inexpugnable, ou plutôt semblable à une colonne de granit, pour nous servir de la belle expression du Consul dans la rédaction du bulletin de Marengo, soutint et brisa les efforts réitérés des escadrons autrichiens. Profitant de la glorieuse résistance de cette troupe d'élite, Bonaparte dirigea sur Castel-Ceriolo la brigade de réserve de Carra Saint-Cyr, tandis que lui avec le reste de la division Monnier se portait au secours de Lannes.

Cependant, à travers la fumée et la poussière, l'armée a reconnu Bonaparte, entouré de son état-major et des chasseurs à cheval de la Garde consulaire; ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espérance de la victoire. La confiance

renait. Les fuyards se rallient à San-Giuliano, derrière la gauche de Lannes, tandis que celui-ci, assailli par la majeure partie de l'armée ennemie, opère sa retraite au milieu de cette vaste plaine, avec un ordre et un sang-froid admirables. Son corps, exposé à un feu de mitraille entretenu par quatre-vingts pièces de canon, mit quatre heures à faire, en rétrogradant, trois quarts de lieue.

Il était trois heures de l'après-midi, tous les généraux regardaient la bataille comme perdue; Mélas croyait la victoire si certaine que, accablé de fatigue et souffrant d'une chute de cheval, il avait repassé les ponts et était rentré à Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de nous poursuivre. Bonaparte seul ne désespérait pas, il comptait sur l'arrivée de Desaix qui avait six mille hommes de troupes fraîches. Cette brave division arriva enfin : la position était des plus critiques.

— Vous voyez l'état des choses, dit Bonaparte à Desaix.

Ce général tira sa montre et, après avoir jeté les yeux dessus, répondit froidement :

— La bataille est perdue; mais il n'est que trois heures, nous avons encore le temps de livrer une seconde bataille, et, celle-ci, nous la gagnons.

Aussitôt Desaix dispose ses troupes sur la

chaussée, en avant de San-Giuliano. Victor avait rallié ses bataillons ; toute l'armée française était reformée en ligne, la droite à Castel-Ceriollo, la gauche à San-Giuliano. Bonaparte traverse les rangs, il est sûr de la victoire ; il s'adresse aux soldats :

— Français ! s'écrie-t-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière ; le moment est venu de faire un pas décisif en avant ; souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille !

Dans la persuasion où il était de la défaite assurée de l'armée française, Zach manœuvrait pour lui couper la retraite par la chaussée de Tortone. Il avait formé une colonne de six mille grenadiers, qu'il lança en avant pour tourner notre gauche ; le reste de l'armée suivait en colonne, par échelons, fort éloignés les uns des autres. La tête de la colonne autrichienne arrive à la hauteur de San-Giuliano... C'est le moment qu'attendait le Consul.

Aussitôt il donne l'ordre de marcher en avant ; l'artillerie est démasquée ; elle fait pendant dix minutes un feu épouvantable ; l'ennemi étonné s'arrête ; la charge est battue en même temps sur toute la ligne, et cet élan qui se communique comme la flamme aux cœurs des braves, ajoute encore à l'ardeur qu'inspire la présence d'un chef qui tant de fois les a conduits à la victoire. La

division Desaix, qui n'avait pas encore combattu, aborde la première l'ennemi : elle semble fière de suivre un général dont le poste fut toujours celui du péril et de la gloire. Une légère élévation de terrain, couverte de vignes, dérobaît à ce général une partie du terrain. Impatient, il s'élance pour la découvrir ; l'intrépide 9^e légère le suit au pas de course ; la mêlée devient terrible, le carnage affreux ; Desaix est abattu dès les premiers coups... Étant à cheval derrière le 9^e régiment, une balle lui traversa le cœur ; il périt au moment où il décidait la victoire.

— Cachez ma mort, dit-il, en exhalant le dernier soupir, au général Boudet, car cela pourrait ébranler les troupes...

Ces paroles furent les seules que Desaix prononça en mourant ; mais cette précaution du héros était inutile ; les soldats l'ont vu tomber et ceux-ci, comme ceux de Turenne, demandent à grands cris à venger leur chef : la 9^e légère acquit ce jour-là le titre d'*incomparable* qu'elle porta jusqu'à la fin des guerres de l'Empire.

La division Desaix, passée aux ordres du général Boudet, charge avec impétuosité l'ennemi, qui, malgré sa vive résistance, ne pouvant tenir contre nos baïonnettes, se renverse sur la colonne de grenadiers qui le suit, et qui déjà est arrivée à Cassina-Grossa, où elle attaque nos éclaireurs.

Les Autrichiens , surpris , s'arrêtent ébranlés. C'est alors que se montra dans tout son jour l'habileté des dispositions précédemment faites par Bonaparte.

L'ennemi, qui avait dépassé sur notre gauche la ferme de la Ventolina , et qui se croyait au moment de nous couper la retraite, est tourné lui-même par sa gauche ; les divisions qui s'étendent de Castel-Ceriolo à San-Giuliano prennent ses lignes en flanc ; ses bataillons, entendant la fusillade de tous les côtés à la fois, commencent à exécuter leur retraite ; au même instant , le premier Consul ordonne à la cavalerie, qu'il avait conservée en arrière de la division Desaix, de passer au galop par les intervalles et de charger avec impétuosité cette formidable colonne de grenadiers. Cette manœuvre hardie s'exécute à l'instant avec autant de résolution que d'habileté. Le général Kellermann se porte hors des vignes, se déploie au galop sur le flanc gauche de la colonne ennemie, et, par un quart de conversion à gauche , lance sur elle la moitié de sa brigade , tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour contenir le corps de cavalerie ennemie, qu'il a en face , et lui masquer ce coup hardi. Pendant ce temps, les grenadiers et les chasseurs de la Garde consulaire renversent sur la droite tout ce qui est devant eux. De son côté , le général Watrin

attaque avec une nouvelle audace, et le général Carra Saint-Cyr envoie de Castel-Ceriollo des tirailleurs le long du ruisseau et des marais, jusqu'auprès de Marengo. Dans cette circonstance, l'armée française franchit en trois quarts d'heure le grand espace qu'elle avait défendu pendant quatre heures.

La cavalerie ennemie, pressée par le général Rivaud, se hâte d'accourir au secours de son infanterie; l'ennemi se rallie, et arrive à Marengo avec l'intention de garder ce village; mais la division Boudet, qui veut avoir la gloire de reprendre Marengo, fait une dernière attaque avec cette vigueur qui avait marqué la première. Forcé de renoncer à vaincre, l'ennemi veut au moins prouver qu'il en était digne, et montre, dans ce dernier combat, toute l'énergie que l'honneur peut donner; mais déjà la victoire s'était fixée dans nos rangs. Les Autrichiens, fatigués et affaiblis, durent céder, et nos troupes entrèrent pêle-mêle avec eux dans Marengo, qu'ils évacuèrent bientôt pour se porter sur la Bormida.

Pendant ce temps un corps de réserve de la cavalerie autrichienne se disposait à charger la droite de la division Boudet, lorsque le général Bessièrès, commandant en chef les grenadiers et les chasseurs à cheval de la Garde consulaire,

saisit cette occasion de gloire, et, jaloux de donner à la troupe d'élite qu'il commande l'honneur de la dernière charge, prévient cette cavalerie, s'élance, la fait plier, la jette en désordre sur le ruisseau; et détermine ainsi la retraite générale en portant le trouble et l'effroi dans les rangs ennemis ¹.

Le soir de la bataille, de retour à son quartier général, le premier Consul, en présence des chefs de corps qui l'avaient accompagné, témoigna hautement les vifs regrets qu'il éprouvait de la perte de Desaix ², puis s'adressant à Kellermann, il lui dit :

— Général, vous avez donné bien à propos : la France vous doit beaucoup.

¹ A la tête des chasseurs à cheval de la Garde consulaire, le jeune Eugène de Beauharnais se fit remarquer par son sang-froid et son courage. Madame Bonaparte eut à cette occasion le plaisir, si doux pour une mère, de s'entendre dire par le premier Consul lui-même : « Madame, votre fils marche rapidement à la postérité; il s'est couvert de gloire dans toutes les affaires que nous avons eues en Italie : il deviendra un des plus grands capitaines de l'Europe. »

² « Perdue jusqu'à trois heures de l'après-midi, la bataille de Marengo était complètement gagnée à six heures du soir. La colonne autrichienne dispersée, j'avais quitté la cavalerie du général Kellermann, et je venais rejoindre le général Desaix, lorsque le colonel du 9^e léger m'apprit qu'il n'existait plus. Je n'étais pas à cent pas du lieu où je l'avais laissé; j'y

Et s'adressant ensuite à Bessières :

— Bessières, reprit-il d'un ton animé, la Garde des consuls que vous commandez s'est couverte de gloire.

Le lendemain , à la pointe du jour, nos grenadiers attaquaient déjà les avant-postes que l'ennemi avait laissés à la tête des ponts de la Bormida, lorsqu'un officier autrichien se présenta, et annonça que le général Mélas demandait à envoyer un parlementaire au premier Consul. Après les conférences préliminaires, Berthier reçut de Bonaparte des instructions pour traiter, et ce dernier écrivit à ses collègues à Paris la lettre suivante :

courus... Je le trouvai par terre, au milieu des morts et déjà dépouillé ; je le reconnus à sa volumineuse chevelure, de laquelle on n'avait pas encore ôté le ruban qui la liait. Je lui étais trop attaché pour le laisser là, où on l'aurait enterré, sans distinction, avec les cadavres qui gisaient autour de nous. Je pris à l'équipage d'un cheval, mort à côté de lui, un manteau qui était encore attaché à la selle ; j'enveloppai le corps de mon général dedans ; un hussard, égaré sur le champ de bataille, m'aida à remplir ce triste devoir. Ce hussard consentit à le charger sur son cheval, et à le conduire par la bride jusqu'à Garofolo, pendant que j'irais apprendre ce malheur au premier Consul, qui me dit de le suivre à Garofolo, où il m'ordonna de faire porter le corps de Desaix à Milan, pour qu'il y fût embaumé. » (Le duc de Rovigo, *Mémoires*, t. 1^{er}, ch. XVII, p. 277.)

« Au quartier général de Torre-de-Garofolo,
« le 27 prairial an VIII (16 juin 1800).

« Le lendemain de la bataille de Marengo ,
« citoyens consuls, le général Mélas a fait de-
« mander aux avant-postes qu'il lui fût permis
« de m'envoyer le général Skal. On a arrêté,
« dans la journée, la convention dont vous trou-
« verez ci-joint copie ¹. Elle a été signée dans la
« nuit, par le général Berthier et le général Mé-
« las. J'espère que le peuple français sera content
« de son armée !

« BONAPARTE. »

Voici quelles étaient les principales dispositions de cet armistice : l'armée autrichienne devait se retirer derrière le Mincio ; elle conservait les places de Peschiera, de Mantoue et de Borgoforte, la Toscane et Ancône. Les Français demeuraient maîtres des pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô. Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighitone, Arona, Plaisance, Ceva, Coni, Savone, Gènes, et le fort Urbin, devaient leur être remis.

Dix jours après cette bataille, le général Suchet rentrait à Gènes ; et les places du Piémont et de

¹ C'était la fameuse capitulation dite d'*Alexandrie*.

la Lombardie étaient successivement remises à l'armée française. L'armée autrichienne, conformément à la convention d'Alexandrie, fut dirigée par divisions sur Mantoue.

Le Consul était rentré à Milan, le 17 juin, pendant la nuit ; il avait trouvé la ville illuminée et livrée à l'allégresse. La joie des Italiens était inexprimable ; ils se voyaient rendus à la liberté sans avoir eu à supporter les horreurs d'une longue guerre, que les premières victoires des Français reportaient au delà de leurs frontières.

En France et à Paris surtout, la nouvelle de la victoire de Marengo parut incroyable. Le premier courrier qui avait apporté dans la capitale la nouvelle de la bataille était parti de l'armée vers le milieu du jour, au moment où l'issue de l'action inspirait de vives inquiétudes. La joie n'en fut que plus complète lorsqu'on apprit d'une manière certaine le nouveau triomphe de Bonaparte, et tout ce que ses suites avaient d'avantageux pour la république.

III

ANNÉE 1801.

Dans un arrêté des consuls du 23 brumaire an x (14 novembre 1801), il était dit :

« ART. 1^{er}. La Garde consulaire sera commandée par quatre officiers généraux.

« ART. 2. Ces généraux prendront tous les jours et directement l'ordre du premier Consul.

« ART. 3. Il n'est rien changé, quant à présent, à l'artillerie de la Garde consulaire.

« ART. 4. Il y aura un gouverneur du palais du gouvernement, qui prendra directement l'ordre du premier Consul ¹. Ce gouverneur aura sous ses ordres six adjudants supérieurs ², et six adjudants capitaines ³.

« ART. 5. Un des six adjudants supérieurs sera nommé commandant d'armes à Saint-Cloud ; un autre, commandant d'armes de l'École Militaire à Paris.

« ART. 6. L'un des quatre officiers généraux, commandants de la Garde consulaire, sera constamment de service auprès des consuls pendant

¹ Pour remplir ce poste important, Bonaparte fit choix du général Duroc, un de ses aides de camp. Lors de la création de l'empire, le titre de *grand maréchal du palais* fut substitué à celui de gouverneur.

² Fuzy, Tortel, Dupas, Laplanche Mortières, Dériot et Macon, choisis parmi les officiers de la Garde consulaire. Bonaparte les nomma, en même temps, tous les six chefs de brigade.

³ Reynaud, Ragois, Ségur, Clément, Dumoustiers et Auger. Ces six adjudants faisaient également partie de la Garde consulaire.

une décade. Il assistera à la parade, fera l'inspection des troupes, et ordonnera le *défilé*.

« ART. 7. La distribution des postes, les consignes et les rapports relatifs au service et à la police du palais du gouvernement, seront dans les attributions du gouverneur du palais. »

En conséquence, furent nommés commandants en chef de la Garde consulaire :

Le général Davoust, pour les grenadiers à pied.

Le général Soult, pour les chasseurs à pied.

Le général Bessières, pour la cavalerie.

Le général Mortier, pour l'artillerie et les matelots ¹.

D'après ces nominations, le général Lannes perdit le commandement en chef de la Garde consulaire, que Bonaparte lui avait donné à son retour de la campagne de Marengo, en récompense des prodiges de valeur qu'il avait faits, notamment au combat de Montebello.

Thibaudeau ² prétend que Lannes perdit son commandement à cause d'un mécompte dans la caisse. « Le général, ajoute l'historien, critiquait amèrement la marche du gouvernement du pre-

¹ Ce corps ne fut formé que plus tard.

² Dans son *Histoire de France et de Napoléon Bonaparte; consulat*, t. III, an x, chap. XXVIII, p. 61.

mier Consul, et parlait quelquefois trop librement à Bonaparte. »

Il est de fait que Lannes administrait la caisse de la Garde consulaire avec une prodigalité d'autant plus dans ses instincts, que le premier Consul, pour nous servir d'une expression vulgaire, lui avait donné *carte blanche* sur cet article. Un hôtel richement défrayé servait à l'état-major ; Lannes y tenait table ouverte pour tous ses camarades ; et là, dans des diners un peu soldatesques, on se répandait quelquefois en sarcasmes et en critiques contre la marche du nouveau gouvernement. Napoléon n'avait point à craindre que le dévouement de ses soldats, oisifs depuis le retour de Marengo, en fût altéré à son égard. Au premier signal il était sûr de les trouver tous, et Lannes plus qu'aucun autre. Cependant il était dangereux de laisser aller plus loin ces jeunes têtes et ce langage inconsidéré : il manda donc Lannes aux Tuileries. Celui-ci, habitué à une grande familiarité avec son ancien général en chef, se laissa aller à quelques emportements bientôt réprimés par la tranquille supériorité du premier Consul ; mais toujours est-il que, dans un mouvement d'honorable susceptibilité, il voulut payer les dépenses qui avaient pesé sur la caisse de la Garde. Mais alors, ce général, qui avait tant fait la guerre en Italie, ne possédait

rien. Augereau, tout aussi frondeur, lui prêta la somme nécessaire en lui disant :

— Tiens ! prends cet argent , va trouver l'ingrat pour lequel nous avons versé notre sang , rends-lui ce qui est dû à la caisse et ne soyons plus ses obligés.

Le Consul , qui ne voulait pas permettre à ses anciens compagnons d'armes de s'affranchir de leurs affections envers lui , crut devoir les éloigner les uns des autres. Lannes fut envoyé en ambassade , et Augereau reçut l'ordre de retourner à son armée.

Le fait suivant , qui nous est garanti par un homme dont le caractère honorable et la véracité ne sauraient être mis en doute ¹, viendrait à l'appui de cette assertion.

A l'époque dont nous parlons , les habitudes toutes militaires, les mœurs toutes républicaines, inspirées par l'esprit d'égalité, avaient autorisé des libertés devenues désormais incompatibles avec la dignité du premier Consul et le respect dû à son autorité : aussi dut-il renoncer à l'espèce de camaraderie qui existait entre lui et ses premiers lieutenants, parce qu'elle dégénérerait quelquefois en licence ; ainsi un jour que Napoléon avait fait

¹ M. le baron de Ménéval, secrétaire du cabinet particulier de l'empereur.

venir dans la cour de la Malmaison des chevaux barbes qui lui avaient été envoyés en présent, le général Lannes lui ayant proposé d'en jouer un au billard contre le prix qu'il pouvait valoir, le Consul accepta. Il voulait et devait perdre : en effet son adversaire gagna la partie.

— Je t'ai gagné, dit Lannes à Napoléon, qu'il avait gardé l'habitude de tutoyer, donc j'ai le droit de choisir.

Et sans attendre une autorisation qu'il ne demanda pas, le général courut examiner les chevaux, fit choix du plus beau, le fit seller, brider, le monta et partit au galop, en disant :

— Adieu, Bonaparte, je ne dînerai pas ici aujourd'hui, parce que si je restais, tu serais capable de reprendre ton cheval.

Napoléon n'eut pas le temps de lui répondre, parce qu'il était déjà loin. Pour prévenir le retour de pareilles scènes, il sentit le besoin d'éloigner de lui, temporairement, le général Lannes, mais en lui confiant un poste d'une haute distinction : il le nomma ambassadeur à Lisbonne, sans que son estime et son amitié pour cet officier général en fussent diminuées.

CHAPITRE II.

NOUVELLE ORGANISATION DE LA GARDE CONSULAIRE.

I

ANNÉES 1802, 1803,

ET SIX PREMIERS MOIS DE L'ANNÉE 1804.

Déjà la Garde consulaire était magnifique. Il fallait la voir dans la cour des Tuileries lorsque Napoléon à cheval, le corps amaigri, et portant un uniforme dont la simplicité servait encore à le mieux faire distinguer, il fallait le voir, disons-nous, suivant d'un œil attentif les redoutables bataillons qui se développaient majestueusement devant lui. A ses côtés était le groupe de ses jeunes aides de camp, parmi lesquels on distinguait Junot, dans son brillant costume de hus-

sard ; Savary et Rapp, à la figure si grave ; Duroc, élégant comme un gentilhomme ; Marmont, toujours morose comme si sur son visage eût été écrite la fatale destinée que les événements politiques lui réservaient un jour ; puis, devant le Consul , les quatre généraux commandant en chef la Garde consulaire ; et, parmi eux, le jeune Eugène de Beauharnais, colonel des guides. Cependant le Consul ne trouvant pas que sa Garde fût ni assez splendide, ni assez nombreuse, par un nouvel arrêté du 17 ventôse an x (8 mars 1802), il en compléta l'organisation définitive. Cet arrêté était ainsi conçu :

« ART. 1^{er}. A l'avenir la Garde consulaire sera composée de la manière suivante, savoir :

Quatre officiers généraux.

Un inspecteur aux revues ¹.

Un capitaine du génie.

Un commissaire des guerres.

Un corps de grenadiers et un corps de chasseurs à pied, composés chacun d'un état-major, avec deux bataillons ; et chaque bataillon, de huit compagnies.

Un régiment de grenadiers à cheval, composé

¹ Chargé spécialement de constater le nombre d'hommes présents sous les drapeaux, et d'empêcher ainsi que le trésor ne paye des soldats inutiles ou même n'existant pas.

d'un état-major avec *quatre* escadrons de *deux* compagnies chacun.

Un régiment de chasseurs à cheval, composé provisoirement de deux escadrons, de deux compagnies chacun, avec son état-major.

Un escadron d'artillerie à cheval, avec un état-major et une compagnie d'artillerie à pied.

« ART. 2.

INFANTERIE.

État-major des grenadiers à pied.

1 Chef de brigade.	1 Élève en chirurgie.
2 Chefs de bataillon.	1 Vaguemestre serg.-maj.
2 Adjudants-majors.	1 Tambour-major.
1 Quartier-maître payeur.	2 Caporaux-tambours.
2 Adjudants sous-lieut.	1 Chef de musique.
2 Porte-drapeau sous-lieut.	45 Musiciens.
2 Officiers de santé.	4 Chefs ouvriers.

Compagnie de grenadiers à pied.

1 Capitaine.	2 Tambours.
1 Lieutenant.	4 Sergents.
2 Sous-lieutenants.	1 Fourrier.
1 Sergent-major.	8 Caporaux.
2 Sapeurs, dont un sergent et un caporal sur tout le corps.	80 Grenadiers.
	2 Enfants de corps à demi-solde.

« ART. 3.

État-major des chasseurs à pied.

Même composition que l'état-major et les compagnies de grenadiers à pied.

« ART. 4.

ARTILLERIE, PARC ET TRAIN ¹.

État-major.

1 Chef d'escadron.

1 Adjudant-major.	1 Officier de santé.
1 Adjudant sous-officier.	1 Profess. de mathématiq.
1 Quartier-maitre.	1 Artiste vétérinaire.
1 Lieutenant instructeur.	1 Brigadier trompette.
1 Porte-étendard.	5 Maîtres ouvriers.

Compagnie d'artillerie à cheval.

1 Capitaine en premier.	4 Brigadiers.
1 Capitaine en second.	4 Artificiers.
1 Lieutenant en premier.	32 Canonniers de 1 ^{re} classe.
1 Lieutenant en second.	36 Canonniers de 2 ^e classe.
1 Maréchal des logis chef.	1 Maréchal ferrant.
4 Maréchaux des logis.	2 Trompettes.
1 Fourrier.	2 Enf. de troupe à $\frac{1}{2}$ solde.

Ouvriers.

1 Lieutenant.	4 Ouvriers de 1 ^{re} classe.
1 Sergent.	6 Ouvriers de 2 ^e classe.
1 Caporal.	10 Apprentis.

Employés du parc.

1 Garde d'artillerie. — 1 Sous-garde. — 1 Conducteur.

¹ Jusqu'alors les voitures d'artillerie avaient été traînées par des charretiers qui, appartenant à des compagnies particulières de transport, n'étaient point retenus par le sentiment de l'honneur comme les autres soldats. Ces charretiers, au premier danger, coupaient les traits de leurs chevaux, s'enfuyaient et

« ART. 5.

TRAIN D'ARTILLERIE.

Compagnie.

1 Capitaine commandant.

2 Lieutenants.	2 Maréchaux ferrants.
1 Maréchal des logis chef.	2 Bourreliers.
8 Maréchaux des logis.	80 Soldats.
1 Fourrier.	2 Trompettes.
8 Brigadiers.	2 Enfants à la demi-solde.

Il sera attaché à cette compagnie 120 chevaux, non compris ceux des officiers.

« ART. 6.

CAVALERIE.

État-major des grenadiers à cheval.

1 Chef de brigade.	1 Adjudant-major.
4 Chefs d'escadron.	1 Sous-instructeur.
1 Capitaine instructeur.	1 Quartier-maitre payeur.

abandonnaient ainsi leurs canons. Le premier Consul pensa donc que le conducteur chargé d'amener la pièce au lieu du combat, rendait un service aussi grand que le canonnier chargé de servir cette pièce : « Puisqu'il court le même danger, dit-il à cette occasion, il a besoin du même mobile moral, c'est-à-dire l'honneur. » Le premier Consul, disons-nous, convertit donc les charretiers d'artillerie en soldats, les vêtit de l'uniforme et leur fit faire partie de cette arme. C'étaient des cavaliers de plus qui devaient apporter autant de zèle à conduire leurs pièces devant l'ennemi, ou à les enlever rapidement, que les canonniers en mettaient à les charger, à les pointer et à les tirer.

2 Adjud. sous-lieutenants.	1 Artiste vétérinaire.
4 Porte-étend. sous-lieutenants.	1 Trompette-major.
2 Officiers de santé.	2 Brigadiers trompettes.
1 Vaguemestre maréchal des logis chef.	1 Timbalier.
	7 Maîtres ouvriers.
	1 Aide-artiste vétérinaire.

Compagnie de grenadiers à cheval.

1 Capitaine.	1 Fourrier.
1 Lieutenant en premier.	8 Brigadiers.
1 Lieutenant en second.	96 Grenadiers.
1 Sous-lieutenant.	5 Trompettes.
1 Maréchal des logis chef.	1 Maréchal ferrant.
4 Maréchaux des logis.	2 Enf. de corps à $\frac{1}{2}$ solde.

« ART. 7.**État-major des chasseurs à cheval.**

Même composition que l'état-major et les compagnies de grenadiers à cheval.

Toutefois, le premier Consul se réserve de nommer le chef de brigade, les chefs d'escadron, l'adjudant-major, le quartier-maître, l'adjudant sous-lieutenant et les officiers de santé qui manqueraient encore à l'état-major, lorsqu'il jugera à propos de porter ce régiment au complet.

« ART. 8. Fixe le nombre de chevaux des officiers, sous-officiers et soldats.

« ART. 9. Il y aura une compagnie de vétérans, formée des officiers, sous-officiers et gardes qui auront servi trois ans dans la Garde consu-

laire, et seront jugés hors d'état de continuer de faire un service actif; leur solde sera la même que celle des grenadiers à pied.

La force de cette compagnie n'excédera pas le nombre fixé ci-après, savoir :

1 Capitaine.	1 Fourrier.
2 Lieutenants.	8 Caporaux.
2 Sous-lieutenants.	140 Vétérans.
1 Sergent-major.	2 Tambours.
4 Sergents.	2 Enf. de corps à $\frac{1}{2}$ solde.

« ART. 10.

ADMISSION AUX INVALIDES.

Les officiers et vétérans qui composent actuellement les compagnies de la Garde y demeureront jusqu'à ce que leur âge, leurs blessures ou leurs infirmités ne leur permettent plus de faire de service actif dans le corps; alors ils seront admis aux Invalides, sur la demande que l'officier général commandant l'infanterie de la Garde consulaire en fera au ministre de la guerre.

« ART. 11.

ADMINISTRATION DE L'HOPITAL MILITAIRE

Dit du Gros-Caillou.

L'hôpital militaire établi au Gros-Caillou con-

tinuera d'être affecté aux corps de la Garde des consuls, et administré par un conseil d'administration composé d'officiers des différents corps, choisis parmi les membres des conseils d'administration respectifs, savoir :

Le chef de brigade du corps des grenadiers à pied, *président*.

Un capitaine de grenadiers à cheval.

Un lieutenant de chassurs à pied.

Un sous-lieutenant de chassurs à cheval.

Un sous-officier de l'artillerie.

« ART. 12. Le conseil ci-dessus sera installé par l'inspecteur aux revues ; il sera renouvelé, chaque trimestre, par des membres des mêmes grades, mais choisis dans d'autres corps, de manière à ce que chacun des corps dont se compose la Garde consulaire fournisse tour à tour les membres de ce conseil.

Le conseil d'administration tiendra ses séances dans l'enceinte de l'hôpital ; il arrêtera les comptes des dépenses tous les mois et provisoirement ; l'inspecteur aux revues les vérifiera et les arrêtera tous les trois mois, en présence d'un des officiers généraux du corps.

La liste des employés subalternes sera en proportion du besoin du service, et soumise à l'approbation des généraux commandant les différents corps de la Garde consulaire ; cette

liste sera renouvelée ensuite tous les ans.

« ART. 13. Les officiers de santé, pour le service de l'hôpital du corps, seront fixés au nombre suivant, savoir :

1 Médecin en chef.	3 Chirurgiens de 3 ^e classe.
1 Chirurgien en chef.	1 Pharmacien de 2 ^e classe.
1 Pharmacien en chef.	1 Pharmacien de 3 ^e classe.
1 Chirurgien de 2 ^e classe.	1 Économe.

« ART. 14. Les trois officiers de santé en chef seront invités, par le président du conseil d'administration, à se trouver aux séances où ils n'auront que voix consultative.

Le commissaire des guerres du corps sera secrétaire rapporteur du conseil.

« ART. 15. Au moyen des dispositions ci-dessus, la force de la Garde des consuls sera ainsi fixée, savoir :

État-major et administration.	22
Infanterie.	4,394
Cavalerie.	2,400
Artillerie.	240
Service de santé.	10

TOTAL. . . 7,266 hommes¹.

¹ Il faut remarquer ici que ce chiffre de 7,266 n'est pas le

« ART. 33.

RECRUTEMENT.

Les militaires de toutes armes sont appelés à faire partie de la Garde des consuls ; leur admission dans ce corps est la récompense de la bravoure et de la conduite.

Le militaire destiné à faire partie de la Garde consulaire doit remplir les conditions suivantes, savoir :

Être en activité de service.

Avoir fait au moins quatre campagnes, avoir obtenu des récompenses accordées aux braves pour faits d'armes ou actions d'éclat, ou avoir été blessé.

Avoir la taille d'un mètre 8 décimètres (5 pieds 6 pouces) au moins pour les grenadiers, et un

chiffre arrêté pour les cadres des différentes armes de la Garde consulaire. Le chiffre réel de l'effectif des hommes présents aux corps fut toujours moindre, malgré les nombreuses recrues de chacun de ces corps. Neuf mois après la promulgation de cet arrêté, c'est-à-dire dans la dernière quinzaine de l'année 1802, et d'après les états de revues que nous avons eus sous les yeux, la Garde consulaire ne comportait en tout, état-major et administration, infanterie, cavalerie, artillerie, vétérans et service de santé de l'hôpital compris, que 5,324 hommes, c'est-à-dire près d'un quart en moins. La force de cette Garde ne dépassa guère ce dernier chiffre dans le courant des deux années qui suivirent.

mètre 7 décimètres (5 pieds 4 pouces) au moins pour les chasseurs.

Et avoir toujours tenu une conduite irréprochable.

« ART. 54. Le ministre de la guerre, sur la demande d'un des officiers généraux, expédiera les ordres nécessaires afin de faire passer les militaires qui auront été choisis dans les divers corps de l'armée, pour être incorporés dans la Garde consulaire, selon l'arme ou le corps où ces hommes devront entrer. »

Deux grenadiers de la Garde consulaire s'étant suicidés, le premier Consul fit mettre à l'ordre du jour la note suivante ¹ :

« Le grenadier Gaubin s'est suicidé par des
« raisons d'amour. C'était d'ailleurs un très-bon
« sujet ; c'est le second événement de cette nature
« qui arrive au corps depuis un mois. Le pre-

¹ *Ordre du jour du 22 floréal an x (12 mai 1802).*

Par un arrêté des consuls du 10 floréal an xi (30 avril 1805), contenant des modifications à l'organisation de l'artillerie de la Garde des consuls, le titre de *chef de brigade* fut changé en celui de colonel. Cette réforme s'étendit bientôt à tous les corps de l'armée.

Le ministre de la guerre ayant rendu une ordonnance qui apportait quelques changements dans l'uniforme de l'état-major de la garde consulaire, Napoléon lui écrivit, en date du 16 thermidor an xi (4 août 1805) :

« Je ne conçois pas que vous vouliez ôter le panache et le

« mier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre
« de la Garde qu'un soldat doit savoir vaincre
« la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il
« y a autant de vrai courage à souffrir avec con-
« stance les peines de l'âme qu'à rester fixe et
« immobile sous la mitraille d'une batterie. S'a-
« bandonner au chagrin sans résister, se tuer
« pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ
« de bataille avant d'avoir vaincu. »

II

Maintenant, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur un tableau synoptique, exact et complet, de l'état-major général et de tous les corps distincts dont se composait, dès la fin de mars 1803, la Garde

« baudrier aux généraux de brigade, ce dont ils ont le plus
« besoin ; que vous ayez cru devoir donner un uniforme parti-
« culier au lieutenant général, qui n'est pas un grade ; que vous
« ayez changé la couleur de l'uniforme des aides de camp, libre
« à vous. Cependant, à quoi aboutissent ces changements, si ce
« n'est à mettre dans un état de gêne des hommes qui avaient
« des uniformes tout faits ? Quant à la Garde des consuls plus
« spécialement, j'entends qu'excepté moi, personne ne se mêle
« de ce qui peut être à tort ou à raison une amélioration dans
« sa tenue ou dans son bien-être.

« BONAPARTE. »

consulaire, infanterie, cavalerie, artillerie et service de santé, par grade et par nature d'emploi, en observant la hiérarchie militaire. Cette Garde, ainsi organisée pour la seconde fois, ne subit aucun changement, aucune modification sensible jusqu'à la fin de mai 1804, époque à laquelle Napoléon, devenu empereur, métamorphosa la Garde consulaire en *Garde impériale*.

ÉTAT-MAJOR ET ADMINISTRATION.

Davoust, commandant les grenadiers à pied.
Soult, id. les chasseurs à pied.
Bessières, id. la cavalerie.
Songis, id. l'artillerie.

Chadelas, inspecteur aux revues.

Charamond, commiss. des guerres.

Aides de camp.

<i>Davoust</i> jeune,	} chefs d'escadr.	<i>Falcon</i> ,	} capitaines.
<i>Francesky</i> ,		<i>Lachaud</i> ,	
<i>Daugereau</i> aîné,		<i>Durelle</i> ,	} lieutenants.
<i>Barbanègre</i> ,		<i>Lefebvre</i> (Xav.),	
<i>Berge</i> ,		<i>Lebrun</i> ,	

Larrey, chirurgien en chef.

Verry, bibliothécaire.

—

ÉTAT-MAJOR DES GRENADIERS A PIED.

Hulin, chef de brigade, colonel.

<i>Lajonquierre</i> ,	} chefs de bataillon.	<i>Pierron</i> ,	} capitaines adjud.-maj.
<i>Edighoffen</i> ,		<i>Flamand</i> ,	

Reant, capitaine quartier-maitre, trésorier.

<i>Faucon</i> ,	} adjudants- lieutenants.	<i>Morlay</i> ,	} porte- drapeau.
<i>Chicot</i> ,		<i>Ritter</i> ,	

Dudaumon, chirurgien de 1^{re} cl., attaché au 1^{er} bataillon.

Chappe, id., attaché au 2^e bataillon.

Braise, officier de santé de 3^e classe.

ÉTAT-MAJOR DES CHASSEURS A PIED.

Soulès, chef de brigade, colonel.

<i>Ponzet</i> ,	} chefs de bataillon.	<i>Rouvier</i> ,	} capitaines adj.-majors.
<i>Meunier</i> ,		<i>Fleurentin</i> ,	

Moreau, capitaine quartier-maitre, trésorier.

<i>Lefebvre</i> ,	} sous-adjud. lieutenants.	<i>Faure</i> ,	} porte- drapeau.
<i>Rignon</i> ,		<i>Second</i> ,	

Verges, chirurgien de 1^{re} classe, attaché au 1^{er} bataillon.

Lachaise, id., attaché au 2^e bataillon.

Maugras, élève chirurgien.

INFANTERIE.

RÉGIMENTS. BATAILLONS. COMPAGNIES.		CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	
Grenadiers à pied.	1 ^{re}	1 ^{re} Legros.	Hasse.	Aubert.	Triaire.
		2 ^e Richard.	Bourdillet.	Boisgerard.	Dethan.
		3 ^e Nicolas.	Vieil.	Caron.	Nollot.
		4 ^e Leroy.	Aune (Léon).	Cirou.	Belcourt.
		5 ^e Pourailly.	Guillemard.	Pilloud.	Mirabel.
		6 ^e Dutroné.	Chapuzet.	Dornier.	Delcuse.
		7 ^e Parsis.	Mellier.	Boudin.	Bremont.
		8 ^e Chautard.	Rogezy.	Villemeureux.	Dingremont.
	2 ^e	1 ^{re} Beruelle.	Vezu.	Boulhour.	Mège.
		2 ^e Peyre.	Delvolvé.	Deneuilly.	Lambert.
		3 ^e Chéry.	Favey.	Deblais.	Letoublon.
		4 ^e Meyer.	Laurede.	Lemaltre.	Castagnier.
		5 ^e Lemarois.	Lemaur.	Bassin.	Parvy.
		6 ^e Carré.	Aversène.	Desmoulins.	Montenoise.
		7 ^e Theuré.	Brousse.	Deseombes.	Delgas.
		8 ^e Renaud.	Audrans.	Pilate.	Faure.
Chasseurs à pied.	1 ^{re}	1 ^{re} Edighoffen.	Blondeau.	Labusquette.	Mallet.
		2 ^e Ramaud.	Kessel.	Galté.	Puech.
		3 ^e Teulct.	Olagnier.	Bié.	Mahieu.
		4 ^e Lambinet.	Dufour.	Divat.	Laverny.
		5 ^e Barbanègre.	Rampon.	Petit.	Metzer.
		6 ^e Lactousse.	Boucher.	Grenier.	Soulès j ^e .
		7 ^e Bellaton.	Rozet.	Charrau.	Finat.
		8 ^e Denoyers.	Henry.	Morin.	Rateau.
	2 ^e	1 ^{re} Lefebvre.	Félix.	Gimont.	Boursier.
		2 ^e Mole.	Castanier.	Prelier.	Villaret.
		3 ^e Schobert.	Pieron.	Steinback.	Vincent.
		4 ^e Caire.	Redon.	Roux.	Simonnin.
		5 ^e Bigarré.	Beurmann.	Ozeré.	Ceppier.
		6 ^e Davignon.	Martenot.	Colomban.	Lacaze.
		7 ^e Bert.	Cerepy.	Barral.	Rattier.
		8 ^e Jeanin.	Magne.	Mcneguin.	Dumenil.

CAVALERIE.

ÉTAT-MAJOR DES GRENADIERS A CHEVAL.

Ordener, chef de brigade, colonel.

<i>Oulié,</i>	} chefs d'escadron.	<i>L'Évêque,</i>	} sous-lieut. porte-étend.
<i>Guiron,</i>		<i>Latille,</i>	
<i>Herbault,</i>		<i>Messenger,</i>	
<i>Perrot, quar-</i> <i>tier-maitre.</i>		<i>Jacob,</i>	

Parisot, capitaine instructeur.

<i>Sabattier,</i>	} adjudants sous-lieut.	<i>Diéché</i> , officier de santé de 1 ^{re} classe.
<i>Carré,</i>		<i>Diéché</i> , élève chirurgien.

ÉTAT-MAJOR DES CHASSEURS A CHEVAL.

Eugène Beauharnais, chef de brigade, colonel.

<i>Morland,</i>	} chefs d'escadron.	<i>Guibert,</i>	} sous-lieut. porte-étend.
<i>Dahlmann,</i>		<i>Peyrot,</i>	
<i>Beurmann,</i>		<i>Paillès,</i>	
<i>Hercule,</i>		<i>Adet,</i>	
<i>Clerc</i> , capit. quart.-maitre.		<i>Rabusson,</i>	} adjudants.
<i>Nager</i> , capit. instructeur.		<i>Hippolyte,</i>	

Assaligny, officier de santé de 1^{re} classe.

David, id. de 2^e classe.

RÉGIMENTS. ESCADRONS. COMPAGNIES.		CAPITAINES.	LIEUTENANTS		SOUS-LIEUTS.
			EN PREMIER.	EN SECOND.	
Grenadiers à cheval.	1 ^{re}	1 ^e Dubignon-	Feyt.	Lajoie.	Imbert.
		Guillot.	Messier.	Rigarde.	Delaporte.
	2 ^e	3 ^e Rossignol.	Colin.	Gambert.	Contencin.
		2 ^e Maufroy.	Ligier.	Ring.	Dupety.
	3 ^e	6 ^e Holdrinet.	Guillaume.	Glachaud.	Burgroff.
		3 ^e Bourdon.	Lahuberdière.	Duvivier.	Varmont.
	4 ^e	7 ^e Duclaux.	Dujon.	Auzony.	Pertus.
		4 ^e Clément.	Chassin.	Croisier.	Beaugeois.
Chasseurs à cheval.	1 ^{re}	1 ^e Mourriès.	Schnéit.	Desmichel.	Parisot.
		3 ^e Delacroix.	Martin.	Fournier.	Dupont.
	2 ^e	2 ^e Thevenet.	Boé.	Poviet.	Perrier.
		6 ^e Daumesnil.	Thervay.	Muzy.	Barbanègre.
	3 ^e	3 ^e Guyot.	Callory.	Joannès.	Maziaux.
		7 ^e Clerc.	Guiod.	Charroy.	Colomier.
	4 ^e	4 ^e Triaire.	Bureau.	Legros.	Davoust j ^e .
		8 ^e Francq.	Cavrois.	Delassus.	Lebrasseur.

COMPAGNIE DES VÉTÉRANS.

État-major.

Charpentier, chef de bataillon.

Magné, capitaine.

Guyon, { lieutenants. | Coquillon, } sous-lieut.
 Rebour, { Martin, }

ARTILLERIE ET PARC.

État-major.

Coin, chef d'escadron.

<i>Dogureau</i> , 1 ^{er} capitaine.		<i>Dijeon</i> , 2 ^e capitaine.
<i>Chauveau</i> ,	{ 1 ^{rs} lieutenants.	<i>Berthier</i> ,
<i>Marin</i> ,		<i>Sandras</i> ,
		{ 2 ^{es} lieutenants.

TRAIN D'ARTILLERIE.

Davarenne, capitaine.

Lieutenants.

Fodoi. | Leblanc.

HOSPICE DE LA GARDE DES CONSULS.

<i>Sue</i> , médecin en chef.		<i>Sureau</i> , pharm. en chef.
<i>Larrey</i> , chirurgien en chef.		<i>Renault</i> , chir. de 2 ^e classe.
<i>Vincent</i> , chirurg. de 2 ^e cl.		<i>Alyon</i> , pharm. de 2 ^e classe.
<i>Mouton</i> ,	{ chirurgiens	<i>Lagarde</i> ,
<i>Poirçon</i> ,		<i>Fourcy</i> ,
<i>Jacob</i> ,		<i>Barbes</i> ,
<i>Ferlut</i> ,		<i>Martique</i> , économ.
	{ de 3 ^e classe.	{ pharmaciens
		{ de 3 ^e classe.

Montessuy, entrepreneur fournisseur.

Tel était le cadre des officiers de cette célèbre Garde consulaire dont Napoléon sut obtenir tout d'abord l'obéissance la plus profonde, l'abnégation la plus complète et le dévouement le plus absolu. Aucun des officiers de la Garde consulaire n'eût osé résister à un ordre émané de lui, parce que sa parole inspirait toujours une sorte d'admiration : sa gaieté faisait la joie de tous, sa tristesse était un deuil. Ce que nous en disons ici, c'est que plusieurs écrivains ont parlé de l'opposition que ne craignirent pas de manifester quelques-uns des officiers généraux qui commandaient la Garde des consuls. Nous pouvons certifier que ces petites oppositions, si toutefois elles ont existé, n'allèrent jamais jusqu'à la résistance. La supériorité du premier Consul était si bien admise, qu'il fallait obéir avant tout et sans réflexion. Quand même, il n'aurait jamais permis qu'on raisonnât l'obéissance. Il lui arrivait quelquefois d'être familier avec les officiers de sa Garde et de préférence avec les soldats : il souriait aux uns, tirait légèrement l'oreille aux autres, et à tous distribuait des paroles de satisfaction, de blâme ou d'encouragement recueillies comme la voix de Dieu par ses serviteurs ; mais jamais, nous le répétons, il ne permit aux officiers de la Garde consulaire, quelle que fût l'éminence de leur grade, la

moindre réflexion à une mesure qu'il avait prise. Napoléon se croyait assez fort devant ses contemporains, comme devant l'histoire, pour supporter la responsabilité tout entière de ses actes. C'était chez lui l'orgueil de son intelligence et de son génie, car, seul peut-être, il savait tout ce qu'il valait.

LIVRE QUATRIÈME.

GARDE IMPÉRIALE.

CHAPITRE PREMIER.

Six derniers mois de l'année 1803.

De juin à fin de décembre (de messidor an XII à nivôse an XIII).

I

DÉCRET D'ORGANISATION.

On pourrait aujourd'hui comparer l'ancienne Garde impériale à ces magnifiques monuments du moyen âge qui acquièrent en vieillissant de nouveaux titres à l'admiration des hommes. Trente ans à peine se sont écoulés depuis que

cette phalange héroïque n'existe plus, et cependant, elle est encore présente à nos yeux, à nos souvenirs, avec toute sa gloire et toute sa renommée, avec ses drapeaux brûlés par les feux du soleil et de la mitraille, avec ses aigles d'or et ses étoiles scintillantes.

Quelques historiens ont prétendu que Napoléon, dès son avènement à l'empire, avait songé à créer des *compagnies de gardes du corps*, spécialement attachées à la garde de sa personne. C'est une erreur ; jamais il ne conçut une idée semblable ; il aurait craint, avec raison, que l'institution par trop monarchique de ces corps privilégiés ne blessât au cœur cette fidèle Garde consulaire, susceptible comme une maîtresse, et à laquelle revenait de droit le titre pompeux de Garde impériale.

En effet, cette métamorphose ne se fit pas attendre ; elle s'opéra naturellement au moyen d'un décret du 10 thermidor an xii (29 juillet 1804), dans lequel il était dit textuellement :
« La *Garde consulaire* prendra à l'avenir la
« qualification de *Garde impériale* ; elle conti-
« nuera d'être spécialement attachée au service
« de ma personne, et recevra la nouvelle orga-
« nisation suivante, savoir :

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

« ART. 1^{er}. La Garde impériale sera composée pour l'an xii et l'an xiii de la manière suivante :

1 État-major général.	1 Régiment de chasseurs à cheval.
1 Régiment de grenadiers à pied.	1 Corps d'artillerie.
1 Régiment de chasseurs à pied.	1 Légion d'élite de gendarmerie.
1 Régiment de grenadiers à cheval.	1 Bataillon de matelots.

Il sera attaché à chaque régiment d'infanterie un bataillon de vélites, et à celui des chasseurs à cheval une compagnie de mameluks.

Il y aura aussi une compagnie de vétérans de la Garde.

« ART. 2. L'état-major sera composé de quatre colonels généraux, qui commanderont :

1 Les grenadiers à pied.	1 L'artill. et les marins.
1 Les chasseurs à pied.	1 La cavalerie.
1 Inspecteur aux revues.	1 Chef de bataillon du génie.
1 Commissaire des guerr.	1 Bibliothécaire.
12 Aides de camp.	

Les colonels généraux recevront immédiatement les ordres de l'Empereur.

INFANTERIE.

« ART. 3. Chaque régiment d'infanterie sera composé d'un état-major, de deux bataillons de grenadiers et chasseurs, et d'un bataillon de vélites pour chacun de ces régiments.

Les bataillons de grenadiers et de chasseurs auront l'un et l'autre *huit* compagnies, et ceux des vélites *cinq*.

« ART. 4. L'état-major d'un régiment d'infanterie sera composé de la manière suivante, savoir :

1 Colonel.	1/ Élève chirurgien.
1 Major.	1 Vaguemestre serg.-maj.
3 Chefs de bataillon, dont 1 pour les vélites.	1 Tambour-major.
1 Quart.-maitre trésorier.	3 Caporaux-tambours.
3 Adjudants-majors, dont 1 pour les vélites.	1 Chef de musique, rang de sergent-major.
3 Sous-adjudants-majors , dont 1 pour les vélites.	46 Musiciens.
2 Porte-drapeau.	1 Maitre tailleur.
3 Officiers de santé, dont 1 pour les vélites.	1 Maitre cordonnier.
	2 Armuriers, dont 1 pour les vélites.
	1 Guévrier.

« ART. 5. Chaque compagnie de grenadiers ou chasseurs à pied sera composée de :

1 Capitaine.	1 Fourrier.
1 Lieutenant en premier.	8 Caporaux.
2 Lieutenants en second.	2 Sapeurs, rang de caporal.
1 Sergent-major.	80 Grenadiers.
4 Sergents.	2 Tambours.

« ART. 6. Chaque compagnie de vélites sera composée de la manière suivante, savoir :

1 Capitaine.

1 Lieutenant.	1 Fourrier.
1 Lieutenant en second.	8 Caporaux.
1 Sergent-major.	172 Vélites.
4 Sergents.	2 Tambours.

« ART. 7. Les officiers et sous-officiers des compagnies de vélites seront fournis par les régiments de grenadiers et de chasseurs auxquels elles sont attachées ; ils y serviront, par piquet, durant un an, excepté ceux portés à l'état-major, et les sergents-majors et fourriers des compagnies qui y resteront définitivement.

Il y aura de plus et par la suite, dans chaque compagnie, 2 sergents et 4 caporaux choisis parmi les vélites qui auront plus d'un an de service dans le corps.

« ART. 8. L'Empereur réglera le nombre des maîtres de lecture, d'arithmétique, de dessin et de gymnastique militaire qu'il jugera convenable d'attacher à chaque bataillon de vélites, ainsi.

que le traitement dont ces maîtres devront jouir.

Chaque corps de vélites aura un manège ; une compagnie sera commandée par des officiers de cavalerie.

CAVALERIE.

« ART. 9. Chaque régiment de grenadiers et de chasseurs à cheval sera composé d'un état-major et de quatre escadrons de deux compagnies chacun.

« ART. 10. L'état-major d'un régiment de cavalerie de grenadiers ou de chasseurs sera composé de la manière suivante, savoir :

1 Colonel.

1 Major.	1 Maître culottier.
4 Chefs d'escadron.	1 Maître bottier.
1 Quart.-maître trésorier.	3 Off. des anté, dont 1 élève.
1 Capitaine instructeur.	1 Sous-instructeur, maréchal des logis chef.
1 Adjudant-major.	1 Vaguemestre, maréchal des logis chef.
2 Sous-adjudants-majors.	1 Artiste vétérinaire.
4 Porte-étendard.	1 Maître armurier.
1 Aide-artiste vétérinaire.	1 Maître sellier.
1 Trompette-major.	1 Maître éperonnier.
2 Brigadiers trompettes.	1 Maréchal ferrant.
1 Timbalier.	
1 Maître tailleur.	

« ART. 11. Chaque compagnie de grenadiers

ou de chasseurs à cheval sera composée ainsi, savoir :

1 Capitaine.	1 Fourrier.
2 Lieutenants en premier.	10 Brigadiers.
2 Lieutenants en second.	96 Grenadiers ou chasseurs.
1 Maréchal des logis chef.	5 Trompettes.
6 Maréchaux des logis.	1 Maréchal ferrant.

Les colonels de chaque régiment à pied ou à cheval pourront être généraux de brigade, et, dans ce cas, ils jouiront des appointements affectés à leur grade.

Les *gros majors* de chaque régiment à pied ou à cheval auront rang de colonel dans la ligne; ils pourront également avoir celui de colonel dans la Garde.

MAMELUKS.

« ART. 12. La compagnie de mameluks sera attachée au régiment des chasseurs à cheval, et composée ainsi qu'il suit, savoir :

État-major français.

1 Capitaine commandant.	
1 Officier de santé.	1 Artiste vétérinaire.
1 Adjudant sous-lieut.	1 Maître sellier.
1 Maréchal des logis chef.	1 Maître tailleur.
1 Fourrier.	1 Maître cordonnier.

Mameluks.

2 Capitaines.

2 Lieutenants en premier.	10 Brigadiers, dont 2 fran-
2 Lieutenants en second.	çais.
2 Sous-lieutenants.	2 Trompettes.
8 Maréchaux des logis, dont	85 Mameluks.
2 français.	2 Maréchaux ferrants.

« ART. 13. Les vieillards, femmes et enfants de la même nation réfugiés près de cette compagnie recevront, sur la revue de l'inspecteur, les secours qui leur ont été accordés, et dont l'état nominatif sera arrêté par l'Empereur.

ARTILLERIE.

« ART. 14. Le corps de l'artillerie se composera d'un état-major, d'un escadron d'artillerie légère, d'une section d'ouvriers, et de quatre compagnies du train.

« ART. 15. État-major de l'artillerie :

1 Colonel.

2 Chefs d'escadron commandant une compagnie chacun.	2 Sous-adjudants-majors lieutenants ou sous-lieutenants, dont un pour le train.
1 Quartier-maitre.	
1 Adjudant-major.	1 Lieutenant instructeur.

1 Porte-étendard.	1 Brigadier trompette.
2 Officiers de santé.	1 Vaguemestre maréchal des logis.
1 Professeur de mathématiques.	1 Maître tailleur.
1 Adjudant sous-officier pour le train.	1 Maître culottier.
1 Artiste vétérinaire.	1 Maître bottier.
1 Aide-artiste vétérinaire.	1 Maîtresellier bourrelier.
	1 Maître armur. éperonn.

« ART. 16. Chaque compagnie d'artillerie sera composée de la manière suivante, savoir :

1 Chef d'escadron.

1 Capitaine en second.	4 Artificiers, dont 1 brigadier sur les 2 compagnies.
1 Lieutenant en premier.	
1 Lieutenant en second.	
1 Maréchal des logis chef.	34 Canonniers de 1 ^{re} classe.
6 Maréchaux des logis.	58 Canonniers de 2 ^e classe.
1 Fourrier.	5 Trompettes.
6 Brigadiers.	1 Maréchal ferrant.

« ART. 17. La section d'ouvriers d'artillerie se composera de :

1 Capitaine en second.	4 Ouvriers de 1 ^{re} classe.
1 Sergent.	6 Ouvriers de 2 ^e classe.
1 Caporal.	6 Apprentis.

« ART. 18. Les employés du parc seront au nombre de neuf.

1 Garde d'artillerie. — 4 Sous-gardes. — 4 Conducteurs.

« ART. 19. Les 4 compagnies du train seront commandées par un capitaine commandant, et chaque compagnie sera composée de la manière suivante, savoir :

1 Lieutenant ou sous-lieut.	26 Soldats de 1 ^{re} classe.
1 Maréchal des logis chef.	72 Soldats de 2 ^e classe.
4 Maréchaux des logis.	2 Bourreliers.
1 Fourrier.	2 Trompettes.
6 Brigadiers.	2 Maréchaux ferrants.

LÉGION D'ÉLITE DE LA GENDARMERIE.

« ART. 20. La légion de gendarmerie sera composée ainsi qu'il est prescrit par l'arrêté du 28 ventôse an x (19 mars 1802), d'un état-major, de deux escadrons de chacun deux compagnies, et d'un demi-bataillon formé de deux compagnies.

« ART. 21. L'état-major de la légion d'élite sera composé de la manière suivante, savoir :

1 Colonel, chef de légion.	2 Porte-étendard.
1 Major.	1 Porte-drapeau.
2 Chefs d'escadron, dont	1 Artiste vétérinaire.
1 pour l'infanterie.	12 Musiciens.
1 Quartier-maitre.	1 Maitre tailleur guétrier.
1 Adjudant-major.	1 Maitre sellier.
2 Sous-adjud.-majors, dont	1 Maitre culottier.
1 pour l'infanterie.	1 Maitre bottier.
2 Officiers de santé.	1 Maitre armur.-éperonn.

« ART. 22. Chaque corps sera composé de :

1 Capitaine.

2 Lieutenants en premier.	6 Brigadiers.
1 Maréchal des logis chef.	72 Gendarmes.
3 Maréchaux des logis.	2 Trompettes.
1 Fourrier.	1 Maréchal ferrant.

« ART. 23. Chaque compagnie de gendarmes à pied sera de :

1 Capitaine.	1 Fourrier.
2 Lieutenants.	10 Brigadiers.
1 Maréchal des logis chef.	100 Gendarmes.
3 Maréchaux des logis.	2 Tambours.

MATELOTS ¹.

« ART. 24. Le bataillon de matelots comprendra *un* état-major et *cinq* équipages.

« ART. 25. L'état-major sera composé de :

1 Capit. de vaisseau commandant le bataillon.	1 Quartier-maitre trésorier.
1 Adjudant-major.	1 Officier de santé.

¹ Voir pour les divers changements apportés successivement dans le *corps des matelots* l'article spécial intitulé *les Marins de la garde*, placé au commencement du livre VIII de notre ouvrage.

« ART. 26. Chaque équipage de matelots sera composé de :

1 Capitaine de frégate ou commandant de vais- seau.	5 Contre-maitres.
5 Lieuten. ou enseignes.	5 Quartiers-maitres.
3 Maitres.	125 Matelots de 1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e classes.
	1 Clairon ou tambour.

« ART. 27. Il sera formé à Paris un dépôt de marins, destinés à tenir constamment au complet les cinq équipages de matelots.

Ce dépôt sera composé de :

1 Maitre.	3 Quartiers-maitres.
2 Contre-maitres.	60 Matelots.

« ART. 28. Les marins de la Garde seront levés dans les différents quartiers des classes, mais en majeure partie, pour la première formation, dans ceux du midi de la France et dans l'île de Corse.

« ART. 29. Les officiers, mariniers et matelots composant le dépôt, seront soumis à la même discipline, et jouiront des mêmes avantages que ceux des équipages du bataillon des marins de la Garde.

« ART. 30. Il sera alloué, par chaque individu composant le bataillon des matelots, 12 francs par homme par an, pour sa masse d'entretien.

« ART. 51. Il sera attaché à chaque équipage un officier de plus, pris parmi les lieutenants de vaisseau.

« ART. 52. Le bataillon des matelots aura :

1 Maître cordonnier. — 1 Maître tailleur.

1 Maître armurier.

« ART. 53. Les officiers composant le bataillon des marins recevront la même indemnité de logement que celle accordée aux autres officiers de la Garde.

VÉTÉRANS.

« ART. 54. Il y aura une compagnie de vétérans composée d'officiers, sous-officiers et soldats de toutes armes de la Garde, que leur ancienneté, leurs blessures ou leurs infirmités rendront hors d'état de continuer un service actif dans les corps ; toutefois on n'admettra dans cette compagnie que les hommes qui, étant dans ce cas, auront déjà servi cinq ans au moins, soit dans la Garde consulaire, soit dans la Garde impériale.

« ART. 55. La composition de la compagnie de vétérans sera la même que celle d'une compagnie de grenadiers à pied, à la tête de laquelle il y aura un chef de bataillon, qui rendra compte

directement au colonel commandant les grenadiers à pied.

« ART. 56. La solde et les masses seront les mêmes que celles du régiment des grenadiers à pied ; l'administration de cette compagnie sera faite par le conseil dudit régiment.

HOPITAL DE LA GARDE.

« ART. 57. L'hôpital du Gros-Caillou continuera d'être spécialement affecté aux corps de la Garde impériale, sous la surveillance des colonels généraux, et plus particulièrement sous celle des commissaires des guerres ; ceux-ci régleront l'administration dudit hôpital de la manière la plus convenable au bien-être des malades, et à l'intérêt de la *masse* destinée à ce service.

« ART. 58. Le nombre des officiers de santé restera le même que celui fixé par l'arrêté du 17 ventôse an x (8 mars 1802). »

L'Empereur nommait à toutes les places d'officiers de santé de la Garde, sur la présentation du colonel général de l'armée, et à celle des officiers de santé de l'hôpital, sur la présentation de quatre colonels généraux.

Les officiers de santé attachés aux différents corps de la Garde n'étaient point sous les ordres

du médecin ou du chirurgien en chef de l'hôpital, mais bien sous ceux des colonels généraux des différents corps de la Garde auxquels ils appartenaient déjà. Cependant, lorsque le cas l'exigeait et qu'on avait besoin d'eux, les colonels généraux donnaient des ordres en conséquence.

Les officiers de santé de l'hôpital ne devaient accorder aucune permission ni de convalescence, ni de sortie de l'hôpital, à aucun malade, sans l'approbation du colonel du corps auquel ce malade appartenait. Cette permission devait toujours être approuvée par le colonel général de l'arme.

RECRUTEMENT.

Il était fait par chaque régiment d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie à pied et à cheval de l'arme, et par chaque bataillon du train, une liste de six sous-officiers ou soldats susceptibles d'être appelés à faire partie de la Garde, au fur et à mesure des besoins que les corps éprouvaient.

Les conditions à remplir pour être compris dans ces listes étaient :

Pour les régiments de dragons et de chasseurs, six ans de service au moins, et deux campa-

gnes : taille d'un mètre 735 millimètres (5 pieds 4 pouces).

Pour les régiments de hussards, même temps de service et taille d'un mètre 705 millimètres (5 pieds 3 pouces).

Pour les régiments de carabiniers, cuirassiers, artillerie à pied et à cheval, même temps de service, et taille d'un mètre 760 millimètres (5 pieds 3 pouces).

Pour les régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère, cinq ans de service et deux campagnes : taille d'un mètre 760 millimètres (5 pieds 3 pouces).

Pour les bataillons du train, même temps de service, et taille d'un mètre 678 millimètres au moins (5 pieds 2 pouces).

Les sujets devaient s'être constamment distingués par leur conduite morale et militaire.

La formation de ces listes appartenait aux chefs de corps ; leur choix devait porter sur tous les hommes, qu'ils fussent présents au corps ou qu'ils en fussent détachés. « Aucun chef de corps, « disait le décret, ne pourra se refuser à porter « des sous-officiers sur cette liste, sous prétexte « qu'en entrant dans la Garde ils sont obligés « de renoncer à leur grade, parce que, si ces « sous-officiers sont dans le cas d'en faire momentanément le sacrifice, ils auront bientôt

« obtenu dans cette troupe d'élite, s'ils s'y conduisent bien, un avancement qui les en dédommagera. »

Conformément aux intentions de l'Empereur, on présentait ces listes aux inspecteurs généraux d'armes, et, à leur défaut, aux généraux commandant les départements, chargés de passer la revue des hommes désignés, et d'approuver définitivement les listes sur lesquelles ils étaient portés, en certifiant, sur le rapport des chefs, à l'égard des candidats qui appartenaient aux bataillons ou aux escadrons éloignés, qu'ils avaient toutes les qualités requises.

Ces listes étaient formées en double expédition ; elles indiquaient les noms et prénoms des sujets, leur grade, âge, taille, lieu de naissance et le département ; le domicile et la profession qu'ils exerçaient avant d'entrer au service, et enfin la profession de leurs parents : ces listes contenaient, en outre, le détail des services et campagnes des candidats.

Après qu'elles avaient été approuvées par les inspecteurs généraux de l'armée, ou par les généraux commandant les départements, on expédiait ces listes au ministre de la guerre, et on lui adressait ensuite, dans un bref délai, l'état des mutations qui pouvaient être survenues parmi les hommes désignés.

Les militaires choisis pour entrer dans la Garde restaient à leurs corps, où ils continuaient leur service jusqu'à ce que le ministre de la guerre prescrivit de les diriger sur Paris pour y être enrégimentés.

II

UNIFORMES ET ARMEMENTS DES DIVERS CORPS DE LA GARDE IMPÉRIALE.

« Étant à Tilsitt avec l'empereur Alexandre et
« le roi de Prusse, disait Napoléon à Sainte-
« Hélène, j'étais le plus ignorant en fait d'uni-
« formes militaires. Ces deux souverains, le roi
« de Prusse surtout, étaient parfaitement au fait
« du nombre de boutons que devait avoir un
« habit, devant et derrière; comment les re-
« vers, les parements et le collet devaient être
« taillés. Pas un tailleur de l'armée ne savait
« mieux que le roi Guillaume combien il fallait
« de drap pour faire une capote ou une paire
« de guêtres. Enfin, ajouta-t-il en riant, je ne
« pouvais lutter avec eux. On me tourmen-
« tait continuellement de questions auxquelles
« je ne comprenais pas un mot, quoique, pour
« n'offenser personne, je répondisse aussi gra-

« vement que si le sort d'une armée eût dé-
« pendu de la coupe d'une veste. La première
« fois que j'allai voir le roi de Prusse, je trouvai
« chez lui, au lieu d'une bibliothèque, une
« grande chambre, espèce d'arsenal, garnie de
« tablettes et de chevilles auxquelles étaient
« pendus cinquante à soixante uniformes de
« diverses façons : c'était sa garde-robe ; chaque
« jour, il changeait de costume et mettait un
« habit différent de celui de la veille. Il paraîs-
« sait attacher autant de prix à la coupe de
« l'habit d'un dragon ou d'un hussard, qu'il
« en eût mis au salut de son royaume. »

« A Iéna, l'armée prussienne, je dois l'avouer,
« dit encore l'Empereur, exécuta les plus bril-
« lantes manœuvres du monde ; mais bientôt,
« je lui fis connaître la différence qu'il y avait
« entre exécuter de belles manœuvres, porter de
« riches uniformes et savoir se battre. Si, ajouta
« Napoléon en terminant, l'armée française eût
« été commandée ce jour-là par un tailleur, elle
« aurait certainement remporté la victoire ; mais
« comme le succès, en ces sortes d'affaires, dé-
« pend plutôt de l'habileté du général qui com-
« mande, que du tailleur qui coupe les habits,
« l'armée prussienne fut complètement battue. »

On aurait tort cependant de prendre à la lettre
ce que disait Napoléon au sujet des uniformes de

son armée; et tout en raillant le roi de Prusse de sa manie, personne plus que l'Empereur ne voulait que les officiers de sa Garde se distinguassent des autres officiers de l'armée par la magnificence de l'uniforme. Ceux des divers corps de la Garde impériale étaient remarquables non-seulement par la sévérité et la richesse des ornements, mais encore par une propreté et une variété de nuances ignorée jusqu'alors dans les armées françaises. Nous donnons ici une minutieuse description de l'habillement et de l'armement de chaque régiment de la Garde, en indiquant leurs différentes tenues (comme *grande et petite; tenue d'hiver et tenue d'été*), ainsi que les objets de luxe qui leur étaient assignés par les règlements.

INFANTERIE.

GRENADIERS A PIED.

A la formation de la Garde impériale, une plaque de bonnet en cuivre jaune représentant en relief un aigle couronné tenant une foudre dans ses serres, avec deux petites grenades à chaque angle du bas de cette plaque, remplaça celle de la Garde des consuls sur laquelle était le faisceau républicain. Les boutons en cuivre jaune portaient aussi un aigle couronné. La giberne

était ornée d'un grand aigle semblable à celui de la plaque du bonnet, et à chaque angle du bas était une petite grenade, la flamme tournée en dedans.

La *petite tenue d'hiver* des grenadiers à pied était ordinairement un pantalon de drap bleu collant avec des bottes à la Souvarow.

Une culotte de nankin, le bas de coton blanc avec le soulier à boucles d'argent ovales et les gants blancs de tricot, formaient la *petite tenue d'été*. Ces derniers objets étaient fournis aux frais des grenadiers.

Quant à la capote, elle était de drap bleu, à deux rangs de boutons, collet droit agrafé.

SAPEURS.

Habit de grenadiers : sur chaque bras une double hache en croix, brodée en or sur rouge ; épaulettes et dragonne de sergents, passants et grenades en or. Bonnet sans plaque ; sabre à large lame, poignée à tête de coq ¹. Hache à manche

¹ La création des sapeurs ne date que du règne de Louis XIV. On trouve la première indication de cette troupe dans les états de régiment de 1674. Comme en ce temps-là les sapeurs étaient, en leur qualité d'anciens soldats, spécialement préposés à la garde du camp, on orna la poignée de leurs sabres d'une tête de coq, comme symbole de la vigilance.

noir avec garniture en cuivre. Tablier blanc comme tout le reste de la buffleterie.

TAMBOUR-MAJOR.

Le *grand uniforme* du tambour-major était l'habit de grenadier, galonné sur toutes les coutures en galon d'or, à lames et à crêtes de 15 lignes de largeur; collet, revers et parements bordés du même galon; tours de poches galonnés de même; grenades d'or brodées sur blanc; brandebourgs d'or à gros bouillons, aux boutons des revers et à ceux des poches; galons de sergent-major sur les manches.

Épaulettes à gros bouillons; le corps en galons à bâton.

Dragonne de même frange à la poignée du sabre.

Veste blanche galonnée en or. Pantalon blanc à la hongroise, galonné en même galon sur les côtés, avec le nœud hongrois en or.

Brodequins noirs, bordés en franges à grosses torsades et ne montant pas plus haut que le dessus de la cheville du pied.

Chapeau garni intérieurement de plumes rouges et blanches, bordé d'un galon d'or de 18 lignes, à lames et à crêtes; les ganses comme à ceux des officiers, en galons de 10 lignes; glands à gros

bouillons ; plumet blanc flottant, orné au bas de trois plumes d'autruche blanches.

Collier brodé en feuilles de chêne sur velours écarlate, bordé de franges comme les braudebourgs, à gros bouillons, orné par devant d'une branche de chêne en or; au-dessous de cette branche, une plaque carrée, dorée, portant deux petites baguettes de bois d'ébène, garnies en ivoire, et jointes par une chaînette d'argent; au-dessus de cette plaque, une grenade brodée en paillettes d'or; le derrière du collier, semé de petites grenades d'or.

Sabre d'officier d'infanterie; ceinturon rouge brodé de feuilles de chêne en or.

Canne à pomme d'argent, ornée de faisceaux et d'étoiles en or; une double chaîne d'argent tournant autour, du haut en bas, le bout de cette canne en argent.

Le *petit uniforme* du tambour-major consistait en un surtout dont le collet et les parements seulement étaient bordés d'un double galon d'or de 12 lignes, doublures écarlates et tours de poches garnis du même galon; épaulettes à franges simples; dragonne et glands de chapeau, de même. Simple plumet rouge. Pantalon blanc; bottes à la Souvarow, unies.

TAMBOURS.

Grand uniforme : Habits de grenadiers ; galon d'or mélangé de laine rouge de 10 lignes , bordant les collet , revers , parements et doublures de basques ; galon de 6 lignes aux pattes de manches ; losange en or aux plis ; brandebourgs or et rouge aux revers et aux tours de poches ; grenades en or.

Petit uniforme : Surtout galonné en or de 10 lignes , au collet , aux parements et aux tours de poches seulement.

Tout le reste du grand et du petit uniforme comme les grenadiers.

Collier garni de la plaque du porte-baguettes et d'une grenade , le tout en cuivre jaune.

La caisse garnie de grenades de cuivre jaune sur des cercles bleus de ciel , et trois grenades en cuivre sur le fût. Baguettes de tambour en ébène garnies en cuivre en haut.

MUSICIENS (1).

Grand uniforme : Habit bleu de roi , de même

¹ Parmi les musiciens des grenadiers à pied de la Garde , nous citerons entre autres : MM. Gebauer , chef de musique ; Blan-

coupe que ceux des grenadiers ; revers , pattes , parements , collet , passe-poil et doublure eramoisi ; collet , parements , revers et pattes de manches bordés en galons d'or de 10 lignes , à bâton simple ; doublures des basques de l'habit bordées de même ; brandebourgs en or à franges simples , aux revers , aux plis et aux boutons de poches. Trèfle en or sur eramoisi en place d'épaulettes.

Veste et culotte blanches ; bottes à retrous-sis.

Épée et ceinturon blanc , avec dragonne d'or mélangé de soie rouge.

Chapeau bordé en galon d'or , à bâton et à crêtes , orné de ganses ; simple galon d'or de 6 lignes à crêtes ; glands à franges d'or , intérieur

gie , sous-chef ; Letopès , première clarinette ; Caussades , idem ; Jassinte , clarinette ; Drapeau , idem ; Fouquet , hautbois ; Wagnener , idem ; Dubois , petite flûte ; Gebauer (cadet) , basson ; Féval , idem ; Mangin , trombone ; Evrard , premier cor ; Mazeau , cor , etc. , etc.

Et parmi ceux des chasseurs à pied : MM. Martin , chef de musique ; Petit , sous-chef ; Pelport , première clarinette ; Bergeret , clarinette ; Cassagnol , idem ; Michel , idem ; Bertolin , idem ; Wermann , idem ; Tribert , idem ; Dechaps , clarinette ; Blanc , idem ; Gauthier , premier cor ; Mathieu , cor ; Laurent , hautbois ; Persillière , idem ; Leclaire , trompette ; Klett , idem ; Mascoueau , basson ; Chérié , idem ; Kireoff , petite flûte ; Maucclair , trombone , etc. , etc.

garni de plumes rouges et blanches. Plumet blanc.

Petit uniforme : Surtout de grenadier galonné en or, au collet, aux parements et à la doublure rouge ; le tour des poches en galons ; losange d'or aux plis.

En hiver : pantalon bleu et bottes à la Souvarow. *En été* : pantalon de nankin et bottes pareilles.

Chapeau uni, avec la ganse de cocarde et les marrons en or ; plumet rouge. Épée avec ceinturon blanc.

CAVALERIE.

GRENADIERS A CHEVAL.

Habit entièrement semblable à celui des grenadiers à pied. Veste blanche, culotte de peau blanche, bottes à l'écuyère.

Deux contre-épaulettes, aiguillettes à droite et dragonne de sabre en buffle blanc.

Bonnet d'oursin sans plaque, avec jugulaires en cuivre jaune, cocarde nationale, cordon de laine jaune, au sommet une grenade en laine jaune sur fond rouge, plumet rouge.

Giberne ornée d'un aigle en cuivre. Sabre droit ; mousqueton et deux pistolets. Ceintu-

ron blanc avec plaque de cuivre, portant un aigle.

Gants de peau blanche ; manteau blanc avec brandebourgs jaunes, et doublure rouge sur le devant.

Toute la passementerie était d'or pour les officiers.

Le *petit uniforme* des grenadiers à cheval consistait en un surtout ; culotte de nankin ; bas de coton blanc, souliers à boucles d'argent, gants de peau de daim ou de tricot blanc.

Le chapeau était semblable à celui des grenadiers à pied.

Harnachement du cheval.

Selle à la dragonne ; housse en drap bleu de roi, bordée d'un double galon de laine jaune, et ornée de couronnes aux angles postérieurs. Chaperons à triple étage en même drap, bordés de même galon. Bride de grosse cavalerie et mors à bossettes portant une grenade. Filet en laine jaune. Rosettes de tête et de queue en laine rouge, avec glands de fil blanc, ornés de ferrets. Frontal en laine rouge.

Portemanteau de drap bleu, ayant à ses extrémités une grenade entourée d'un double galon de laine jaune.

CHASSEURS A CHEVAL.

Grand uniforme : Dolman de drap vert garni de galon de tresses et de franges en laine jaune, collet vert, parements rouges.

Pantalon de peau jaune, de daim, collant ; bottes à la hongroise bordées d'un galon jaune et ornées d'un gland de laine jaune.

Pelisse écarlate avec galons, ganse, olives et tresses en laine jaune. Le collet de la pelisse et les parements des manches en fourrure noire. Gilet rouge avec ganse et galons jaunes.

Ceinture à nœuds, en laine verte et rouge. Sabretache fond vert, représentant les armes de l'Empire brodées en couleur, avec un aigle en cuivre, et bordée d'un large galon jaune.

Sabre courbé à fourreau de cuivre.

Colback à flamme rouge, avec ganse et gland jaunes, jugulaires en chaînons de cuivre. Plumet vert et rouge au sommet.

Petit uniforme : Habit long en drap vert ; revers en pointes, doublure de même drap ; collet et parements rouges en pointes, pattes d'oie vertes dans les plis, lisérées de rouge (pas de poches figurées), les retroussis ornés de cors de chasse en laine jaune. Trèfles et aiguillettes à gauche, en laine jaune. Gilet rouge avec ga-

lons et ganses jaunes, boutons à la hussarde.

Chapeau comme celui des chasseurs à pied; plumet rouge et vert.

En été, un pantalon de nankin.

Même uniforme pour les officiers; seulement la passementerie et les ornements étaient en or. En grande tenue la bottine de maroquin rouge.

Harnachement du cheval.

Selle à la hussarde, garnie de cuivre à l'extrémité postérieure. Schabraque en drap vert-bouteille, avec galon jaune et couronne dans les angles. Portemanteau rond, en drap vert, avec galon jaune aux extrémités; poitrail portant un cœur en cuivre; bride ornée de cuivre et mors sans bossettes ¹.

MAMELUKS.

L'uniforme des mameluks était un riche costume turc. Il variait pour les différentes tenues, selon le goût et le caprice de leur commandant.

¹ Tous les autres régiments de cavalerie légère de la Garde eurent par la suite le même harnachement, qui ne variait que par la couleur du drap ou par celle des galons, suivant l'uniforme affecté au corps.

Les mameluks portaient ordinairement le turban bleu à calotte rouge surmonté d'un croissant en cuivre jaune ; la veste couleur bleu de ciel taillée à la mode orientale avec olives , galons et passementerie noire. Le gilet était rouge sans passementerie , et la ceinture semblable à celle des chasseurs à cheval. Le pantalon rouge extrêmement large dit à *la mameluk*, et les bottines jaunes.

Les mameluks étaient armés d'un sabre à la turque , d'une espingole qu'ils portaient comme la carabine, de deux pistolets et d'un poignard à manche d'ivoire passé dans la ceinture. Ils avaient, en outre, une petite giberne ornée d'un aigle en cuivre jaune suspendue à un baudrier de cuir noir verni.

Toutes les garnitures d'armes, et celles du harnachement du cheval, ainsi que les éperons, étaient de cuivre jaune.

Le harnachement était semblable à celui des chasseurs à cheval , à l'exception de la selle qui était à haut paumon et à dossier ; les étriers étaient à la turque.

L'été, les mameluks portaient le pantalon blanc de toile avec le turban de mousseline blanche.

L'étendard était de forme turque : une queue de cheval noire, surmontée d'une boule de cuivre dorée.

Pour les officiers, les ornements et broderies étaient en or et les bottines en maroquin bleu.

GENDARMERIE D'ÉLITE.

Même coupe d'habit que ceux des grenadiers à cheval, bleu de roi; revers, parements et retroussis rouges; poches figurées en travers; grenades blanches sur les retroussis; boutons blancs. Veste et culotte de peau jaune; bottes à l'écuyère. Trèfles et aiguillettes à gauche, blancs.

Bonnet d'oursin à visière en cuir verni, jugulaires blanches, cordon blanc; au sommet du bonnet une grenade blanche sur fond rouge; plumet rouge et très-court.

Giberne garnie d'un aigle en cuivre. Portegiberne et ceinturon jaunes, bordés d'un galon blanc; plaque de ceinturon blanche, ornée d'un aigle en cuivre.

Sabre comme ceux des grenadiers à cheval.

Gants jaunes. Les marques distinctives des grades en argent.

ARTILLERIE A PIED.

L'uniforme des grenadiers à pied, avec revers et collet bleus lisérés de rouge.

Parements rouges avec pattes bleues; retrouss-

sis rouges, avec grenades bleues; épaulettes et dragonne rouges, veste et culotte bleues.

Guêtres noires montant au-dessus du genou.

Bonnet d'oursin sans plaque, avec cordon et plumet rouge; jugulaires en cuivre jaune.

Au sommet du bonnet, une grenade jaune sur rouge.

Équipement et armement comme les grenadiers.

Sur la giberne, deux canons croisés surmontés d'un aigle.

Capote bleu de roi.

ARTILLERIE A CHEVAL, dite *Artillerie légère*.

La même coupe d'uniforme que les chasseurs à cheval. Dolman, pelisse et pantalon collant de drap bleu de roi, ornés de galons, ganses, cordonnets et olives en laine rouge. Parements rouges au dolman. Gilet bleu, ganses et tresses rouges.

Bottes à la hongroise, bordées et ornées d'un gland rouge. Ceinture bleue et rouge. Sabretache fond bleu, portant un aigle sur deux canons croisés, et bordée d'un large galon rouge. Portemanteau rond en drap bleu. Colback à flamme rouge, plumet rouge.

Le *petit uniforme* de l'artillerie était semblable à celui des chasseurs à cheval, mais bleu et orné de ganses rouges. En été un pantalon de nankin.

TRAIN D'ARTILLERIE.

Habit-veste, en drap bleu de ciel ; collet, revers droits et carrés, parements ronds ; pattes de manches à trois pointes , en drap bleu de roi, liséré rouge ; doublure des basques en drap bleu de roi, liséré rouge ; passe-poil des poches figurées en drap écarlate, retroussis garnis de grenades en drap écarlate ; petits boutons blancs à l'aigle. Épaulettes et dragonne rouge.

Gilet bleu de ciel caché par l'habit. Pantalon collant de même drap, garni de ganses rouges, à la hussarde. Manteau bleu de ciel. Shako comme ceux des régiments de ligne, garni autour du haut d'un galon de laine rouge ; cordon rouge ; grand aigle couronné avec jugulaires en cuivre et chaînons de cuivre ; visière garnie d'un cercle de même métal ; plumet rouge.

Bottes à la russe, avec cordonnet et gland en laine rouge.

Giberne garnie d'un aigle sur deux canons. Sabre-briquet d'infanterie.

MATELOTS.

Veste de drap bleu ornée de tresses en laine jaune, collet bleu, parements de drap rouge.

Gilet de drap rouge. Pantalon large de drap bleu avec un galon de laine jaune sur les coutures, et une tresse à la hongroise sur le devant. La capote en drap bleu. Boutons de cuivre jaune.

Shako bordé d'une ganse jaune, en laine, surmonté d'un pompon et d'un plumet rouge. Demibottes sous le pantalon.

Les maîtres, contre-maîtres et quartiers-maîtres portaient les mêmes insignes que les sous-officiers de la Garde, auxquels ils étaient assimilés, savoir :

Pour les *maîtres* : le maréchal des logis chef.

Pour les *contre-maîtres* : le maréchal des logis.

Pour les *quartiers-maîtres* : le brigadier.

L'habillement des clairons et tambours était le même que ceux des corps de l'infanterie de la Garde.

Les officiers portaient les ornements, les épaulettes et les aiguillettes en or.

L'armement du bataillon des matelots était de trois espèces :

Un tiers, armé de sabres.

Un tiers, armé de haches.

Un tiers, armé de piques.

Tous portaient des pistolets à la ceinture.

Plus tard, tous les marins de la Garde furent armés indistinctement d'un fusil et d'un sabre. On supprima les pistolets, la pique et la hache.

III

COIFFURE.

Vers les derniers temps du consulat, quelques *chauves* novateurs du grand état-major général avaient tâché de persuader le premier Consul que rien n'était plus disparate à l'œil que les tresses et les queues énormes de l'infanterie et de la cavalerie de la ligne ; tandis que l'infanterie et la cavalerie de la Garde consulaire portaient comparativement les cheveux courts. Napoléon qui, d'ordinaire, n'apportait pas une grande attention aux observations souvent puériles de ces messieurs, finit cependant, soit lassitude de leur entendre toujours répéter la même chose, soit conviction, par être de leur avis.

A quelque temps de là (au mois de juillet 1804, étant alors Empereur), Napoléon passa dans la cour des Tuileries une revue de toute la garnison de Paris. Ce jour-là, qui était un dimanche, la chaleur avait été extrême et une violente pluie d'orage était survenue pendant les manœuvres. De retour au palais, et tandis que les chefs de corps qui l'avaient accompagné faisaient cercle autour de lui dans la salle des maréchaux :

— Décidément, messieurs, leur dit Napoléon, je ne veux plus que les troupes soient coiffées de chapeaux. De quelque manière qu'il soit posé sur la tête, il y a toujours une corne qui fait gouttière. C'est aussi disgracieux à la vue que nuisible à la santé du soldat. Et puis ; n'est-ce pas chose ridicule de voir, un jour de pluie ou de grande chaleur, comme aujourd'hui que nous avons eu l'un et l'autre à la fois, un soldat avec le collet de son habit couvert d'une pâte blanchâtre, ses cheveux mal contenus dans un ruban équivoque, le front, les joues ruisselant d'une eau laiteuse, et tout cela recouvert d'un feutre étriqué, mal retapé, qui ne préserve le visage ni de la pluie ni du soleil ? C'était en Italie et en Égypte qu'il fallait les voir, les pauvres diables ! En vérité je souffrais pour eux.

— Sire, que faire à cela ? objecta un des chefs de corps, c'est l'ordonnance.

— L'ordonnance ! l'ordonnance ! répliqua Napoléon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de la tenue, et plus encore de la santé du soldat. Rien de plus facile à tenir propres que des cheveux coupés ras ; rien n'est plus avantageux qu'un shako ou un bonnet de grenadiers même pour la cavalerie ; mais ce qui m'embarrasse le plus, ce n'est pas de faire adopter au reste de l'armée comme à ma Garde une coiffure uniforme,

c'est de faire abattre toutes ces tresses et toutes ces queues inutiles.

— Comment ! sire , dit le même officier, Votre Majesté voudrait faire tondre tout le monde indistinctement ?

— Oui , monsieur, comme des moutons.

— Sire , Votre Majesté ferait couper même aux officiers supérieurs ces belles tresses qui vont si bien à leur visage ?

— C'est justement par eux que je veux qu'on commence.

— Peut-être est-il des officiers qui n'y consentiront pas , ne craignent pas de dire un vieux colonel qui datait de la république , et dont la queue était d'un volume monstrueux.

— Je voudrais bien voir cela , M. le colonel ! s'écria Napoléon en jetant un regard de feu sur ce dernier. Je voudrais bien voir que des hommes qui ne doivent qu'à moi ce qu'ils sont aujourd'hui , que mes soldats , en un mot , s'avisassent de faire la moindre réflexion ! Ne suffit-il pas que je le veuille ? Est-ce que ma Garde s'est avisée de souffler mot lorsque j'ai exigé de tous qu'ils coupassent leurs cheveux ?

Et Napoléon , passant avec vivacité la main sur sa tête , ajouta :

— Est-ce que je porte une queue, moi ? N'ai-je pas les cheveux coupés ras ?

A ces mots, Junot, qui jusqu'alors s'était abstenu de donner son avis, se prit à dire gaiement :

— Aussi les soldats de la Garde, sire, n'appellent-ils plus Votre Majesté autrement que *le Petit-Tondu*.

A ce propos de son aide de camp, Napoléon sourit comme malgré lui.

— Eh bien ! raison de plus ! reprit-il ; un soldat doit suivre en tout l'exemple de son chef. Je sais bien que quelques *godelureaux*, quelques Adonis de l'état-major ne se montreront pas très-satisfaits ; mais alors ceux qui ne seront pas contents...

Et sans achever sa phrase, Napoléon se croisa les mains sur le dos et commença de se promener au milieu du cercle d'officiers qui l'entourait. Après un silence que nul se gardait d'interrompre, il reprit :

— D'ailleurs j'en parlerai à Bessières et à Murat. Je commencerai par exiger de Murat le sacrifice de cette chevelure à la Louis XIV, qui n'est que ridicule avec nos habitudes et notre costume militaire. C'est aux chefs de l'armée à montrer l'exemple de l'obéissance : je ne veux ni tresses, ni queues, ni poudre, ni pommade. Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où les soldats portaient le catogan et les maréchaux de France des perruques.

Ayant dit , Napoléon congédia tous ceux qui étaient présents.

Le soir du même jour, Murat, qui avait assisté à la revue du matin, vint le soir au palais, en sa qualité de gouverneur de Paris, pour prendre les ordres de l'Empereur.

— Sire , lui dit-il , oserai-je demander à Votre Majesté si elle a été contente du défilé de la cavalerie , à la tête de laquelle elle m'a fait l'honneur de me placer ?

— Très-content , mon cher maréchal ; mais , ajouta Napoléon en arrêtant avec intention ses regards sur la chevelure longue et bouelée de son beau-frère , si vous m'aviez fait rogner toutes les tresses et toutes les queues de vos cavaliers , j'aurais été encore plus satisfait.

Murat, préjugant que l'Empereur n'était pas aussi content qu'il voulait bien le dire, et sachant mieux que personne qu'il n'y avait rien à répondre , s'inclina et se perdit dans la foule des officiers généraux, qui commençaient d'encombrer la grande galerie du palais. Avec son tact ordinaire, il avait compris que le règne des queues allait passer sans retour, et que Napoléon venait de rayer à tout jamais de l'empire de la mode militaire celle illustrée naguère encore par les husards de Berchini et la Garde constitutionnelle de Louis XVI, dont lui-même avait fait partie jadis.

A l'extrémité de la galerie, il rencontre le maréchal Bessières, l'un des colonels généraux de la Garde, dont la queue formidable était devenue populaire dans l'armée.

— Eh bien ! mon cher, lui dit-il en l'abordant d'un ton à la fois triste et goguenard, tu as entendu tout à l'heure les paroles de l'Empereur : Plus de queues !... Accepte d'avance mes compliments de condoléance sur la chute prochaine de la tienne.

— Mon cher, répondit froidement le jeune maréchal, la racine des queues semblables à la mienne va jusqu'au cœur, et l'Empereur, avec toute sa puissance, ne pourrait venir à bout de la faire couper. Je souhaite, ajouta Bessières en appuyant sur ces mots, que nos vieux camarades d'Italie et d'Égypte soient moins récalcitrants que moi sur ce chapitre-là.

On voit que Bessières connaissait bien l'espèce d'idolâtrie et de tendresse enfantine que les vieux soldats portaient à leur queue. Au reste, cet attachement que les militaires d'alors montraient pour leurs cheveux n'était pas chose nouvelle. Tacite, dans son *Histoire des Germains*, et Jules César, dans ses *Commentaires*, nous apprennent que les Germains et les Gaulois, leurs frères, estimaient surtout dans leur parure guerrière de *longs cheveux* et des *moustaches fournies* ; et que

nul de ces guerriers n'eût survécu à la honte de se voir couper les uns, ou raser les autres. Mais Napoléon avait entrevu tout le bien qui devait résulter d'une telle mesure : il en parla encore le lendemain à Murat qui , intérieurement, était de l'avis de Bessières , mais qui n'osa pas ou ne voulut pas manifester un sentiment contraire à celui du maître. L'Empereur lui dit fort laconiquement :

— Ma Garde seule portera la queue ; encore ne devra-t-elle pas avoir plus de deux pouces : telle sera l'ordonnance ¹.

La plupart des jeunes officiers généraux adoptèrent avec enthousiasme le projet de Napoléon et firent afficher, dans les quartiers et dans les casernes, un ordre du jour dans lequel, après avoir fait ressortir les avantages qu'il y avait à porter les cheveux courts, il était dit que les

¹ En effet, un règlement daté du Pont-de-Brique (Boulogne), du 8 fructidor an xii (26 août 1804), adressé aux chefs de corps, disait que les six corps de la Garde impériale, désignés comme il suit, porteraient seuls la queue, à savoir :

1^o Les grenadiers à pied ; 2^o les chasseurs à pied ; 3^o les grenadiers à cheval ; 4^o les chasseurs à cheval ; 5^o l'artillerie et le train d'artillerie ; 6^o les gendarmes d'élite.

Les vétérans, les mameluks et les matelots, bien que faisant également partie de la Garde, devaient avoir les cheveux courts.

soldats de la Garde qui voudraient couper leur queue à la mesure de la nouvelle ordonnance et supprimer leurs tresses feraient une chose utile pour eux-mêmes et agréable à leur colonel ; mais le nom de l'Empereur ne figura en aucune manière dans cette pièce. Le jour même de cette publication , les perruquiers de l'École Militaire , du quartier Bonaparte , des Célestins , de Vincennes , de Courbevoie et de Ruel , où étaient casernés les différents régiments , infanterie et cavalerie de la Garde , abattirent plus de *deux mille* queues ; mais dans la même soirée il y eut plus de vingt duels , et cela parce qu'un soldat qui buvait dans un cabaret de la barrière avec un camarade qui s'était fait tondre le matin , l'avait appelé *caniche*. Le camarade lui avait répondu :

— J'aime encore mieux ressembler à un caniche qu'à une tête à perruque comme toi.

Des mots, on en était passé aux menaces. Les deux soldats s'étaient battus , les camarades avaient pris fait et cause pour l'un et pour l'autre : cette querelle de cabaret eût dégénéré en affaire de corps si les chefs ne se fussent empressés d'intervenir.

Napoléon eut connaissance de cette collision par les rapports particuliers qui lui furent adres-

sés à Aix-la-Chapelle où il était alors. Il en écrivit au maréchal Bessières, en lui disant entre autres choses, dans une lettre datée du 25 fructidor an XII (10 septembre 1804) : « qu'il fallait faire en sorte que personne ne s'insurgeât, et que pour cela il ne s'agissait que de convaincre. » Il l'engageait aussi à dire aux chefs de corps qu'ils « n'employassent pas ce qu'ils appelaient des *façons prussiennes*, » et terminait par cette phrase : « Persuadez vos hommes, rien ne doit être tenté par la force. » Le maréchal Bessières adressa à l'Empereur le détail des faits tels qu'il s'étaient passés, en lui faisant observer que dans une garnison aussi nombreuse que celle de Paris, il était impossible d'espérer, en songeant surtout à l'esprit de corps qui animait tous les régiments de la Garde, qu'un changement aussi complet dans la tenue habituelle du soldat s'opérât subitement et sans opposition. « Il est encore heureux, ajoutait-il, que la réforme ordonnée n'ait point occasionné plus de désordre. » Enfin le maréchal terminait son rapport en disant qu'on ne pouvait faire exécuter cette mesure que petit à petit, mais qu'au surplus il répondait de son entière exécution.

En effet, pour arriver à ce but, le brave maréchal, bien qu'il ne fût nullement partisan de la mesure (et ceci est si vrai, qu'il garda sa queue

jusqu'au dernier jour de sa vie ¹⁾, ne négligea rien, et alla lui-même à l'École Militaire, parla aux sous-officiers qui se montraient les plus entêtés à repousser le changement de coiffure; car ce sont toujours ceux-là qui sont les *farauds* des régiments. Or, au commencement de l'Empire, la coutume *faraude* consistait principalement dans une queue bien tamponnée, pommadée, poudrée et ornée d'un ruban noir qui formait une espèce de rosette *bouillonnée*. Plus cette queue était colossale, plus le fantassin se montrait fier de cette parure naturelle; quant au cavalier (les chasseurs de la Garde surtout, autrement dit les guides), il se faisait remarquer par des tresses nattées de la largeur de trois doigts et tombant perpendiculairement jusque sur la poitrine, au moyen de petites bandes de plomb attachées aux extrémités. Cependant, peu à peu les queues et les tresses des plus récalcitrants tombèrent sous les ciseaux des perruquiers des régiments, et bientôt après, les retardataires furent les premiers à vanter l'excellence de la nouvelle coiffure.

¹ Au livre XIII de notre ouvrage, c'est-à-dire à l'année 1808, nous dirons la mort de cet illustre maréchal.

CHAPITRE II.

SOLDE ET INDEMNITÉS.

Un arrêté des consuls du 25 nivôse an xii (16 janvier 1804) accorda un traitement annuel de 24,000 francs sur les fonds nationaux aux quatre colonels généraux de la Garde consulaire, et, aux aides de camp du premier Consul, 6,000 francs.

Cinq mois plus tard, un traitement annuel de 6,000 francs fut accordé sur les fonds de la couronne aux colonels commandant les différents corps de la Garde impériale, et une gratification d'un *mois de solde* aux officiers au-dessous du grade de major, le jour de la Saint-Napoléon de chaque année. Les officiers avaient donné

à cette gratification le nom de *mois Napoléon*.

Tous les sous-officiers de la Garde recevaient, lorsqu'ils étaient nommés officiers dans la gendarmerie, 1,000 francs comme première masse pour la monture d'un cheval.

Les troupes de la Garde, détachées pour faire le service près de la personne de l'Empereur, dans les résidences impériales, recevaient le même traitement qu'à Paris ¹.

¹ Il existait encore deux dispositions relatives à la solde et aux indemnités dues aux militaires de la Garde placés dans des cas exceptionnels, et dont nous avons cru inutile de donner le texte dans notre ouvrage. Nous rappelons seulement l'esprit de ces deux dispositions et leur date.

1^o Du 24 messidor an xii (13 juillet 1804). Décret impérial relatif à la *haute paye* accordée aux caporaux et soldats de la Garde, pour ancienneté de service.

2^o Du 4 décembre 1806. Instruction du ministre de la guerre sur l'exécution du décret impérial du 26 août 1806, concernant le traitement des militaires de la Garde, ou arrêtés, ou détenus près les conseils de guerre.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

DÉSIGNATION des grades et EMPLOIS.	SOLDE		INDEMNITÉ DE						NOMBRE DE CHEVAUX.
	PAR MOIS.	PAR JOUR.	Logement par jour.	Chauffage ¹ par jour.	Frais de bureau ² par jour.	Fournage ³ par jour et par cheval.	Remonte ⁴ par jour et par cheval.	Ferrage ⁴ par jour et par cheval.	
Colonel général.	2000 »	66 66	16 66	20 »	16 66	1 30 »	27 »	08	24
Général de brigade, commandant les dépôts de la Garde. . .	800 »	26 66	5 »	» »	» »	id.	id.	id.	10
Colonel comm. d'arm. du quartier Napoléon. .	800 »	26 26	5 »	» »	3 33	id.	id.	id.	10
Chef de bat. ou d'escadr. . .	500 »	16 66	2 50	» »	» »	id.	id.	id.	5
Capitaine. . .	333 33	11 11	1 33	» »	» »	id.	id.	id.	4
Lieut. en 1 ^{er} . . .	225 »	7 50	1 »	» »	» »	id.	id.	id.	3
Lieut. en 2 ^e . . .	200 »	6 66	1 »	» »	» »	id.	id.	id.	3
Commandt. . .	800 »	26 66	5 »	» »	» »	id.	id.	id.	10
Major.	650 »	21 66	3 33	» »	» »	id.	id.	id.	6
Chef de bat. . .	500 »	16 66	2 50	» »	» »	id.	id.	id.	3
Capitaine. . .	333 33	11 11	1 33	» »	» »	id.	id.	id.	2
Lieutenant. . .	216 66	7 22	1 »	» »	» »	id.	id.	id.	1
Bibliothécaire. .	100 »	3 33	1 »	» »	» »	id.	id.	id.	»

¹ L'indemnité de chauffage était payable pour les journées passées à l'intérieur seulement.

² L'indemnité des frais de bureau était accordée tant dans l'intérieur qu'en campagne : les deux indemnités ci-dessus n'étaient payables que par mois.

³ L'indemnité de fournage n'était due que pour les journées passées dans l'intérieur seulement.

⁴ Les indemnités de remonte et de ferrage s'allouaient dans l'intérieur et en campagne.

NOTA. Ces trois dernières indemnités étaient payables pour tous les jours de l'année.

ADMINISTRATION.

DÉSIGNATION des GRADES ET EMPLOIS.	SOLDE		INDEMNITÉS de				Nombre de chevaux.
	PAR MOIS.	PAR JOUR.	Logement par jour.	Chauffage par jour.	Frais de bur. par jour.		
Inspecteur aux revues.	1333 33	44 44	8 33	10 »	33 33		6
Sous-inspecteur aux revues.	1000 »	33 33	5 »	5 »	8 33		4
Adjoint aux sous-inspecteurs aux revues.	500 »	16 66	3 33	5 »	8 33		4
Commiss. ordonnateur.	1333 33	44 44	8 33	10 »	16 16		6
Commissaire des guerres de 1 ^{re} classe.	500 »	16 66	3 33	5 »	8 33		4
Commissaire des guerres de 2 ^e classe.	416 66	13 88	3 33	5 »	6 66		3
Adjoint aux commissaires des guerres.	200 »	6 66	1 66	» 83	1 66		2

GRENADIERS, CHASSEURS ET VÉTÉRANS
(INFANTERIE).

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE		SOLDE D'ABSENCE.		INDEMNITÉS		Nombre de chevaux.
	PAR MOIS.	PAR JOUR.	en congé de semestre, par jour.	à l'hôpital et aux armées, par jour.	de logement par jour.	d'habillem. par jour ¹ .	
Grand état-major.							
Colonel.	750 »	25 »	12 50	22 »	5 »	2 77	6
Colonel en second.	666 66	22 22	11 11	19 22	5 »	2 77	6
Adjudant général.	583 33	19 44	9 72	16 44	5 »	2 77	6
Major.	516 66	17 22	8 61	14 22	4 16	2 08	6
Chef de bataillon.	416 66	13 88	6 94	10 88	2 50	1 66	3
Quartier-maitre.	300 »	10 »	5 »	8 »	1 33	1 11	2
Adjudant-major.	300 »	10 »	5 »	8 »	1 33	1 11	2

¹ L'indemnité d'habillement était payable par mois aux officiers tant dans l'intérieur qu'aux armées.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE		SOLDE D'ABSENCE		INDENNITÉS		Nombre de chevaux.
	PAR MOIS.	PAR JOUR.	en camp de se- mestre, par jour.	à l'hôpital et aux armées, par jour.	déplacement par jour.	d'habillem. par jour ¹ .	
Sous-adj.-maj. { Lieut. en 1 ^{re} .	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Adj. d'habillem. et des vivres, lieut. solde suivant sa classe.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Porte-aigle. { Lieut. en 1 ^{er} .	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Offic. de santé de 1 ^{re} cl.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Id. de 2 ^e cl.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Id. de 3 ^e cl.	200	6 66	3 33	5 46	1 33	1 11	1
Petit état-major.	133 33	4 44	2 22	3 44	1	1 11	1
Vaguemestre.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Tambour-major.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Tambour-maître serg.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Caporal-tambour.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Chef de musique.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Musicien.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Maître-ouvrier.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Sergent de sapeurs.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Caporal de sapeurs.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Sapeur.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Compagnies.							
Capitaine.	300	10	5	8	1 33	1 11	(²)
Lieutenant en 1 ^{er} .	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Lieutenant en 2 ^d .	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Sergent-major.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Sergent et fourrier.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Caporal.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1
Grenadier ou chasseur.	300	10	5	8 40	2 50	1 11	1
Tambour.	200	6 66	3 33	5 16	1	1 11	1
Elève-tambour, traité en tout comme enfant du corps.	175	5 83	2 91	4 33	1	1 11	1

¹ L'indemnité d'habillement était payable par mois aux officiers tant dans l'intérieur qu'aux armées.

² Les deux plus anciens capitaines de l'arme des grenadiers et des chasseurs avaient droit à un cheval chacun, tant à l'intérieur qu'aux armées.

**GRENADIERS, CHASSEURS, MAMELUKS ET GENDARMERIE
D'ÉLITE (CAVALERIE).**

Grades et emplois.	Solde par an.
Colonel.	Fr. 9,600
Chef d'escadron.	» 6,000
Adjudant-major.	» 4,000
Capitaine quartier-maitre.	» 4,000
Capitaine d'habillement.	» 4,000
Capitaine instructeur.	» 4,000
Capitaine.	» 4,000
Officier de santé de première classe	» 3,600
Lieutenant instructeur	» 2,700
Lieutenant en premier	» 2,700
Lieutenant en second.	» 2,400
Chirurgien de deuxième classe.	» 2,400
Adjudant sous-lieutenant.	» 2,000
Officier porte-étendard	» 2,000
Sous-lieutenant.	» 2,000
Chef de musique	» 1,800
Artiste vétérinaire.	» 1,800
Adjudant sous-officier.	» 1,200
Sous-chef de musique.	» 1,200
Vaguemestre.	» 1,170
Sous-officier instructeur.	» 1,000
Maréchal des logis chef	» 1,000
Élève chirurgien	» 1,000
Trompette-major	» 1,000
Fourrier.	» 900
Maréchal des logis.	» 900
Aide-artiste vétérinaire	» 900
Maitre armurier	» 800

Grades et emplois.

Solde par an.

Musicien gagiste	Fr. 800
Brigadier.	» 700
Timbalier.	» 700
Brigadier trompette	» 700
Trompette	» 650
Maréchal ferrant	» 650
Grenadiers, chasseurs et mameluks	» 450
Enfant du corps.	» 225

ARTILLERIE, PARC ET TRAIN.

Grades et emplois.

Solde par an.

Artilleurs.

Chef d'escadron.	Fr. 6,600
Adjudant-major.	» 4,300
Capitaine en premier.	» 4,300
Capitaine en second	» 3,500
Quartier-maitre, suivant son grade.	» 2,900
Lieutenant en premier	» 2,900
Lieutenant instructeur	» 2,900
Officier porte-étendard	» 2,600
Lieutenant en second.	» 2,600
Officier de santé de deuxième classe	» 2,400
Professeur de mathématiques	» 2,000
Artiste vétérinaire.	» 1,800
Adjudant sous-officier.	» 1,500
Maréchal des logis chef	» 1,000
Maréchal des logis.	» 900
Fourrier.	» 900

Grades et emplois.	Solde par an.
Sergent	Fr. 830
Maître-ouvrier	» 800
Brigadier	» 700
Brigadier trompette	» 700
Maréchal-ferrant	» 650
Caporal	» 650
Trompette	» 600
Artificier	» 550
Canonnier de première classe	» 500
Canonnier de deuxième classe	» 450
Ouvrier de première classe	» 450
Ouvrier de deuxième classe	» 400
Ouvrier apprenti	» 300

Parc.

Garde d'artillerie	» 2,000
Sous-garde	» 1,500
Conducteur	» 1,500

Train.

Capitaine commandant	» 5,800
Lieutenant	» 2,600
Maréchal des logis chef	» 800
Maréchal des logis ou fourrier	» 600
Brigadier	» 500
Maréchal-ferrant	» 450
Bourrelier	» 450
Trompette	» 450
Soldat	» 400
Enfant du corps	» 200

BATAILLON DES MATELOTS.

DÉSIGNATION DES GRADES ET EMPLOIS.	SOLDE		
	de mer par mois.	de la Garde par mois.	TOTAL par mois.
Capitaine de vaisseau commandant ¹ .	400 »	800 »	1200 »
Capit. de frégate, comm. d'équipage.	233 »	500 »	733 »
Lieut. de vaisseau, comm. d'équipage.	133 »	333 »	466 66
Capit. adjud.-major et quart.-m. trés.	133 »	133 »	466 66
Lieut. de vaisseau, comm. d'escouade.	133 »	225 »	358 »
Enseigne de vaisseau et lieut. d'artillerie commandant d'escouade. . .	100 »	200 »	300 »
Maitre.	90 »	83 »	173 »
Contre-maitre.	54 »	75 »	129 »
Quartier-maitre.	40 »	58 »	98 »
Matelots de	première classe.	30 »	37 50
	deuxième classe.	27 »	37 50
	troisième classe.	24 »	37 50
	quatrième classe.	21 »	37 50
Trompettes ou tambours	23 80	54 »	77 80

¹ Le capitaine de vaisseau commandant pouvait, à la mer, recevoir un traitement extraordinaire, et ses officiers leurs frais de table.

HOPITAL DE LA GARDE dit du Gros-Caillou.

DÉSIGNATION DES GRADES ET EMPLOIS.	SOLDE		INDENNITÉ de LOGEMENT par jour.	NOMBRE de chevaux.
	par mois.	par jour.		
Médecin en chef.	500 »	16 66	3 33	3
Chirurgien en chef.	500 »	16 66	3 33	3
Pharmacien en chef.	500 »	16 66	3 33	3
Médecin adjoint de 1 ^{re} classe.	333 33	11 11	2 50	12
Chirurgien de 1 ^{re} classe. . .	333 03	11 11	2 50	1
Pharmacien de 1 ^{re} classe. . .	333 03	11 11	2 50	1
Chirurgien de 2 ^e classe. . .	200 »	6 66	1 33	1
Pharmacien de 2 ^e classe. . .	200 »	6 66	1 33	1
Chirurgien de 3 ^e classe. . .	133 33	4 44	1 »	1
Pharmacien de 3 ^e classe. . .	133 33	4 44	1 »	1

La comptabilité de chacun des corps de la Garde était tenue séparément. Les *acquits de paiement* indiquaient la nature de l'arme à laquelle ces dépenses étaient imputables. Pour les paiements faits aux militaires sortis de la troupe de ligne et incorporés dans la Garde, ces acquits faisaient connaître les régiments auxquels avaient appartenu ces militaires, et celui de la Garde dans lequel ils étaient admis.

Pour l'exécution de ces mesures, les inspecteurs aux revues recevaient des tarifs de solde, d'indemnités, d'appointements et de traitements particuliers de tous les corps qui faisaient partie de la Garde.

CHAPITRE III.

I

RANG DES MILITAIRES DE LA GARDE DANS L'ARMÉE.

Dans le décret impérial, daté de Saint-Cloud, le troisième jour complémentaire de l'an xiii (20 septembre 1805), il était dit :

« ART. 1^{er}. Tout soldat faisant partie de la Garde impériale, y compris les vélites incorporés dans ladite Garde, auront le rang de sergents ou de maréchaux des logis, selon l'arme dans laquelle ils serviront, pourvu qu'ils aient déjà cinq ans de service révolus, soit dans la Garde impériale, soit dans le corps de troupes de ligne où ils auront servi auparavant.

« Tous les caporaux et brigadiers de la Garde auront rang de sergent-major ou de maréchal des logis chef.

« Tous les fourriers, sergents et maréchaux des logis de la Garde auront rang d'adjudant sous-officier.

« Tous les sergents-majors et maréchaux des logis chefs de la Garde auront rang de sous-lieutenant.

« ART. 2. Il n'est rien innové, par le présent décret, à la solde, aux masses et au traitement des différents corps et des différents grades de la Garde; les règlements de discipline et de subordination qui existaient déjà restent les mêmes.

« ART. 3. Les soldats et cavaliers de la Garde seront commandés par tous les sergents et maréchaux des logis, et ceux-ci commanderont à tous les caporaux et brigadiers.

« Les caporaux et brigadiers de la Garde seront commandés par tous les sergents-majors et maréchaux des logis chefs, mais ceux-ci commanderont à tous les sergents et maréchaux des logis.

« Les sergents et les maréchaux des logis de la Garde seront commandés par tous les adjoints-sous-officiers, mais ils commanderont à tous les sergents-majors et maréchaux des logis chefs.

« Les sergents-majors et les maréchaux des logis chefs de la Garde seront commandés par tous les sous-lieutenants, mais ils commanderont à tous les adjudants-sous-officiers et à tous les sergents-majors et maréchaux des logis chefs.

« ART. 4. Pour constater le rang accordé par le présent décret aux différents grades de la Garde, il sera délivré à chaque individu qui en fait partie des commissions desdits rangs, signées par les colonels généraux de la Garde, chacun pour le corps dont il est commandant. »

II

DISCIPLINE.

« La discipline dans une armée, dit le chevalier de Folard, dans ses Commentaires sur Polybe, peut être comparée au cœur dans le corps humain. Si le cœur est affecté et gâté, le reste de la machine tend à la désorganisation et à la mort. Soyez convaincus, une fois pour toutes, que les armées qui gagnent les batailles sont celles où la discipline est en même temps la plus sage et la plus inflexible. »

Ces judicieuses réflexions du chevalier de Folard ont trouvé une rigoureuse application dans

le corps illustre auquel nous avons consacré notre ouvrage. La Garde impériale, telle que Napoléon l'avait créée, était un modèle et un type de la discipline militaire la plus exacte et la plus austère. L'Empereur avait senti, mieux qu'aucun souverain de l'Europe, que plus un corps jouissait de privilèges et de prérogatives, plus, aussi, il devait mériter, par sa conduite, les suffrages et les sympathies du reste de l'armée, qui n'aurait pas pardonné une faveur jetée à des soldats qui s'en seraient rendus indignes par leur insubordination. « Si un corps privilégié, disait « l'Empereur au général Hullin (colonel des grenadiers de la Garde), ne se comporte pas avec « sagesse et mesure, il faut le dissoudre. Je veux « avoir des soldats aguerris dans ma Garde, mais « je ne veux pas de soldats indisciplinés ; quel « que fût leur uniforme, ces hommes ne seraient « à mes yeux que des janissaires ou des prétoriens. Or, n'étant pas un empereur du Bas-Empire, je ne veux être ni inquiété ni déposé « par les soldats que j'attache à ma personne. »

La discipline militaire considérée en garnison, et surtout dans une ville conquise, a une immense importance. Croirait-on, par exemple, que notre Garde impériale eût laissé de si beaux souvenirs dans toutes les capitales de l'Europe qu'elle a successivement occupées, si sa conduite,

au milieu des populations soumises, n'avait été exempte du plus léger blâme? Croirait-on que dans les villes de l'intérieur de la France, où ils tenaient leur garnison habituelle, ils eussent été l'objet de l'estime de leurs concitoyens, s'ils eussent porté la moindre atteinte à la tranquillité publique, s'ils se fussent montrés, au milieu de nos rues, insolents ou querelleurs?

Si la discipline est d'une grande importance dans la garnison des villes amies, alliées ou même ennemies, parce qu'elle tend à concilier aux militaires les sympathies des populations, elle est d'un avantage bien plus grand encore en campagne, et surtout en présence de l'ennemi. Les batailles de Malplaquet et de Rosbach furent perdues par la faiblesse des chefs qui ne savaient pas maintenir la discipline dans l'armée française. Souvent un simple manquement aux lois militaires suffit pour compromettre le succès d'une manœuvre, d'une bataille ou d'une retraite. Combien, en campagne, de grandes catastrophes n'ont-elles pas surgi qui n'avaient pour cause que l'oubli ou la négligence de la discipline, soit que cet oubli ou cette négligence vint des généraux, soit qu'elle vint des soldats! Il est hors de doute, cependant, que ce mépris des prescriptions militaires doit être puni plus sévèrement dans un chef de corps que dans un soldat.

La discipline triple le nombre et le courage des combattants : c'est tout à la fois un glaive et un bouclier qui se jouent des efforts de l'ennemi. Avec la discipline, on peut être écrasé, mais non battu, et tous ceux qui ont le cœur militaire savent bien que ces deux mots *écrasé* et *battu* n'ont rien de synonyme entre eux.

La différence qui existait entre la discipline de la Garde impériale et celle des autres corps de l'armée était peu importante; mais les règlements intérieurs des régiments de la Garde étaient plus multipliés, plus sévères, plus préventifs; il y avait, pour ainsi dire, de la part des subordonnés, plus de religion, plus d'observance que dans les autres corps de l'armée. Cela se conçoit parfaitement : chaque soldat de la Garde tenait à honneur de faire respecter l'uniforme qu'il portait, et il n'ignorait pas que toutes les entraves imposées à son libre arbitre étaient faites pour augmenter la réputation de l'arme, et conserver son influence sur les autres régiments de l'armée.

Grâce à cette espèce de ciment qui nivelait tous les corps de la Garde impériale, grâce à la sagesse des décrets et des ordonnances qui la régissaient, grâce enfin à cette discipline qui faisait agir et marcher cinquante mille soldats comme un seul homme, la paix publique n'était jamais troublée, et, dans leurs relations avec la bour-

geoisie, les soldats de la Garde se montraient toujours affables, polis et bienveillants. La confiance allait même si loin pour cette milice admirable, qu'il arrivait souvent que des bourgeois, qui avaient dans les lieux publics des querelles avec d'autres bourgeois, n'hésitaient pas à solliciter des soldats de la Garde d'être *témoins* dans leurs duels. Ces militaires ne refusaient jamais ce témoignage de confiance qu'on leur donnait ; mais, arrivés sur le lieu du combat, ils parvenaient presque toujours à arranger l'affaire par leurs exhortations, leurs sages avis et leurs conseils. On s'en rapportait à eux, car l'autorité de ces hommes, en matière d'honneur et de bravoure, était incontestable ; et quand un soldat de la Garde décidait qu'on ne devait pas se couper la gorge pour un regard, une parole ou un geste mal interprétés, il fallait bien en passer par là.

En 1805, des ouvriers charpentiers qui hantaient une guinguette voisine de l'École Militaire se prennent de querelle. Ils se provoquent ; le sang va couler dans une lutte, lorsque deux grenadiers de la Garde, qui causaient paisiblement, attablés dans un coin de cette guinguette, se lèvent, quittent leur place, s'avancent vers ces ouvriers échauffés par le vin, et parviennent, d'abord par leur fermeté, ensuite à

l'aide de paroles de concorde, à ramener le calme et à renouer parmi les disputeurs une amitié évanouie. Mais de pareils faits étaient si nombreux et se renouvelaient si souvent, qu'on ne les enregistrait pas.

Le vol était tout à fait inconnu dans les régiments de la Garde. Les chambrées étaient aussi sûres que des corps de garde ; ce qui faisait dire au général Dorsenne, qui commandait le corps des grenadiers de la vieille Garde : « Si j'avais
« de l'or plein un fourgon , je le mettrai dans
« une chambrée de mes grenadiers, il y serait
« plus en sûreté que dans un coffre-fort. »

Cette exquise probité des soldats se révéla d'une manière merveilleuse , surtout dans la funeste retraite de Moscou. Les cosaques harcelaient l'état-major de l'armée ; les équipages de l'Empereur, où se trouvait son trésor particulier, manquèrent d'être pris en sortant de Smolensk. M. Beaufort, alors payeur de la Garde, eut l'idée de faire porter aux soldats de ce corps toutes les valeurs en or : il y en avait pour deux millions. On distribua donc cet or à chaque homme, qui le mit dans son sac, et qui continua sa route. Arrivé de l'autre côté de la Bérésina, et le danger étant passé, M. Beaufort revendiqua son or. La somme tout entière — deux millions — se retrouva, moins soixante et dix pièces de 20 francs

qui avaient été perdues en traversant cette rivière... le grenadier qui les portait s'étant noyé ! Telle était la moralité de ces soldats.

Lorsqu'un bijou , une montre , un portefeuille étaient perdus dans les quartiers de la Garde , ils étaient rapportés chez l'adjutant-major de service, parfois même avant que celui qui les avait perdus s'en fût aperçu. En 1814, le baron Harlet, qui avait été major commandant du 2^e régiment de grenadiers à pied, nous raconta chez sa belle-mère, madame Letourneur de la Manche, femme de l'ancien membre du Directoire, qu'un jour il avait laissé tomber, dans la grande cour de Courbevoie, sa bourse contenant une soixantaine de francs. Cette perte s'était faite la nuit. Le lendemain, à son réveil, il fut très-étonné de voir un sergent-major entrer dans sa chambre une bourse à la main : c'était la sienne qui avait été trouvée par un tambour de ronde. Le général Harlet fit venir cet homme, et voulut lui donner au moins de quoi boire à sa santé ; mais le tambour refusa avec opiniâtreté.

L'ivresse était sévèrement punie, et il y avait peu d'exemples dans la Garde d'une infraction aussi flagrante à la sobriété. Cependant quand le fait arrivait, quand un soldat de la Garde avait eu le malheur de se mettre dans cet état , et

apparaissait dans une rue de Paris (ce qui était, nous le répétons, excessivement rare), aussitôt sortaient comme de dessous terre deux ou trois soldats de la Garde, n'importe de quelle arme, qui s'emparaient du délinquant, le faisaient monter dans un fiacre, et le reconduisaient à la caserne, où souvent on parvenait à déguiser son ivresse à l'adjudant de service. Mais s'il échappait à la punition, il ne pouvait échapper aux quolibets de ses camarades. Voilà quelle était sa punition la plus sensible. Aussi l'ivrogne renonçait-il bientôt à ce vice d'intempérance.

Les soldats de la vieille Garde étaient si bien pénétrés de la sainteté de la discipline, que lorsqu'ils avaient encouru une punition, ils se rendaient d'eux-mêmes à la salle de police, avant même que l'ordre en eût été signifié officiellement par le supérieur immédiat. A ce propos, on citait un grenadier nommé Petit-Jean, qui, durant vingt ans de service effectif, n'avait jamais mis le pied dans une salle de police, bien qu'avant d'entrer dans la Garde impériale il eût fait, pour nous servir de l'expression consacrée, plusieurs régiments. Il passa comme instructeur au bataillon d'instruction de la jeune Garde à Fontainebleau, et là, tout instructeur qu'il était, il se trouve puni de six heures de salle de police. Il va trouver son capitaine, et le

supplie de vouloir bien lui infliger une autre punition, la consigne, par exemple. Le capitaine reste inflexible.

— Alors, ajouta-t-il, faites-moi donc fusiller, mon capitaine : j'aime mieux ça.

L'officier se met à rire, et persiste. Petit-Jean remonte dans sa chambre, prend son fusil et se fait sauter la cervelle, après avoir dit à ses camarades :

— Je n'ai jamais été puni, et je ne le serai pas.

Le suicide de Vatel, le désespoir de ce célèbre maître d'hôtel n'est-il pas risible au prix de ce meurtre volontaire d'un brave soldat ?

Jamais officiers et sous-officiers ne furent obéis avec plus de promptitude et d'abnégation que dans la Garde. Les soldats avaient surnommé le maréchal Lobau (le général Mouton, qui fut longtemps aide de camp de l'Empereur) *le mouton-lion*, à cause sans doute de sa brillante valeur sur le champ de bataille et de la douceur de son caractère dans les relations ordinaires de la vie. Ce sobriquet aurait pu être également appliqué à tous les soldats de la Garde, car ces hommes qui, dans les plaines d'Austerlitz, d'Eylau, d'Iéna, de Wagram et de la Moskowa, firent trembler la terre sous leurs pas, étaient dans leurs casernes les hommes les plus faciles à diriger.

C'est qu'aussi ces intrépides soldats savaient que, les premiers de l'armée par les prérogatives et par le courage, ils devaient donner à cette armée, dont ils étaient la quintessence, l'exemple de toutes les vertus guerrières. Or, quelle est la première vertu du soldat, si ce n'est la discipline, qui prévient, qui punit et qui tue quelquefois, mais dont le fouet ne déshonore jamais, l'uniforme étant là comme un palliatif pour ennoblir tout, tout absolument, excepté le parjure et la désertion à l'ennemi, car la trahison en uniforme est la pire de toutes les trahisons?

III

CASERNEMENT.

Ce ne fut qu'en 1630, sous Louis XIII et au commencement du ministère du cardinal de Richelieu, que l'on vit s'élever à Paris les premières casernes; encore ne furent-elles construites qu'à l'extrémité des faubourgs de la ville et en dehors des murailles. Louis XIV acheva ce que Louis XIII et Richelieu avaient commencé. Par son ordre, quatre casernes spacieuses furent bâties dans l'intérieur des fau-

bourgs : une pour les gardes françaises, une pour le régiment des gardes suisses, une troisième destinée aux régiments de passage, et une quatrième enfin pour la maréchaussée ; mais ce n'est que du règne de Louis XV que datent toutes ces spacieuses casernes que l'on voit aujourd'hui dans l'intérieur de Paris. Louis XV fut le premier de nos rois qui songea sérieusement à la commodité et à l'aisance du soldat, en même temps qu'il déchargeait les habitants de la capitale d'une corvée et d'une contribution aussi gênante qu'onéreuse : celle de loger les gens de guerre. A présent les bonnes intentions de son successeur apparaissent dans tout leur lustre. Louis XVI, à l'imitation de son aïeul, fit une large part à ce qui devait assurer le bien-être du soldat. Les casernes qui s'élevèrent sous son règne témoignent de l'importance que le monarque attachait à ces constructions utiles, où les défenseurs de la patrie doivent trouver tout ce qui peut entretenir l'attachement au drapeau, le dévouement et l'obéissance au prince.

Le gouvernement révolutionnaire et le Directoire ne firent rien pour le casernement des soldats de la république ; ils leur octroyèrent seulement des églises et des monastères qu'il métamorphosèrent en quartiers d'infanterie ou de cavalerie, comme cela se rencontrait, mais sans

y apporter les moindres améliorations , sans essayer même d'y opérer les changements que semblait exiger cette nouvelle destination. La cavalerie , l'artillerie , l'infanterie , le génie , toutes ces armes étaient empilées pêle-mêle dans ces établissements, sans que l'autorité fit d'autres dépenses pour achever la métamorphose, que de tracer en grosses lettres rouges sur la porte gothique de l'église : *Caserne nationale*.

Les interminables guerres de l'Empire ne laissèrent pas à Napoléon le loisir de consacrer ses soins au grand œuvre de régénération militaire. L'Empereur fit construire peu de casernes à Paris ; cependant celle qu'il fit élever sur le quai d'Orsay, sauf l'exiguïté de l'emplacement, qui est loin de répondre aux exigences d'une telle construction, mais qu'on ne pourrait ni corriger ni augmenter, est tracée selon toutes les règles de l'architecture militaire. Les chambrées sont bien aérées et parfaitement distribuées ; les cours sont régulières ; les écuries, les cuisines, les cantines, etc., sont à la place qu'elles doivent occuper ; en un mot, l'édifice, vu du quai, a même un aspect monumental : ce grand nombre de croisées, cette porte ornée d'une architecture simple, mais sévère, impriment à cette caserne un caractère tout à fait analogue à sa destination.

On rapporte que Napoléon alla visiter la caserne du quai d'Orsay quelques jours après qu'elle avait été terminée. Le bataillon des grenadiers à pied de service y était déjà installé, et l'Empereur, en parcourant les parties de l'édifice, adressa la parole à quelques-uns de ses anciens compagnons d'Italie et d'Égypte. Comme ce jour-là il était en train de causer, il avisa un vieux grenadier qui, malgré la chaleur du soleil (on était au mois de juillet), s'était tranquillement assis en plein midi sur l'une des poutres circulaires qui forment les bancs de la cour principale.

— Eh bien ! lui dit Napoléon, j'espère que vous devez être contents, je vous ai fait bâtir une belle caserne où vous vivrez comme des coqs en pâte.

— C'est vrai, mon Empereur, répondit le grenadier en se levant aussitôt et en portant la main à son bonnet, le quartier n'est pas mal-adroitement confectionné ; le maître maçon qui l'a organisé n'est pas manchot ; mais il manque pourtant deux ustensiles de première nécessité à cette caserne...

— Quels ustensiles ? interrompit Napoléon.

— Des arbres dans cette cour pour nous garantir du soleil, et des gouttières aux toits pour nous empêcher, quand il pleut, de barboter comme des canards.

Napoléon eut peine à réprimer un sourire ; mais il reconnut la justesse de la critique du grenadier.

— Bah ! bah ! lui répondit-il en le tirant par la moustache , vous n'êtes jamais contents , vous autres ; vous êtes des petits-maitres : si on vous écoutait, il faudrait vous mettre dans du coton.

— Possible ! mon Empereur, repartit le soldat avec un flegme imperturbable ; mais c'est que quelquefois nous avons dans la cantine de la boue jusqu'aux jarrets.

Quoi qu'il en soit, le lendemain de cette visite Napoléon fit appeler à son lever l'architecte qui avait construit la caserne du quai d'Orsay. Celui-ci se rendit aussitôt aux ordres de l'Empereur, qui, malheureusement pour lui, se trouvait dans un de ces moments de crise ou d'excitation qui jetaient parfois dans son caractère, d'ordinaire si affectueux et si bon, un peu d'âpreté et de brusquerie.

— Monsieur, lui dit-il tout d'abord, vous êtes de l'Institut, et vous avez une expérience de trente années dans les bâtiments civils...

— Oui, sire, répondit celui-ci.

— Eh bien ! monsieur, je suis fâché d'être forcé de vous dire que vous ne savez pas votre métier.

Le moderne Vitruve tomba de son haut à ce singulier compliment, et ne put que balbutier des mots inintelligibles. Napoléon eut pitié de son embarras, et prenant peu à peu un ton de bienveillance, il ajouta :

— Dans la caserne de ma Garde, celle du quai d'Orsay, vous avez oublié les gouttières; rien que cela, monsieur.

— Ah ! sire, Votre Majesté a raison, repartit aussitôt l'architecte que le sourire qui effleurait les lèvres impériales avait tout à fait rassuré; mais je croyais que vos grenadiers ne craignaient pas plus l'eau que le feu.

Ce trait d'esprit et d'à-propos acheva de désarmer Napoléon, qui se prit à rire en disant à l'architecte :

— Mes soldats ne craignent ni l'eau ni le feu, c'est vrai; mais il est urgent cependant de placer des gouttières aux toits des bâtiments. Je compte que vous réparerez au plus tôt cet oubli.

Quelques jours après, des gouttières étaient posées partout, et le grenadier qui avait prévenu Napoléon de cet oubli disait à ses camarades :

— Le petit caporal a suivi mon conseil, il a fait poser des gouttières au quartier; aussi à l'avenir ne serons-nous pas obligés, comme les

soldats du pape, de prendre des parapluies pour traverser la cour quand le temps sera de mauvaise humeur.

Indépendamment des escadrons de service de la Garde (infanterie et cavalerie) qui logeaient temporairement au *quartier Bonaparte* du quai d'Orsay, le corps des grenadiers à pied occupa, dès la fin de 1804 jusqu'au commencement de l'année 1814, la belle caserne de Courbevoie.

Le 3^e régiment de grenadiers (Hollandais) fut caserné à Versailles, ainsi que les vétérans de la Garde et les flanqueurs.

Les chasseurs à pied logeaient à Ruel, dans cette antique résidence du cardinal de Richelieu.

Les régiments de fusiliers, de tirailleurs, de voltigeurs et de flanqueurs furent toujours en campagne ; mais leurs dépôts étaient aux casernes de Courbevoie, de Panthemont, à Ruel et à l'École Militaire.

Les sapeurs du génie furent casernés rue du Mont-Blanc, aujourd'hui caserne dite *de Clichy*.

Les marins, à l'École Militaire.

L'artillerie à pied et à cheval occupa le château de Vincennes.

Les grenadiers et chasseurs à cheval étaient distribués dans les vastes bâtiments de l'École Militaire.

La compagnie des mameluks tint garnison à Melun.

Les dragons de l'Impératrice furent casernés au quartier de la rue de Grenelle Saint-Germain, dit *Panthemont*;

Les lanciers polonais à Chantilly,

Et la gendarmerie d'élite aux Célestins.

Il faut le dire cependant, au temps du consulat, et même au commencement de l'empire, les corps de garde et les postes occupés par la Garde n'avaient aucun point de ressemblance avec les corps de garde hollandais, si pittoresquement retracés sur la toile par Wouwermans et Vandermeulen. Quatre murailles lézardées, recouvertes de devises, de noms, de dates et de grossières figures dessinées au charbon; un poêle de tôle à tuyau biscornu, un râtelier d'armes vermoulu; une table boiteuse, qui servait tout à la fois à ranger les gamelles et à écrire le rapport de chaque jour; un lit de camp noir et poli comme l'ébène, mais assez semblable au lit fabuleux de Procuste, tant il était court; une longue tablette enfumée destinée à placer le bidon, la caisse du tambour et les capotes, roulées en énormes boudins, des hommes de garde; deux ou trois bancs en bois de chêne; quatre chaises pareilles aux chaises d'église, pour les sous-officiers, et un vieux fauteuil recouvert de

peau, à clous de cuivre, pour l'officier commandant le poste, formaient l'ameublement de ce repaire enfumé, digne plutôt d'une bande de truands que d'une escouade de braves soldats. Mais ces soldats étaient de la Garde impériale ; leurs figures martiales exerçaient un tel prestige, que peu s'en fallait qu'en passant devant un de leurs corps de garde on ne les saluât, comme autrefois les citoyens de Rome s'inclinaient devant le temple de Jupiter Stator, confié à la garde des légions de César.

Ce ne fut qu'en 1806 que ces corps de garde, ceux surtout attenants aux palais et aux résidences impériales situées hors de Paris, furent améliorés. D'abord les alentours du bâtiment furent assainis, les murs recrépis et badigeonnés ; puis ensuite le mobilier fut changé et augmenté, et défense expresse fut faite aux soldats de tracer ou d'incruster quoi que ce soit sur les murs, sur les tables ou sur les bancs. L'officier commandant le poste, ainsi que les sous-officiers, eurent une chambre séparée de l'intérieur du corps de garde, et chacun d'eux un lit de camp particulier ; enfin, plus tard, l'établissement d'une fontaine d'eau vive, placée à proximité du poste, vint encore augmenter ces diverses améliorations.

IV

SERVICE.

Chacun des corps des grenadiers et des chasseurs à pied, des grenadiers et des chasseurs à cheval de la Garde, fournissait un bataillon et un escadron pour faire le service de la résidence impériale où se trouvait l'Empereur. Ce bataillon et cet escadron étaient relevés tous les trois mois; ils avaient avec eux, pour défilér la parade, les sapeurs et la musique de leur corps, qui accompagnaient tous les jours la garde montante.

Chaque corps d'infanterie était de service pendant une semaine alternativement : ils se relevaient le dimanche.

Le bataillon de grenadiers de service était logé, seulement pendant la durée de ce service, au *quartier Bonaparte*, quai d'Orsay; celui des chasseurs à Panthemont, rue de Grenelle Saint-Germain. En 1811, les chasseurs abandonnèrent cette caserne aux grenadiers, et furent logés à l'École Militaire.

Dans l'été, la garde montante défilait la parade à neuf heures du matin, dans la cour du

palais habité par l'Empereur, et, dans l'hiver, à midi.

L'escadron des grenadiers et celui des chasseurs à cheval de service étaient également casernés au *quartier Bonaparte*.

Par décret impérial, daté de Saint-Cloud le 24 messidor an XII (13 juillet 1804), Napoléon fixa de la manière suivante les obligations de service que la Garde impériale aurait à remplir auprès de sa personne, comme auprès de celle des membres de sa famille et des grands dignitaires de l'Empire.

« ART. 1^{er}. Partout où les troupes de la Garde impériale se trouvent réunies avec celles de la ligne, le poste d'honneur leur est déferé.

« ART. 2. Les officiers et sous-officiers de la Garde impériale ont, à grade égal, le commandement sur les officiers et sous-officiers des corps de ligne, lorsqu'ils se trouvent réunis dans un poste pour le même service.

« ART. 3. Lorsque l'Empereur accorde à quelque corps de la ligne l'honneur de participer à la garde de sa personne, les troupes de la Garde impériale conservent toujours la droite, et sont placées dans les postes qui se rapprochent le plus de Sa Majesté.

« ART. 4. Lorsqu'un corps ou un détachement de la Garde impériale voyage et qu'il rencontre

un autre corps ou un détachement de troupes de ligne , ce dernier se met en bataille et porte les armes ; les drapeaux saluent et les tambours battent aux champs jusqu'à ce que les troupes de la Garde soient passées.

« Les colonels et commandants des détachements se saluent réciproquement.

« Dans ce cas, le corps de la Garde impériale rend les mêmes honneurs qu'il reçoit du corps de la troupe de ligne, mais il ne s'arrête pas dans sa marche.

« ART. 5. Lorsqu'un corps ou un détachement de la Garde impériale est dans une place de guerre ou en campagne , le commandant de ce corps ou de ce détachement fournit seulement l'état de situation en hommes et en chevaux au commandant de la place ou au major général de l'armée ; mais si c'est dans une place assiégée, les corps ou détachements de la Garde impériale qui s'y trouvent, reçoivent, comme les autres corps de la garnison, du commandant supérieur de cette place les ordres de service pour contribuer à la défense générale.

« Lorsque l'Empereur traverse une rivière, ou qu'étant dans un port de mer il va se promener dans le port ou en rade, les marins de la Garde impériale ont exclusivement la garde du bateau qui porte Sa Majesté.

« Hors du palais, la Garde impériale présente les armes et borde la haie pour l'Empereur et l'Impératrice ; elle porte également les armes et se met en bataille pour les princes et princesses de la famille impériale ; alors les tambours battent *aux champs*. Elle prend de même les armes et les porte pour les colonels généraux de la Garde, mais alors les tambours ne battent que le *rappel*.

« Lorsque l'Empereur est en campagne, les postes fournis par la Garde impériale prennent les armes et les portent pour les maréchaux de l'Empire ; ils sortent du poste, sans armes, pour les autres généraux, mais les tambours ne battent pas.

« Lorsque l'Empereur n'est pas en campagne, les postes fournis par la Garde impériale rendent aux généraux les mêmes honneurs que leur rendrait la troupe de ligne.

« Les postes fournis par la Garde impériale, hors du palais de Sa Majesté ou en campagne, ou enfin en l'absence de l'Empereur, rendent aux maréchaux de l'Empire les mêmes honneurs que ceux attribués à Sa Majesté elle-même.

« A l'armée, les corps doivent des visites de corps aux aides de camp de service de l'Empereur.

« Il ne peut entrer dans le palais que l'Empe-

reur habite aucune troupe que celle commandée pour le service du jour, sans que le colonel général de service en soit instruit. Dans ce cas, il doit l'être avant l'exécution de l'ordre qui a fait avancer cette troupe ; mais si le colonel général n'est pas prévenu, ou s'il ignore le motif de l'arrivée de ladite troupe, il doit, de son autorité privée, faire retirer cette troupe. »

CHAPITRE IV.

ÉTATS NOMINATIFS ¹.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Colonels généraux de la Garde, maréchaux de l'empire.

Davoust (G. D. ✕), commandant les grenadiers à pied.

Soult (G. D. ✕), commandant les chasseurs à pied.

Bessières (G. D. ✕), commandant la cavalerie.

Mortier (G. D. ✕), commandant l'artillerie et les marins.

Aides de camp de l'empereur.

<i>Caffarelli</i> (C. ✕),	} généraux de divis.	<i>Lemarrois</i> (C. ✕),	} génér. de brig.
<i>Lauriston</i> (C. ✕),		<i>Rapp</i> (C. ✕),	
<i>Savary</i> (C. ✕),		<i>Lebrun</i> (C. ✕), colonel.	

¹ Les noms des officiers de la Garde décorés de l'ordre de la

Aides de camp des colonels généraux de la Garde.

<i>A. Davoust</i> (O. ✱),	} chefs d'escadron.	<i>Falcon</i> ✱,	} capitaines.
<i>Gouret</i> (O. ✱),		<i>Lapointe</i> ✱,	
<i>Barbanègre</i> (O. ✱),		<i>Lebrun</i> ✱,	} lieuten ^{ts} .
<i>Lachau</i> (O. ✱),		<i>Lameth</i> ✱,	
<i>Billard</i> (O. ✱),		<i>Lapeyrière</i> ✱,	

Administration de la Garde.

Chandelas ✱, inspecteur aux revues.

Charamond, commiss. des guerres de 1^{re} cl.

Larrey (O. ✱), chirurgien-major en chef.

Verry, bibliothécaire.

CORPS DES GRENADIERS A PIED.

État-major.

Le général de brigade *Hulin* (C. ✱), colonel.

Légion d'honneur seront toujours indiqués dans nos états nominatifs de la manière suivante, savoir :

- Le grand aigle (G. A. ✱),
- Le grand dignitaire (G. D. ✱),
- Le grand officier (G. O. ✱),
- Le commandant (C. ✱),
- L'officier (O. ✱),
- Le chevalier ✱.

La différence entre le grand aigle, le grand dignitaire et le grand officier de la Légion d'honneur ne consistait que dans la dotation affectée à chacune de ces dignités : les insignes de la décoration étaient les mêmes.

D'Orsenne (O. ✱), major.

Pourailly (O. ✱), } chefs de bataillon.
Nicolas (O. ✱), }

Reaut ✱, capitaine quartier-maitre.

<i>Pierron</i> ✱, { capitaines	<i>Morlay</i> ✱, { lieut. porte-
<i>Flamand</i> ✱, { adjud.-maj.	<i>Ritter</i> ✱, { drapeau.
<i>Faucon</i> ✱, { lieut. sous-	<i>Dudonjon</i> ✱, { offic. de santé
<i>Chicot</i> ✱, { adjud.-maj.	<i>Chappe</i> ✱, { de 1 ^{re} classe.

Barèges, capitaine à la suite.

Numéros des BATAILLONS.	COMPAGNIES.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
			en premier.	en second.
1 ^{re}	1 ^e	Joré ✱	Audran ✱	Bazin ✱ Micheler ✱
	2 ^e	Meyer ✱	Poret ✱	Triaire ✱ Hollier ✱
	3 ^e	Luneau ✱	Mellier ✱	Deneuilly ✱ Dethan ✱
	4 ^e	Carré ✱	Pilloud ✱	Mège ✱ Dingremont ✱
	5 ^e	Richard ✱	Delvolvé ✱	Lemaitre ✱ Belcourt ✱
	6 ^e	Renard ✱	Bouhour ✱	Mirabel ✱ Galois ✱
	7 ^e	Peyre ✱	Leroy (cadet) ✱	Villemeureux ✱ Deleuze ✱
	8 ^e	Aversene ✱	Descombes ✱	Bremont ✱ Naulin ✱

Nombres des BATAILLONS	COMPAGNIES.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
			en premier.	en second.
2 ^e	1 ^e	Lemarrois (R.) ✱	Guillemard ✱	{ Boudin ✱ Delgas ✱
	2 ^e	Dutrône ✱	Michel ✱	{ Caron ✱ Nollet ✱
	3 ^e	Theuré ✱	Bourdille ✱	{ Cirou ✱ Lambert ✱
	4 ^e	Chautard ✱	Aubert ✱	{ Letroublon ✱ Faure ✱
	5 ^e	Metzinger ✱	Laurède ✱	{ Desmoulins ✱ Castagnier ✱
	6 ^e	Rogery ✱	Deblais ✱	{ Parvy ✱ Rouiller ✱
	7 ^e	Leroy (ainé) ✱	Chapuzet ✱	{ Pilate ✱ Montenoise ✱
	8 ^e	Brousse ✱		{ Bureau ✱

CORPS DES CHASSEURS A PIED.

État-major.

Le général de brigade *Soulès* (C. ✱), colonel.

Gros (C. ✱), major.

Les lieut.-colon. { *Barbanègre* (O. ✱), } chefs de bataill.
 { *Jeanin* (O. ✱), }

Larony ✱, capitaine quartier-maitre.

Rouvier ✱, } capitaines adjudants-majors.
Fleurentin ✱, }

Lefebvre ✱, } lieut. sous-adjudants-majors.
Chapelle ✱, }

Faure ✱, } sous-lieut. porte-drapeau.
Second ✱, }

Vergès, } officiers de santé de 1^{re} classe.
Lachaise, }

numéros des BATAILLONS.	COMPAGNIES	CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
			en premier.	en second.
1 ^{re}	1 ^e	<i>Desmaroux</i> ✱	<i>Blondeau</i> ✱	<i>Metzger</i> ✱ <i>Mallet</i> ✱
	2 ^e	<i>Ramand</i> ✱	<i>Laplane</i> ✱	<i>Méneguain</i> ✱ <i>Puèch</i> ✱
	3 ^e	<i>Berlier</i> ✱	<i>Olagnier</i> ✱	<i>Rattier</i> ✱ <i>Charrau</i> ✱
	4 ^e	<i>Lambinet</i> ✱	<i>Dufour</i> ✱	<i>Divat</i> ✱ <i>Potier</i> ✱
	5 ^e	<i>Dupin</i> ✱	<i>Galté</i> ✱	<i>Colomban</i> ✱ <i>Soules</i> ✱
	6 ^e	<i>Larousse</i> ✱	<i>Mahieu</i> ✱	<i>Bié</i> ✱ <i>Nicolas</i> ✱
	7 ^e	<i>Bellaton</i> ✱	<i>Rozet</i> ✱	<i>Boursier</i> ✱ <i>Finat</i> ✱
	8 ^e	<i>Castanier</i> ✱	<i>Labusquette</i> ✱	<i>Morin</i> ✱ <i>Henry</i> ✱

Numéros des BATAILLONS.	COMPAGNIES	CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
			en premier.	en second.
2 ^e	1 ^e	Boucher ✱	Félix ✱	Villaret ✱ (Dumenil ✱
	2 ^e	Kessel ✱	Gimont ✱	(Preslier ✱ (Guerdin ✱
	3 ^e	Rampon ✱	Pieron ✱	(Stinbaek ✱ (Vincent ✱
	4 ^e	Caire ✱	Redon ✱	(Roux ✱ (Simonin ✱
	5 ^e	Bigarré ✱	Beurmann ✱	(Coppier ✱ (Ozeré ✱
	6 ^e	Davignon ✱	Martenot ✱	(Laverny ✱ (Laguillermie ✱
	7 ^e	Bert ✱	Crepv ✱	(Barral ✱ (Beauchard ✱
	8 ^e	Garnier ✱	Magne ✱	(Ratteau ✱ (Pigéard ✱

VÉLITES A PIED.

État-major.

GRENA DIERS.

Chezy (O. ✱), chef de bataillon.*Vezu* ✱, capitaine adjud.-major.*Delaire* ✱, lieutenant sous-adjudant-major.*Braise*, officier à la suite.

CHASSEURS.

Denoyers (O. ✕), lieutenant-colonel.

Rignon ✕, capitaine adjudant-major.

Herlobig ✕, sous-lieutenant sous-adjudant-major.

Maugras, officier de santé.

COMPAGNIE DE VÉTÉRANS.

Charpentier (O. ✕), chef de bataillon.

Magné ✕, capitaine.

Guyon ✕, { lieuten. en 1^{er}. | *Coquillon* ✕, { lieut. en 2^d.
Rebour ✕, { | *Martin* ✕, }

BATAILLON DES MATELOTS.

État-major.

Daugier (C. ✕), capitaine de vaisseau commandant.

Pringet ✕, adjudant-major.

Mahoudeau ✕, quartier-maitre.

Laurent ✕, lieutenant d'artill. chargé de l'habillement.

Taillefer, chirurgien-major.

ÉQUIPAGES.	CAPITAINES DE FRÉGATE commandants.	LIEUTEN. DE VAISSEAU comm.d'escouades.	Enseignes.
1	Lebas Sainte- Croix ✱	Montfort ✱ Chevalier ✱ Thonaron ✱	Cretet ✱ Leroy ✱
2	Wattier ✱	Roquebert ✱ Etchégaray ✱ Boniface ✱	Gaultier ✱ Gerodias ✱
3	Baste ✱	Saizieu ✱ Lehenaff ✱ Bouvier ✱	Piron ✱ Jacquelot ✱
4	Roquebert ✱	Cotelle ✱ Gerdy ✱ Serval ✱	Masson ✱ Rougéuil ✱
5	Lecoat Kervé- guen ✱	Grivelle ✱ Keraudren ✱ Barbezi ✱	Theissier Mar- guerite ✱ Legoff ✱

CORPS DES GRENADIERS A CHEVAL.

État-major.

Le général de brigade *Ordener* (C. ✱), colonel.*Lepicq* (O. ✱), major.

Mourié (O. ✱),
Bourdon (O. ✱),
Clément (O. ✱),
Jolivet (O. ✱),

} chefs d'escadron.

Perrot (O ✱), chef d'escadron quartier-maitre.

Lahubaudière ✱, capitaine adjudant-major.

Parisot ✱, capit. instruct.

Carré ✱, adjudant lieut.

Jacob ✱,

Picquet ✱,

Walter ✱,

Picard ✱,

Sabattier ✱, adj. lieutenant en second.

lieutenants
porte-étend.

Diéché ✱, officier de santé de 1^{re} classe.

Cassel, id. de 2^e classe.

Diéché (jeune), chirurgien de 3^e classe.

Numéros des		CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
ESCADRONS.	COMPAGNIES.		en premier.	en second.
1 ^r	1 ^e	<i>Manfroy</i> ✱	<i>Colin</i> ✱	<i>Campariol</i> ✱
			<i>Bourde</i> ✱	<i>Meny</i> ✱
2 ^e	5 ^e	<i>Duclaux</i> ✱	<i>Croizier</i> ✱	<i>Delaporte</i> ✱
			<i>Hardy</i> ✱	<i>Taschère</i> ✱
3 ^e	2 ^e	<i>Blancard</i> ✱	<i>Feyt</i> ✱	<i>Pertus</i> ✱
			<i>Desmont</i> ✱	<i>Dupety</i> ✱
4 ^e	6 ^e	<i>Séganville</i> ✱	<i>Auzony</i> ✱	<i>Varnout</i> ✱
			<i>Lajoye</i> ✱	<i>Borde</i> ✱
5 ^e	3 ^e	<i>Rossignol</i> ✱	<i>Ligier</i> ✱	<i>Inbert</i> ✱
			<i>Burgraff</i> ✱	<i>Busequin</i> ✱
6 ^e	7 ^e	<i>Dujon</i> ✱	<i>Chassin</i> ✱	<i>Messenger</i> ✱
			<i>Ring</i> ✱	<i>Lhuillier</i> ✱
7 ^e	4 ^e	<i>Holdrinet</i> ✱	<i>Guillaume</i> ✱	<i>Beaugeois</i> ✱
			<i>Duvier</i> ✱	<i>Meline</i> ✱
8 ^e	8 ^e	<i>Diettmann</i> ✱	<i>Messier</i> ✱	<i>Rollet</i> ✱
			<i>Verrière</i> ✱	<i>Buyck</i> ✱

CORPS DES CHASSEURS A CHEVAL.

État-major.

Le général de brig. *Eugène Beauharnais* (G. D. ✱), colonel.

Morland (C. ✱), major.

<i>Dahlmann</i> (O. ✱),	} chefs d'escadron.	<i>Domangé</i> ✱,	} adjud.-lieut.
<i>Beurmann</i> (O. ✱),		<i>Mekner</i> ✱,	
<i>Bourbier</i> (O. ✱),		<i>Guibert</i> ✱,	} porte-étend. lieutenants.
<i>Guyot</i> (O. ✱),		<i>Peyrot</i> ✱,	
<i>Clerc</i> ✱, capit. adjud.-maj.	<i>Sève</i> ✱,		
<i>Nager</i> ✱, capit. instruct.		<i>Viala</i> ✱,	
<i>Thervay</i> ✱, capitaine adjudant-major.		<i>Assaligny</i> , officier de santé de 1 ^{re} classe.	

Numéros des		CAPITAINES.	LIEUTENANTS	
ESCAD.	COMPAG.		en premier.	en second.
1 ^{re}	1 ^e	Bohu ✱	Schmit ✱	Parisot ✱
			(Desmichel ✱	Sausot ✱
	3 ^e	Clere ✱	Poiret ✱	Dupont ✱
2 ^e			(Duvernoy ✱	Douchery ✱
	2 ^e	Romieux ✱	Bureau ✱	Perrier ✱
			(Rabusson ✱	Joly ✱
3 ^e	6 ^e	Francq ✱		Barbanègre ✱
			(Muzy ✱	Hipolite ✱
	3 ^e	Delacroix ✱	(Callory ✱	Pibout ✱
4 ^e			(Joannès ✱	Maziaux ✱
	7 ^e	Cavrois ✱	(Guiod ✱	Colomier ✱
			(Rougeot ✱	Paillès ✱
4 ^e	4 ^e	Daumesnil ✱	(Fournier ✱	Thomassin ✱
			(Legros ✱	Adet ✱
	8 ^e	Martin ✱	(Monnier ✱	Bayeux ✱
			(Delassus ✱	Brasseur ✱

COMPAGNIE DE MAMELUKS.

État-major.

Delaitre ✱, capitaine commandant.*Rouyer* ✱, adjudant-lieutenant.*Mauban* ✱, chirurgien-major.

<i>Ibrahim</i> ✱,	$\left\{ \begin{array}{l} \text{capitaines.} \\ \text{lieut. en 1er.} \end{array} \right.$	<i>Elias</i> ✱,	$\left. \begin{array}{l} \\ \\ \\ \end{array} \right\} \text{lieut. en 2d.}$
<i>Souhoube</i> ✱,		<i>Chaim</i> ✱,	
<i>Renno</i> ✱,		<i>Soliman</i> ✱,	
<i>Dahoud</i> ✱,		<i>Abdallah</i> ✱,	

GENDARMERIE D'ÉLITE.

État-major.

Savary (C. ✱), général de brigade, colonel.*Jacquin* (O. ✱), major.*Renault* ✱, officier de santé de 1^{re} classe.

<i>Henry</i> (O. ✱),	$\left. \begin{array}{l} \\ \end{array} \right\} \text{chefs d'escadron.}$
<i>Dautancourt</i> (O. ✱),	

Meckenem ✱, capitaine adjud.-major.*Colin* ✱, capitaine quartier-maitre.

<i>Pelet</i> ✱,	$\left\{ \text{adjud. sous-lieutenants.} \right.$
<i>Rochereuil</i> ✱,	

DÉSIGNATION DE L'ARME.	Compagnies	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.
Infanterie, 1 bataillon.	1 ^e	Montmarié ✱	Drohault ✱ Ledoux ✱
	2 ^e	Dhalmont ✱	Bellanger ✱ Verneuil ✱
Cavalerie, 2 escadrons.	1 ^e	Bloump ✱	Gery ✱ Besançon ✱
	3 ^e	Oger ✱	Bourgeois ✱ Noireau ✱
	2 ^e	Lenoir ✱	Pinon ✱ Moreau ✱
	4 ^e	Roise ✱	Jeanin ✱ Dancourt ✱

ARTILLERIE.

Etat-major.

Couin (C. ✱), colonel.

Doguereau cadet (O. ✱), } chefs d'escadron.
Digeon (O. ✱), }

Grenier ✱, adjud.-major.	Boisselier ✱, lieut. en 2 ^d , adjudant.
Robert ✱, lieut. quart.-m.	
Sandras ✱, instructeur.	Therin, off. de santé de 1 ^e cl.
Sauvage ✱, lieuten. en 2 ^d , porte-étendard.	Souchotte, id. de 2 ^e cl. Thirion, prof. de mathém.

Compagnies d'artillerie légère.

NUMÉROS.	CAPITAINES en second.	LIEUTENANTS	
		en premier.	en second.
1	Chauveau ✱	Eichbornn ✱	Lafond ✱
2	Dubuard ✱	Berthier ✱	Couin jeune ✱

PARC D'ARTILLERIE.

Pommereuil ✱, capitaine en 2^d d'ouvriers.

Cuny ✱, lieutenant en 2^d, garde du parc.

<i>Guettmann</i> ✱, gardé d'ouvr.	<i>Petit,</i>	} conduct.
<i>Monin,</i>	<i>Bertrand,</i>	
<i>Labarre,</i>	<i>Bertin,</i>	
<i>Deveau,</i>	<i>Guilleminault,</i>	
<i>Hugo,</i>	<i>Mauprevez,</i>	
} sous-gardes.		

TRAIN.

Devarennès ✱, capitaine commandant.

Leroy ✱, lieutenant adjudant-major.

Compagnies.	{	1 ^{re} <i>Foday</i> ✱,	}	lieutenants.
		2 ^e <i>Le Blanc</i> ✱,		
		3 ^e <i>Thiberge</i> ✱,		
		4 ^e <i>Perron</i> ✱,		

GÉNIE.

État-major.

Boissonnet (O. ✱), chef de bataillon.

Emond ✱, capitaine.

SERVICE DE SANTÉ.

Hôpital de la Garde, dit du Gros-Cailhon.

Sue, médecin en chef.*Larrey* (O. ✕), chirurgien en chef.*Sureau*, pharmacien en chef.*Paulet* ✕, chirurgien de première classe.

<i>Zinck</i> ✕,	} chir. de 2 ^e classe.		<i>Alyon</i> , pharm. de 1 ^{re} classe.
<i>Poirçon</i> ,			<i>Lagarde</i> , id. de 2 ^e id.
<i>Verges</i> ,	} id. de 5 ^e id.		<i>Fourcy</i> ,
<i>Ferlut</i> ,			<i>Barbès</i> ,

CHAPITRE V.

DISTRIBUTION DES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR.

CAMP DE BOULOGNE.

Après l'avènement de Napoléon à l'Empire, la nouvelle Garde impériale avait prêté serment au chef qu'elle avait élevé sur le pavois ¹ ; mais lui

¹ Réponse de l'Empereur à la députation de la Garde impériale, qui lui fut présentée le 25 messidor an xii (15 juin 1804), par le maréchal Bessièrès :

« Je connais les sentiments de la Garde pour ma personne ;
« ma confiance dans la bravoure et dans la fidélité des corps
« qui la composent est entière. Je vois constamment avec le
« plus grand plaisir mes compagnons d'armes échappés à tant

voulut réveiller l'esprit du soldat en invoquant l'enthousiasme des vieilles légions de Rome, et, comme le vainqueur des Gaules, leur adresser quelques-unes de ces paroles qui savent remuer les âmes.

Déjà l'organisation de la Légion d'honneur avait été complétée. La qualité de membre de la Légion d'honneur se perdait, ainsi que l'exercice des droits qui y étaient attachés, par les mêmes causes qui faisaient perdre la qualité de citoyen français. Aucun jugement emportant peine infamante ne pouvait être exécuté contre un membre de la Légion d'honneur avant qu'il n'eût été dégradé. Pour cette dégradation, le président prononçait, immédiatement après la lecture du jugement, cette formule : *Vous avez manqué à l'honneur ; je déclare, au nom de la Légion d'honneur, que vous avez cessé d'en être membre.* La cassation d'un officier, d'un sous-officier, d'un soldat légionnaire, ne pouvait avoir lieu que d'après l'autorisation du ministre de la

« de dangers, et couverts de tant d'honorables blessures, et
« j'éprouve un sentiment de parfaite satisfaction lorsque je
« puis me dire, en les considérant sous leurs drapeaux, qu'il
« n'est pas une des batailles, pas un des combats livrés pendant
« ces quinze dernières années, et dans les quatre parties du
« monde, qui n'ait eu parmi eux des témoins et des ac-
« teurs. » (*Moniteur.*)

guerre, qui ne la donnait qu'après en avoir informé le grand chancelier, qui en référerait à l'Empereur ¹.

Les étrangers nommés membres de la Légion d'honneur étaient *admis* et non *reçus*. Ils portaient la décoration et ne prêtaient point de serment; ils ne comptaient pas dans le nombre fixé pour chaque grade; ils ne jouissaient pas des droits politiques attribués aux légionnaires.

La décoration de la Légion consistait dans une étoile à cinq rayons doubles. Le centre de l'étoile, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présentait la tête de l'Empereur, avec cette légende : *Napoléon, Empereur des Français*, et, de l'autre, l'aigle français tenant la foudre, avec cette légende : *Honneur et patrie*. La décoration était émaillée de blanc; en or pour les grands officiers, commandants et officiers, et en argent pour les légionnaires. On la portait à la boutonnière de l'habit, attachée à un ruban rouge moiré. Les membres de la Légion devaient toujours porter leur décoration ².

La *fête de la Conquête de la Liberté* et celle de la *Fondation de la République*, maintenues par la loi du 3 nivôse an VIII (24 décembre 1799),

¹ Arrêté du 22 messidor an XII (11 juillet 1804).

² Décret du 24 messidor an XII (13 juillet 1804).

étaient tombées en désuétude. Le 14 juillet 1804 fut choisi par Napoléon pour faire l'inauguration de la Légion d'honneur, recevoir le serment des membres, et leur en distribuer lui-même les décorations.

Ce jour-là, la nouvelle Garde impériale défila devant l'Empereur, aux Tuileries, puis vint border la haie depuis le palais jusqu'aux Invalides. L'impératrice Joséphine traversa le jardin dans une voiture à huit chevaux, accompagnée des princesses, sœurs et belles-sœurs de l'Empereur. Au bruit d'une salve d'artillerie, Napoléon partit à cheval du palais, précédé par les maréchaux, et suivi des colonels généraux de sa Garde, de ses aides de camp. La marche était ouverte par les chasseurs à cheval de la Garde, et fermée par les grenadiers. Le canon des Invalides annonça son arrivée. Le gouverneur (le maréchal Serrurier) vint recevoir Napoléon en dehors de la grille de l'hôtel, et lui en présenter les clefs. Les ministres et ceux des grands officiers de l'Empire qui n'étaient pas venus à cheval, se réunirent sur l'esplanade de l'hôtel, et prirent rang dans le cortège.

Le cardinal archevêque de Paris reçut l'Empereur à la porte de l'église, et lui présenta l'encens et l'eau bénite ; ensuite le clergé le conduisit processionnellement, sous le dais, jusqu'au

trône impérial, au bruit d'une marche militaire. Il s'y plaça, et chacun prit son rang autour de lui, suivant la loi de l'étiquette.

Un immense amphithéâtre était occupé par sept cents invalides et cent élèves de l'École polytechnique. Les grands officiers, les commandants, les officiers et les membres de la Légion étaient rangés dans la nef.

Le cardinal commença la messe. Après l'évangile, le grand chancelier de la Légion d'honneur prononça un discours. Rappelant les souvenirs du 14 juillet 1789, il dit que tout ce que cette mémorable journée avait établi était inébranlable, et que rien de ce qu'elle avait détruit ne pouvait reparaitre ; il appela ensuite successivement les grands officiers, qui s'approchèrent du trône pour prêter le serment prescrit.

Alors Napoléon se couvrit, et d'une voix forte et accentuée prononça la formule de ce serment, en interpellant les commandants, les officiers et les légionnaires. Tous, debout, la main levée, répétèrent à la fois : *Je le jure !*

La messe finie, les décorations furent déposées au pied du trône, dans un bassin d'or. Celle de l'Empereur, après être passée des mains du grand maître des cérémonies, arriva au prince Louis, qui l'attacha lui-même à l'habit de Napoléon. Puis le grand chancelier appela suc-

cessivement les membres de la Légion dans l'ordre de leurs grades, pour recevoir la décoration des mains de l'Empereur. Là se trouvaient mêlés le soldat de la Garde, le général, le pontife, le magistrat, l'administrateur, le savant et l'artiste. La cérémonie se termina par un *Te Deum*. Le retour aux Tuileries se fit dans le même ordre que le départ. Le soir, il y eut illumination aux Tuileries, concert sur la terrasse du palais, et feu d'artifice sur le Pont-Neuf.

Cette solennité fut majestueuse et imposante ; la vive émotion qu'elle avait excitée à plusieurs reprises dans l'église des Invalides s'était manifestée davantage encore à la sortie du temple, et longtemps après le départ de Napoléon les cours de l'hôtel réservé aux martyrs des batailles retentirent des cris de *vive l'Empereur* ¹ !

¹ Pour prouver que Napoléon ne prodiguait pas la croix de la Légion d'honneur, il nous suffira de citer un seul fait.

Veyrat, inspecteur général de la police militaire, avait rendu de nombreux services, notamment dans toutes les tentatives qui avaient été faites contre la vie de Napoléon sous le consulat, et principalement dans l'affaire Mallet, en 1812, puisque c'est lui qui, en arrêtant ce dernier chez le général Hulin, gouverneur de Paris, fit en quelque sorte avorter cette incroyable conspiration.

Veyrat n'avait qu'une seule ambition : celle de voir sa boutonnière ornée du ruban rouge. Nombre de hauts fonc-

A quelques jours de là, Napoléon partit pour Boulogne. Il voulait se montrer aux troupes des camps. L'expédition d'Angleterre se préparait avec un grand déploiement d'énergie; 150,000 hommes salueraient leur Empereur sur le rivage de la Manche. Napoléon avait distribué la Légion d'honneur à sa Garde aux Invalides, il voulut répéter la grandeur de cette solennité au camp de Boulogne. En visitant ses braves légions, l'Empereur devait récompenser tant de dévouement à sa personne et à son service; sa présence encouragerait les travaux; les soldats s'accoutumeraient à voir César sous la tente. Il arriva donc à Boulogne avec l'impératrice Joséphine, qui semblait le dominer comme une destinée mystérieuse, et se trouva bientôt au milieu des régiments massés sur une vaste étendue du littoral. Puis il annonça à la grande

tionnaires qui s'intéressaient à lui en avaient fait la demande à l'empereur sans pouvoir jamais réussir. Un jour que le duc de Rovigo, qui avait succédé à Fouché au ministère de la police, énumérait les droits qu'il croyait que Veyrat avait à cette distinction, Napoléon, l'ayant laissé parler sans l'interrompre, lui dit enfin :

— Vous avez raison, Savary, je conviens de tout cela, je suis très-content de Veyrat, il me sert bien et depuis longtemps; je lui donnerai de l'argent tant qu'il voudra, mais la croix... jamais ! Dites-le-lui une fois pour toutes, et qu'on ne m'en parle plus.

armée ¹, par un ordre du jour, que, dans la fête militaire du lendemain, il distribuerait les croix de la Légion d'honneur aux plus méritants de l'armée; tous devaient la recevoir de sa main, comme pour en garder un souvenir plus puissant. Sur une hauteur, là où les dunes forment un grand amphithéâtre, la Garde impériale et l'armée se rangèrent en colonnes serrées; au-devant de la ligne, d'innombrables navires de la flottille, par des évolutions répétées, semblaient se réjouir de la présence de leur Empereur, comme les dauphins de la fable autour de Neptune. De nombreuses salves d'artillerie, le son

¹ Ce fut à l'époque des premières dispositions prises à Boulogne pour opérer la descente en Angleterre, que Napoléon (qui n'était encore que consul à vie) ordonna la formation d'une grande armée divisée en six corps principaux et distincts. Berthier, alors ministre de la guerre, joignit à ces fonctions celles de major général de cette armée. Il était facile de deviner qui devait en être le chef suprême. Après avoir arrêté toutes les bases de cette vaste organisation, le Consul, dans une lettre au major général en date du 25 prairial an xi (14 juin 1803), désigna les régiments des différentes armes qui devaient former les six corps de cette armée sans pareille. Telle fut l'origine de la *grande armée*, dont l'organisation définitive ne fut cependant complète que sous l'Empire, et qui concentra, sous le commandement de Napoléon seul, toutes les forces militaires de la France. Dès ce moment la Garde impériale fit partie indispensable de la grande armée, et en devint en quelque sorte le pivot et le moteur.

d'une musique militaire qui retentissait d'écho en écho, les fanfares des trompettes bruyantes, le roulement de trois cents tambours, se firent entendre lorsque Napoléon parut. Il se plaça au centre de cet amphithéâtre; il était assis, en guise de trône, sur le vieux siège en fer des rois de la première race, tenant en sa main les attributs impériaux; derrière lui était le bouclier de Bayard, et dans le casque de Duguesclin les croix de l'ordre glorieux qu'il allait distribuer aux dignes enfants de la France. Les maréchaux se groupaient à ses côtés; le maréchal Berthier lisait les noms de chaque soldat ou officier qui recevait la noble distinction de tant de services; puis chacun s'avancait près de l'Empereur, qui disait à tous une parole bienveillante en leur remettant l'insigne de l'honneur. Aux plus anciens soldats, il rappelait l'Égypte, l'Italie, et de grosses larmes roulaient dans leurs yeux brillants du souvenir de Montenotte, des Pyramides ou de Marengo; glorieux pêle-mêle de héros, qui tous s'approchaient avec respect de celui qui les avait faits tels. Cette cérémonie dut laisser dans le cœur de tous d'indicibles souvenirs. Nous les retrouverons, aux jours des batailles et même aux époques de décadence, toujours les mêmes, et tressaillant au seul nom de leur Empereur !

Cette solennité ne dura qu'une journée; et, dès le lendemain, Napoléon accomplit son œuvre de visite solennelle dans les camps; il voulut tout voir, comme la première fois qu'il avait visité Boulogne. Il travaillait successivement avec le ministre de la guerre et avec celui de la marine. L'homme de guerre qu'il consulta le plus fut sans contredit le maréchal Soult. Puis, montant sur un navire au milieu de la mer houleuse, il fit exécuter des manœuvres devant lui. Le vent de l'Océan soufflait avec violence; il put juger combien serait périlleuse une semblable expédition; mais les troupes de terre durent s'habituer aux roulis des tempêtes, si fréquentes sur les côtes du nord de la France. Quelques divisions de la flottille abordèrent au port, et Napoléon bondit de joie au spectacle que lui avait préparé l'amiral Verhuel, entrant avec une division de chaloupes hollandaises au moment même où il distribuait les récompenses si légitimement dues au courage et à l'intrépidité; car, il faut le dire, ce n'était que dans les camps et entouré de sa Garde que Napoléon se trouvait heureux; c'était là l'élément de sa glorieuse vie; il comprenait le langage de ses soldats, et se faisait comprendre de ces hommes fiers d'avoir un tel chef à leur tête.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE

PENDANT LES SIX DERNIERS MOIS DE L'ANNÉE 1804.

État-major et administration.	26
---------------------------------------	----

INFANTERIE.

Grenadiers à pied. . . 1 régiment. .	1,716
Vélites grenadiers. . . 1 bataillon. .	953
Chasseurs à pied . . . 1 régiment. .	1,716
Vélites chasseurs. . . 1 bataillon. .	953
Vétérans. 1 compagnie. .	102
Matelots. 4 bataillons. .	806
	6,250 6,250

CAVALERIE.

Grenadiers à cheval . . 1 régiment. .	1,018
Chasseurs à cheval. . . 1 régiment. .	1,018
Mameluks 1 compagnie. .	124
Gendarmerie d'élite . . 1 bat. 2 escad.	652
	2,792 2,792

ARTILLERIE.

1 escadron d'artillerie légère, 1 section d'ouvriers, 1 compagnie du train. .	712
HÔPITAL dit du <i>Gros-Caillou</i>	18
TOTAL.	9,798

LIVRE CINQUIÈME.

ANNÉE 1805.

Du 11 nivôse an XIII au 10 nivôse an XIV (du 1^{er} janvier au
31 décembre 1805).

CHAPITRE PREMIER.

I

ADMISSION DES MILITAIRES DE LA GARDE A L'HÔTEL
IMPÉRIAL DES INVALIDES.

Pourvoir à la subsistance, au logement et à l'entretien convenables d'un grand nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats que leur courage et leurs services ont mis dans le cas d'entrer aux Invalides, et que leur peu de for-

tune a réduits à la nécessité d'avoir besoin de ce secours, fut la pensée de Louis XIV. Napoléon continua l'œuvre sublime du grand roi, et l'on sait que, sous son règne, l'Hôtel impérial des Invalides recouvra toute la splendeur, tout le confortable qu'il avait au xvii^e siècle, et dont les gouvernements révolutionnaires précédents s'étaient fait un jeu de le dépouiller.

Au temps de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, les corps privilégiés de l'armée française fournissaient peu de sujets aux Invalides. Les soldats des *gardes françaises* et les *gardes suisses*, seuls, pouvaient briguer l'avantage d'entrer dans cet établissement, parce que les corps de la maison militaire du roi n'étaient composés que d'officiers, tels que les *gardes du corps*, les *gardes de la porte*, les *gendarmes* et les *mousquetaires*, qui se retiraient presque tous avec des pensions qui suffisaient, en ce temps, à leurs besoins. Les Suisses, après leur congé, étaient admis dans les emplois subalternes de la maison civile du roi en qualité de gardiens des jardins ou de suisses du château; et les gardes françaises, dont les soldats exerçaient presque tous des industries lucratives, s'établissaient dans Paris avec la petite somme d'argent qu'ils tenaient de la libéralité du roi. Les soldats de ces corps privilégiés étaient donc en fort petit nombre à l'Hôtel, et propor-

tionnellement il s'y trouvait plus d'officiers de la maison bleue ¹ (les gardes du corps, les gardes de la porte et les gendarmes), que de gardes françaises et de gardes suisses.

Les traditions militaires vivent et se perpétuent malgré les révolutions. Les soldats de la Garde impériale comprenaient instinctivement qu'ils avaient une paye assez haute, ou une pension assez forte, quand ils se retiraient du service (et ce revenu était presque doublé quand ils y ajoutaient la dotation de leur croix d'honneur), pour se créer, dans leurs vieux jours, une position indépendante. En outre ceux qui savaient lire et écrire pouvaient demander à l'Empereur des emplois, soit dans les contributions indirectes, soit dans les domaines impériaux, soit enfin dans l'administration des forêts ². Ils étaient presque toujours sûrs de réussir dans leurs demandes,

¹ Les officiers de la *maison bleue* (parce que leur uniforme était bleu) étaient nobles aussi bien que ceux de la *maison rouge*, mais moins riches; quelques-uns même étaient très-pauvres. Les gardes du corps et les gardes de la porte se voyaient souvent forcés, quand l'âge de la retraite arrivait pour eux, d'entrer aux Invalides; mais là, du moins, ils étaient noblement traités jusqu'à leurs derniers jours. Ils préféraient cette existence à la vie qu'ils auraient menée dans leurs provinces avec une chétive pension.

² Il est de notoriété administrative qu'après la campagne d'Austerlitz, Napoléon distribua aux congédiés de sa Garde

car Napoléon aimait par-dessus tout à savoir heureux et satisfaits les vieux compagnons de ses campagnes, *les ouvriers de sa gloire*, comme il le disait lui-même dans ce langage poétique qu'il savait employer si à propos.

Les soldats de la Garde avaient d'ailleurs une transition naturelle à franchir ; quand , par leur âge, leurs blessures ou leurs infirmités, ils étaient rayés des contrôles des bataillons actifs, ils avaient la facilité d'entrer dans la compagnie des vétérans de la Garde ; c'était aussi un service actif, mais fort doux et fort bénin, qui se bornait à monter une garde de six heures une fois tous les huit jours dans leur garnison. Ces vétérans de la Garde étaient si bien traités, si choyés, si exempts de soucis, que les autres soldats les appelaient *les chanoines de l'armée*. L'Empereur, les ayant fait venir un jour à une grande parade dans la cour des Tuileries, s'arrêta devant eux et dit :

— Quel est celui de vous qui compte le moins de service comme étant le plus jeune ?

— Sire, c'est moi ! répondit une voix dans les rangs.

plus de cent emplois civils. C'était agir à la manière de César qui, lui aussi, plaçait ses soldats dans les provinces acquises à la domination romaine.

— Et combien comptes-tu d'années de service ? poursuivit Napoléon.

— Trente-six ans, sire, répondit la même voix.

— Diable ! mais alors combien compte donc de service le plus vieux d'entre vous ?

— Cinquante-trois ans, mon Empereur, en comptant mes campagnes, repartit un autre soldat dont la figure fraîche et épanouie était rehaussée par une énorme paire de moustaches blanches.

— Tout cela est très-bien, fit Napoléon au soldat qui n'avait que trente-six ans de service ; mais toi, tu n'es qu'un conscrit en comparaison de ton camarade. Cependant tout jeune que tu es encore, je te fais sergent ainsi que ton *ancien*, et j'espère que dans l'occasion vous saurez bien encore l'un et l'autre brûler quelques cartouches.

Puis se retournant vers le général Bertrand, le même qui plus tard fut grand maréchal du palais, mais qui n'était encore qu'un de ses aides de camp :

— Voyez donc, Bertrand, tous ces gaillards-là, lui dit-il, comme ils se portent bien : ils ont des faces de bernardins ¹.

¹ C'était une des expressions de Napoléon pour peindre un homme qui avait une grosse figure bien réjouie. On sait que

Il arrivait pourtant quelquefois que des soldats de la Garde demandaient leur admission à l'Hôtel des Invalides. Quand les titres des candidats étaient légalement établis, le ministre de la guerre s'empressait de faire droit à leurs réclamations, et ils entraient, *de plano*, à l'Hôtel avec le grade de sous-officier, c'est-à-dire de sergent pour l'infanterie, et de maréchal des logis pour la cavalerie et l'artillerie. Cette admission était presque toujours accompagnée d'une gratification que l'Empereur avait ordonné, une fois pour toutes, de prélever sur la masse noire du corps. Cette gratification allait de 40 à 120 francs, selon le mérite de l'individu, et l'on comprendra tout ce que cette petite somme avait de gracieux pour un soldat, surtout lorsqu'il avait par devers lui quelques économies.

Aux Invalides même, les militaires de la Garde étaient l'objet des déférences de leurs camarades. Dans cet asile consacré à la valeur brisée par l'âge, les petites jalousies, les rivalités de corps n'existaient plus, et le brave soldat, quel qu'il fût, rendait un hommage sincère au soldat brave comme lui.

les bernardins étaient des moines fort riches qui avaient une table splendidement servie et dont l'embonpoint naturel était devenu proverbial.

Aujourd'hui encore , on compte à l'Hôtel des Invalides plusieurs anciens soldats de la vieille Garde. Il est beau de voir nos mutilés de l'armée d'Afrique se grouper autour de ces Nestors de l'ancienne armée, de ces maîtres en fait de vertus militaires , et les écouter raconter les grandes et terribles journées de l'empire. Les lauriers des Pyramides et de Marengo semblent s'unir aux palmes de l'Atlas et d'Isly ; aussi est-on fier de voir ces deux générations de guerriers égaux en intrépidité , en dévouement et en patriotisme.

Un décret impérial , daté du palais des Tuileries, le 9 pluviôse an xiii (29 janvier 1805), prescrivit donc les dispositions suivantes pour l'admission des militaires de la Garde à l'Hôtel impérial des Invalides.

« ART. 1^{er}. Lorsque l'âge , les blessures ou des infirmités ne permettront plus aux militaires de la Garde impériale de continuer leur service , ils seront admis aux Invalides ou à la solde de retraite, sur la demande que les colonels généraux en feront au ministre.

« ART. 2. Les soldes de retraite seront fixées sur les mêmes bases que celles arrêtées pour l'armée, mais elles seront augmentées de moitié.

« ART. 3. Ceux qui obtiendront leur entrée à l'Hôtel impérial des Invalides, y jouiront des pré-

rogatives et traitements des grades supérieurs à ceux qu'ils occupaient dans la Garde.

« Le simple garde sera traité comme caporal ou brigadier.

« Le caporal ou brigadier, comme sergent ou maréchal des logis.

« Le sergent ou maréchal des logis, comme sous-lieutenant.

« L'officier jouira de tous les avantages accordés au grade supérieur à celui qu'il occupait dans la Garde.

« ART. 4. Si le militaire de la Garde, après son admission à l'Hôtel impérial des Invalides, préfère la pension représentative de l'Hôtel, cette pension lui sera accordée après avoir été fixée d'après les principes de l'art. 2 ci-dessus, et pour le grade qu'il occupait dans la Garde. »

II

CRÉATION DES VÉLITES À CHEVAL DANS LA GARDE.

Un second décret, daté du palais de Saint-Cloud, le 50 fructidor an xiii (17 septembre 1805), était ainsi conçu :

« ART. 1^{er}. Il sera formé un corps de vélites à cheval de huit cents hommes.

« ART. 2. Ce corps sera composé de conscrits des trois dernières années, à raison de six par département, pris parmi ceux qui s'offriront volontairement, ou, à défaut, désignés par le préfet.

« ART. 3. Parmi les six vélites fournis par chaque département, trois devront avoir la taille de 5 pieds 4 pouces, et trois la taille de 5 pieds 5 pouces et au-dessus.

« ART. 4. Les vélites devront être bien constitués et avoir, par eux-mêmes ou par leurs parents, un revenu assuré de 500 francs par an.

« ART. 5. Si, dans la réserve des années XI, XII, XIII (1803, 1804 et 1805), il ne se trouvait pas un nombre suffisant d'hommes réunissant les qualités requises pour être admis dans ce nouveau corps, on pourra y recevoir ceux qui, ayant dix-huit ans révolus, réuniront les qualités requises et se présenteront de bonne volonté.

« ART. 6. Le corps des vélites à cheval sera divisé en huit compagnies.

« Chacune de ces compagnies sera composée ainsi qu'il suit, savoir :

1 Capitaine.

1 Lieutenant en premier.	1 Fourrier.
1 Lieutenant en second.	8 Brigadiers.
1 Maréchal des logis chef.	100 Vélites.
4 Maréchaux des logis.	2 Trompettes.

« Il y aura de plus et par la suite, deux maréchaux des logis et quatre brigadiers nommés parmi les vélites qui auront plus d'un an de service dans le corps.

« ART. 7. Il sera attaché à ce corps :

2 Chefs d'escadron.	2 Adj. sous-officiers.
2 Adjudants-majors.	1 Armurier.

« Les chefs d'escadron, les capitaines, les lieutenants en premier, les lieutenants en second, les adjudants-majors, l'adjudant et les sous-officiers seront fournis moitié par le régiment des grenadiers, et moitié par le régiment des chasseurs à cheval de la Garde.

« ART. 8. La comptabilité des quatre compagnies de vélites commandées par les officiers de grenadiers à cheval, sera gérée par le conseil d'administration de ce régiment. La comptabilité des quatre compagnies de vélites commandées par les officiers de chasseurs à cheval, sera gérée par le conseil d'administration de ce régiment.

« ART. 9. La solde, les masses et la première mise des quatre compagnies de vélites attachées au régiment de grenadiers, seront les mêmes que celles des grenadiers à cheval de la Garde. La solde, les masses et la première mise des quatre compagnies attachées au régiment de chasseurs,

seront les mêmes que celles des chasseurs à cheval de la Garde.

« ART. 10. Les conscrits qui seront admis dans le corps des vélites à cheval , ou leurs parents , verseront, dans la caisse du corps, tous les trois mois et à l'avance , le quart de la somme de 300 francs prescrite par l'art. 4.

« ART. 11. Chaque vélite devra , à l'époque de son admission , se pourvoir, à ses frais , d'une culotte de peau de daim , d'une paire de bottes et d'une paire de gants d'uniforme.

« ART. 12. Ceux des vélites qui se seront distingués par leur conduite, leur aptitude et leur tenue, pourront être admis dans la Garde impériale avant d'avoir atteint l'âge et le nombre d'années de service exigés pour faire partie de ladite Garde.

« ART. 13. Les vélites pourront recevoir leur congé lorsqu'ils auront fait le nombre d'années de service exigé par les lois relatives à la conscription. »

Il était attaché à chaque corps de vélites et aux frais du gouvernement , des maîtres de lecture , d'écriture, d'arithmétique et de gymnastique nécessaires à leur instruction ; il y avait aussi des maîtres de mathématiques et de dessin , dont le traitement était payé en partie par l'État , et en partie par ceux des vélites qui prenaient des leçons particulières.

ÉTAT-MAJOR DES VÉLITES A CHEVAL.

GRENADIERS.

Clement (O. ✱), chef d'escadron.

Compariol ✱, adjudant-major.

Lepot ✱, lieutenant en second.

CHASSEURS.

Clerc jeune (O. ✱), chef d'escadron.

Fournier ✱, capit. adjudant-major.

Saulnier ✱, adjud. lieut. en second.

CHAPITRE II.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE D'AUTRICHE,
EN 1805.

I

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

L'Angleterre n'avait pas vu sans une profonde inquiétude les dispositions menaçantes prises par Napoléon, au camp de Boulogne, pour effectuer sur ses côtes une descente qui eût infailliblement consommé sa ruine. L'Angleterre, disons-nous, eut donc recours à son système ordinaire, c'est-à-dire aux intrigues et à son or, qui, tant de fois, avaient rompu l'harmonie qui régnait entre la France et les autres puissances du continent.

La Russie fut la première qui céda à son in-

fluence, et conclut un traité que l'Autriche ratifia en se joignant à elle. L'empereur d'Autriche, par suite de cet arrangement, rassembla deux cent mille hommes qui devaient attendre l'arrivée des Russes ; mais les circonstances ayant forcé l'Autriche à commencer les hostilités, ses troupes envahirent la Bavière, et forcèrent l'électeur à chercher un refuge hors de ses États.

Aussitôt que Napoléon eut connaissance du mouvement des Autrichiens, il suspendit son expédition maritime si bien combinée, leva le camp de Boulogne, fit partir la Garde en poste pour l'Allemagne, passa le Rhin à Kehl, et vint lui-même se mettre à la tête de son armée, qui se trouva en présence de l'ennemi stupéfait de la rapidité avec laquelle elle avait franchi un si grand espace.

Les premiers engagements qui eurent lieu entre nous et les Autrichiens furent constamment à notre avantage. Le 10 octobre 1805, le maréchal Bessièrès, à la tête des grenadiers et des chasseurs à cheval de la Garde, fit son entrée à Augsbourg ; il en repartit le 11, pour marcher sur Burgau, où il devait attendre Napoléon qui y arriva bientôt. Le 21, l'intrépide colonel Morland, à la tête des chasseurs à cheval de la Garde, se distingua particulièrement au combat de Nuremberg, où ses chasseurs, après avoir taillé en

pièces les cuirassiers du général Maek , s'emparèrent d'un pare d'artillerie. Le même jour, un bataillon des grenadiers à pied de la Garde entra à Augsbourg. Le 28, Napoléon, placé sur les hauteurs d'Ulm , et entouré de sa Garde , vit défiler depuis deux heures jusqu'à six heures du soir , comme prisonniers de guerre , vingt-cinq mille Autrichiens qui formaient la garnison de cette place : l'infanterie jeta ses fusils sur le revers du fossé ; la cavalerie mit pied à terre , se désarma et livra ses chevaux à nos cavaliers. Ces soldats , en se dépouillant de leurs armes, criaient *vive l'Empereur Napoléon !*

Les corps de la Garde impériale , au début de cette campagne, furent rarement engagés, à leur grand regret, car il ne fallait rien moins que l'autorité des chefs pour calmer l'ardeur qu'ils manifestaient, en demandant à grands cris à prendre part à des actions qui se passaient pour ainsi dire sous leurs yeux.

Par suite des opérations militaires qui suivirent la reddition d'Ulm, les Russes, après avoir été battus à Krems et à Hollabrunn, parvinrent, le 18 novembre, à faire leur jonction avec un nouveau corps d'armée venu de Russie ; ce qui porta l'armée russe à soixante et douze mille hommes, sous les ordres du général Kutusow. L'armée française, qui n'était forte que de quarante-

deux mille hommes, les attendait dans la position de Brunn. Six mille hommes de cavalerie russe voulurent lui disputer les approches d'Olmütz ; mais le général Walther, secondé par quatre escadrons de la Garde, commandés par le maréchal Bessières, fit sur les Russes une charge si brillante, qu'ils forcèrent ceux-ci, non sans éprouver une vive résistance, à battre en retraite. Rien ne contrastait comme le silence qui régnait dans nos rangs et les hurlements que les Russes poussaient dans les leurs.

En effet, elle était silencieuse cette armée campée entre Brunn et Olmütz ; mais elle était belle, dévouée et pleine d'enthousiasme. L'histoire ne présentera jamais une masse d'hommes plus instruits, plus exercés, et commandés par un état-major plus éminent. Lorsque Napoléon avait traversé la plaine d'Austerlitz en marchant sur Wischau, il avait dit à ses généraux avec sa parole brève :

— Messieurs, étudiez bien ce terrain, vous y aurez affaire bientôt.

Le 4^{er} décembre au matin, les masses russes et autrichiennes commencèrent leur mouvement en avant avec ordre et précision. Quant à Napoléon, il adressa à sa Garde et à l'armée la proclamation suivante, datée de son bivac d'Austerlitz :

« Soldats ! disait-il , l'armée russe se présente
« devant vous pour venger l'armée autrichienne
« d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous
« avez vaincus à Ebersberg , à Amstetten , à
« Krems , à Hollabrunn , et que depuis vous avez
« constamment poursuivis jusqu'ici.

« Soldats ! je dirigerai moi-même vos batail-
« lons ; je me tiendrai loin du feu si , avec votre
« bravoure accoutumée , vous portez la mort et
« l'effroi dans les rangs ennemis ; mais si la vic-
« toire devenait un moment incertaine , vous
« verriez votre Empereur s'exposer aux premiers
« coups ; car la victoire ne saurait hésiter dans
« cette journée surtout où il y va de l'honneur
« de l'infanterie française qui importe tant à
« l'honneur de toute la nation.

« Que , sous prétexte d'emmener les blessés ,
« on ne dégarnisse pas les rangs , et que cha-
« cun soit bien pénétré de cette pensée , qu'il
« faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre
« qui sont animés d'une si grande haine contre
« nous.

« Cette victoire finira notre campagne ; nous
« pourrons reprendre nos quartiers d'hiver , et
« la paix que je ferai sera digne de mon peuple ,
« de vous et de moi !

« NAPOLÉON. »

Dans cette belle proclamation, il n'y avait ni fanfaronnade, ni promesses menteuses. Napoléon excitait le soldat sans atténuer les périls, il ne se séparait pas du sort de l'armée dont il annonçait vouloir partager les dangers. Aussi, le soir, chaque capitaine de la Garde, entouré de sa compagnie, lut, à la lueur des flambeaux, comme un ordre du camp, cette proclamation d'Austerlitz, marquée à l'antique comme tout ce que dictait Napoléon. Puis une fête de nuit fut improvisée. Le lendemain était l'anniversaire du couronnement de leur Empereur, les soldats de la Garde élevèrent des fanaux pour le célébrer d'avance; des cris de joie et d'impatience se firent entendre sur toutes les lignes. Alors Napoléon se promena seul de bivac en bivac au milieu de sa Garde rassemblée autour de sa baraque; il alla de grenadier en grenadier, et leur parla comme il avait coutume de le faire dans les grandes occasions. A leur tour, ceux-ci lui firent entendre de sublimes paroles; les uns disaient : « Tu n'auras pas besoin de t'exposer demain, nous t'apporterons les canons et les drapeaux de cette armée; » les autres : « Nous te promettons la victoire pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement ! » Ainsi les vieux prétoriens parlaient à César. Le danger commun, la grandeur du service qu'on allait rendre, l'égalité du tombeau pour tous,

autorisaient cette familiarité du soldat avec son empereur bien-aimé.

En rentrant à sa baraque, Napoléon paraissait assuré du succès de la journée du lendemain. Tandis que les chefs de corps attendaient ses ordres, lui, les yeux fixés sur une immense carte éclairée par la flamme de quelques fagots, et assis sur une chaise de paille, les jambes écartées, les bras et la tête appuyés sur le dos de cette chaise, il s'endormit profondément. Quels songes durent passer à travers cette imagination colossale ? Personne ne le sut ; mais cette veille d'Austerlitz a laissé de profonds souvenirs chez tous ceux qui assistèrent à cette scène sublime.

Le soleil du 2 décembre dissipa peu à peu les brouillards du matin et parut sur l'horizon comme un globe ensanglanté. Dans la nuit, Napoléon avait pris toutes ses dispositions : la gauche de son armée avait été confiée au maréchal Lannes ; la droite, au maréchal Soult ; le centre, à Bernadotte ; toute la cavalerie avait été donnée à Murat. L'Empereur s'était placé au centre de la réserve, à ses côtés Bessières et Rapp, exécuteurs fidèles de ses volontés ; puis Junot, arrivé l'avant-veille de Lisbonne à franc étrier. Junot était à la tête de dix bataillons de la Garde ; dix autres bataillons de grenadiers obéissaient aux ordres d'Oudinot et de Duroc. Rien n'était comparable

à cette réserve d'hommes au teint basané , aux épaisses moustaches ; à elle seule , elle valait une armée , car elle comptait dans ses rangs les soldats d'Italie , d'Égypte et de Marengo. Là se trouvait massée ; sous les ordres de Bessières et de Rapp , comme nous venons de le dire , toute la cavalerie de la Garde , les chasseurs à cheval dont Napoléon portait l'uniforme , les grenadiers et les mameluks. Cette magnifique réserve était rangée sur deux lignes et par escadrons. Quarante pièces de canon , servies par l'artillerie légère de la Garde , devaient se porter partout où le péril demanderait la présence d'un secours prompt et rapide. Pour donner ses ordres , Napoléon attendit que l'astre brillant se fût élevé tout à fait ; alors il parcourut les fronts de bandière , en jetant çà et là aux soldats des paroles ardentes : « Il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre , » leur dit-il. Au même instant un coup de canon se fit entendre ; un long cri de *vive l'Empereur !* répondit à ce signal. « C'est la bataille qui commence ! » tel fut le mot qui circula dans tous les rangs. Aussitôt l'armée française s'ébranla.

L'infanterie de la Garde , qui , depuis l'ouverture de la campagne , n'avait presque pas donné , pleurait pour ainsi dire de rage et demanda absolument à marcher contre l'ennemi. Napoléon lui

dit : « Vous devriez , au contraire , vous réjouir de ne rien faire , vous ne devez donner qu'en réserve ; tant mieux si je n'ai pas besoin de vous. » Il n'en fut pas de même de la cavalerie , partout elle fut obligée de donner et rendit d'importants services.

Un bataillon du 4^e de ligne , chargé par la Garde impériale russe à cheval , fut culbuté. Napoléon , qui s'aperçut du mouvement , ordonna aussitôt à Bessières de se porter en avant pour aller au secours de ce bataillon , et protéger la droite de l'armée qui aurait pu se trouver compromise. Le brave maréchal partit au galop avec ses invincibles , et bientôt les deux Gardes impériales furent aux prises ; mais bientôt aussi toute résistance de la part des Russes devint inutile.

La cavalerie autrichienne , voulant couvrir la retraite de l'infanterie russe entraînée par sa cavalerie entre les villages de Telnitz et de Menitz , fut écrasée par la mitraille de l'artillerie légère de la Garde. Deux escadrons des chasseurs de la Garde et une division de dragons , commandée par le général Gardanne , soutinrent l'artillerie légère avec l'infanterie de la Garde et le corps du maréchal Soult.

Le feu de cette artillerie avait été si vif et si bien entretenu , que Russes et Autrichiens es-

suyèrent une perte immense en hommes, en chevaux et même en caissons, dont la plupart sautèrent. De quatre-vingt-douze bataillons, huit mille hommes seulement purent échapper par la route de Satschau; et, de cent cinquante pièces de canon qu'ils avaient avec eux, ils ne purent en sauver une seule. Tel fut le coup de tonnerre qui termina cette prestigieuse campagne.

Au milieu de ce combat gigantesque, quand tout était si beau, il y eut des traits de courage individuels que l'histoire s'empressa de recueillir : le général Saint-Hilaire, grièvement blessé, se maintint à cheval toute la journée. Le général Valhubert, la cuisse emportée par un boulet, rappela aux soldats, qui voulaient l'enlever du champ de bataille, la proclamation de l'Empereur qui défendait de quitter ses rangs. Le général Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Les généraux Thiébault, Sébastiani et Compans furent également blessés. Le général Rapp, à la tête des grenadiers à cheval de la Garde, fit prisonnier le prince Repnin, commandant de la garde impériale russe. Le colonel Morland, des chasseurs de la Garde, fut tué en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe.

La générosité de l'Empereur envers les troupes qui avaient combattu à Austerlitz fut grande comme la victoire. Des pensions furent accordées

aux veuves des généraux, des officiers, sous-officiers et soldats qui moururent sur le champ de bataille. Napoléon adopta leurs enfants, se chargea de leur éducation ainsi que de la dot de leurs filles. Tous ceux qui furent blessés reçurent une gratification de trois mois de solde; ceux qui s'étaient le plus distingués furent décorés, ou au moins promus à un grade supérieur.

Le soir de cette grande journée, Napoléon put ombrager son bivac des drapeaux pris à l'ennemi, parmi lesquels se trouvaient quelques étendards de la garde impériale russe. Cette bataille restera dans la mémoire du soldat comme le plus beau fait d'armes des temps modernes, en ce qu'il fut le résultat de savantes manœuvres stratégiques toutes calculées d'avance et exécutées merveilleusement. En un mot cette victoire sera comme un de ces arcs de triomphe grandioses qui restent debout alors que les monuments de pierre sont devenus poussière.

II

A PROPOS DES VÉLITES DE LA GARDE.

Une halte de l'Empereur.

A la formation du corps des vélites à cheval de la Garde, comme nous l'avons dit au commence-

ment de ce livre V ¹, on les admit dans les régiments de grenadiers et de chasseurs, et l'année suivante dans les dragons de l'Impératrice; dès lors ces jeunes soldats firent partie intégrante des corps de la Garde auxquels ils appartenaient. A leur arrivée à Paris, les vélites à cheval se présentaient chez le colonel Fusil, commandant d'armes de l'École Militaire; et, suivant leur taille, cet officier supérieur désignait le régiment dans lequel ils devaient être incorporés, soit grenadiers, soit chasseurs. Ils formaient un escadron (le 5^e) composé de deux compagnies (n^{os} 9 et 10), fortes chacune d'environ cent à cent dix hommes, officiers et sous-officiers compris ². Plus tard, ces compagnies furent considérées comme faisant partie de la *vieille Garde*, parce qu'elles en touchaient la solde; elles en faisaient le service, sans toutefois que les simples vélites pussent y obtenir de l'avancement la première année. Tous les soldats vélites passaient, au bout de trois ou cinq ans, sous-lieutenants dans les régiments de cavalerie de ligne. En campagne, ils étaient répartis dans les compagnies d'*anciens*, et faisaient le service auprès

¹ Voir le texte du décret y relatif du 30 fructidor an XIII (17 septembre 1805).

² Ce ne fut que plus tard que le corps des vélites à cheval fut composé de deux escadrons de quatre compagnies chacun.

de la personne de l'Empereur. Ce ne fut qu'à partir de l'année 1811 qu'on n'admit plus de vélites dans la cavalerie de la vieille Garde. Dès 1807 les vélites à pied avaient été supprimés dans l'infanterie, et incorporés dans les régiments de la jeune Garde en qualité de sous-officiers. Quant aux vélites à cheval, ils passèrent tous, ou à peu d'exception près, dans les chevau-légers lanciers en qualité de sous-officiers, et d'officiers dans les régiments de cavalerie de la ligne. Au reste, l'épisode historique qu'on va lire ¹ donnera une idée complète du mode de recrutement, de la discipline, de la nature du service et de l'avancement auxquels étaient soumis les vélites à cheval de la Garde impériale.

Le jeune Guyot Desherbiers appartenait à une des familles les plus riches et les plus considérées de sa province. Il avait dix-huit ans, et était fils unique. A peine avait-il terminé ses études au lycée de Tours que tout à coup sa jeune imagination s'enflamma à la lecture des bulletins de la campagne d'Austerlitz : il voulut se faire soldat. Ni les supplications d'une mère qui l'idolâtrait, ni les sages observations de son père, qui,

¹ Cet article nous a été communiqué par un ancien vélite des chasseurs à cheval de la garde, aujourd'hui directeur d'un de nos haras les plus considérables.

ne voulant pas non plus se séparer de lui , avait résolu de lui *acheter* un homme , bien que déjà les *remplaçants* fussent rares, aucune considération ne put le faire changer d'idée. En désespoir de cause , M. Desherbiers père alla trouver son ami , le général Delarue , qui commandait le département d'Indre-et-Loire , et lui demanda pour son fils une lettre de recommandation à l'aide de laquelle il pût entrer dans les vélites. Cette faveur lui ayant été accordée sans peine, le jeune Desherbiers partit immédiatement pour la capitale , et , dès le lendemain de son arrivée, il était incorporé dans les chasseurs à cheval de la Garde en qualité de vélite.

A peine fut-il habillé , que le jeune homme s'empressa d'aller rendre visite à une jolie cousine qu'il avait à Paris. Celle-ci le trouve charmant sous l'uniforme , et lui prédit mille succès. Les louanges féminines flattèrent si agréablement le cœur du chérubin en pantalon collant de daim et en colback , qu'il oublia l'heure de l'appel. De retour au quartier de l'École Militaire, le brigadier de chambrée , vieux troupier aux longues moustaches rousses , lui ordonne de quitter sa grande tenue, de revêtir la veste d'écurie avec le pantalon de toile, et d'aller coucher à la salle de police.

Le lendemain , le capitaine Fournier fait appeler M. Desherbiers et lui dit :

— Vélite, pourquoi avez-vous manqué à l'appel hier au soir ?

— Mon capitaine, répond le jeune Desherbiers d'un ton soumis, ayez la bonté de m'excuser, j'étais allé voir une de mes cousines, et...

— Jeune homme, interrompit le capitaine, à Paris il faut se méfier des parents en général, et des cousines en particulier : elles sont plus à craindre que les dragons de la garde russe, car c'est droit au cœur qu'elles frappent. Pour vous mettre à même de parer leurs coups, demain matin, après le pansement, vous partirez pour Versailles, où les instructeurs du régiment s'occuperont de votre éducation militaire.

Après quatre mois d'apprentissage, on jugea le vélite assez instruit pour paraître à une grande revue de l'Empereur. Toute la Garde impériale à cheval était réunie dans le Carrousel. Napoléon y arriva, accompagné de son brillant état-major, passa devant les lignes au galop, puis après fit exécuter le défilé. Il était facile de voir qu'une grande pensée préoccupait Napoléon à cette revue. En effet, dès le lendemain, l'infanterie de la Garde se dirigeait en poste sur la Prusse, la cavalerie et l'artillerie la suivaient à marches forcées.

Le 14 octobre, Napoléon rencontra l'armée prussienne à Jéna, et lui livra bataille comme nous le dirons plus tard. Dans cette journée, les

enfants de la France vengèrent noblement leurs grands-pères des désastres de Rosbach. Cependant la cavalerie de la Garde n'eut pas l'honneur d'assister à cette bataille : elle était encore à deux jours de marche en arrière. A cette glorieuse époque, la victoire allait si vite, qu'il n'était pas facile de la suivre. Napoléon fit son entrée à Berlin.

Le jeune Desherbiers avait bien supporté la fatigue des marches, il commençait même à se donner des airs en faisant résonner les molettes de ses éperons sur le pavé, en portant son bonnet de police coquettement posé sur l'oreille droite, et les Berlinoises, qui avaient remarqué sa jolie tête blonde, lui eurent bientôt appris à valser. Les vieux sous-officiers de son escadron avaient pris en affection le jeune vélite, parce que celui-ci écoutait avec déférence leurs longues histoires de guerre, et aussi parce qu'il était le secrétaire de la plupart de ces messieurs dont il n'avait jamais révélé les secrets de famille ou de sentiment.

Bientôt on apprit que les Russes venaient au secours du roi Guillaume. L'Empereur, voulant leur éviter la moitié du chemin, quitta Berlin et transporta son quartier général à Varsovie. Il quitta cette ville le 23 décembre, et, le lendemain 24, un vif combat eut lieu au passage du

Bug. Ce fut à cette journée que, pour la première fois, Desherbiers entendit tonner sérieusement le canon ; le champ de bataille lui causa une profonde émotion ; mais quand il vit une batterie d'artillerie légère traverser la plaine au grand galop, broyant les cadavres sous les roues de ses caissons, alors les cheveux lui dressèrent sur la tête, et la guerre lui parut une horrible chose. Il était livré à ces pénibles impressions, lorsque Murat parut devant le front de l'escadron, et, s'adressant au petit groupe d'officiers qui tenait la droite, leur cria presque gaïement :

— Messieurs, j'ai besoin de vous !

Les vélites s'ébranlèrent aussitôt, et quelques minutes après ils étaient sous le feu d'une batterie russe ; les boulets se succédaient rapidement dans les rangs : un camarade fut tué à côté de Desherbiers. Le brigadier placé à sa gauche, et qui s'était aperçu de l'effet que produisait ce spectacle sur le héros novice, lui dit tout bas, en lui tendant sa gourde :

— Tiens, petit, bois une goutte, c'est le pur remède à la maladie.

La potion venait d'être prise quand la voix éclatante de Murat fit entendre ces mots :

— Trompettes, sonnez la charge !

Aussitôt le régiment tout entier se lança avec la rapidité de l'éclair sur la batterie ennemie ;

deux régiments de cavalerie russe accourent pour la soutenir : une mêlée générale a lieu. Mais qui aurait pu résister aux chasseurs de la Garde conduits par Murat ? Les Russes furent sabrés, culbutés, et quatre pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Cependant cette campagne d'hiver, si pénible, si meurtrière, se continuait avec des chances diverses. L'Empereur montait à cheval tous les matins avant le jour, il se rendait aux avant-postes, suivi de l'escadron de service, et l'infanterie de la Garde continuait sa marche. Avant midi, Napoléon descendait de cheval, les chasseurs allumaient un grand feu sur un monticule et lui faisaient un abri avec de la paille et des branches d'arbre. C'était là qu'il recevait le rapport de ses lieutenants et qu'il leur donnait de nouveaux ordres. Le mameluk Roustan préparait le déjeuner et le moka bouillant au feu du bivac, dans une petite cafetière d'argent. L'Empereur, pendant ses haltes, avait constamment autour de lui une douzaine de chasseurs ou vélites armés de leur carabine, baïonnette au bout du canon. Ces cavaliers formaient le cercle pour empêcher qu'on arrivât jusqu'à lui. Un jour que dans ces haltes habituelles il déjeunait, comme il en avait l'habitude, ses regards tombèrent sur un vélite posté en face de lui. Sa jolie tournure

frappa Napoléon qui le fit approcher et lui demanda un peu brusquement :

— Qui t'a mis dans ma Garde ?

— C'est Votre Majesté elle-même , répond Desherbiers.

— Explique-toi ; je ne te comprends pas.

— Sire , d'après le décret de Votre Majesté qui permet aux jeunes gens de famille de servir dans votre Garde , ayant réuni les conditions imposées, je suis à mon poste.

— Tu es bien petit , fit Napoléon en hochant la tête.

— Sire, je fais mon service de même que le plus grand du régiment.

— As-tu déjà été au feu ?

— Oui, sire, j'étais au passage du Bug.

— Il y faisait chaud !... tu as dû avoir bien peur?... Ah ! ah ! tu rougis et tu ne réponds pas ; est-ce que j'aurais dit vrai ?

— Oui, sire, je l'avoue, j'ai eu peur ; mais cela n'a duré qu'un moment.

— Console-toi, va ! il y en a bien d'autres que toi qui ont eu peur et auxquels cela a duré plus longtemps.

Puis après un silence :

— Allons, reprit-il, tu es un bon jeune homme ; comme tout le monde, tu as payé le tribut. Tu vas déjeuner avec moi ; cela te fera-t-il plaisir ?

— Certainement, sire ! s'écria le vélite avec l'exaltation de la joie qu'un tel honneur lui causait.

Et après avoir déposé sa carabine près de lui, il s'assit en face de l'Empereur.

Alors Roustan, avec toute la déférence qu'il aurait eue pour un officier général, servit au jeune vélite, sur une petite assiette d'argent, une tranche de jambon. Desherbiers la mangea avec l'appétit de son âge, aiguillonné encore par quelques jours d'abstinence ; et, lorsque le mameluk lui versa le chambertin dans une timbale de vermeil, Napoléon lui dit en souriant :

— Ah ! ah ! garçon, tu es bien aise d'être servi dans un gobelet, parce qu'on ne voit pas ce que tu bois : je parie que tu l'as fait emplir ?

— Jusqu'au bord, sire, pour mieux boire à la santé de Votre Majesté.

Pendant le peu de temps que dura ce repas impromptu, Napoléon lutina constamment son jeune convive qui répondit toujours avec esprit et convenance. Après le café, l'Empereur lui demanda son nom.

— Guyot Desherbiers, sire, lui fut-il répondu.

— Guyot Desherbiers ! répéta Napoléon en fixant ses yeux au ciel comme pour rappeler un souvenir. J'ai connu jadis à Paris, ajouta-t-il, un honorable jurisconsulte de ce nom-là, et qui, par

parenthèse, demeurerait dans un vilain quartier, rue des Noyers, je crois. Seriez-vous un de ses parents ?

Sur la réponse négative du jeune vélite, Napoléon répliqua :

— Eh bien ! M. Guyot Desherbiers, voilà la connaissance faite entre nous. Conduisez-vous bien, j'aurai soin de votre avancement... quand le temps sera venu, bien entendu. Allons, au revoir.

Le vélite fit le salut militaire, reprit sa carabine et continua sa faction.

Cette campagne se termina par la bataille de Friedland, qui amena le glorieux traité de Tilsitt. La Garde revint à Paris. Napoléon, étant allé chasser aux environs de Trianon, voulut voir les vélites qui depuis avaient été séparés des chasseurs de la vieille Garde, et tenaient garnison à Versailles. Quand il s'approcha de l'escadron, il dit au commandant Martin :

— Faites sortir des rangs le vélite Guyot Desherbiers avec qui j'ai déjeuné en Pologne.

— Sire, répondit cet officier supérieur, Votre Majesté l'a fait passer dans un régiment de husards qui est actuellement en Espagne.

— Pourquoi l'a-t-on présenté ? ce n'était encore qu'un enfant.

— Sire, à cause de sa belle conduite à Fried-

land. Il avait tué de sa main deux grenadiers russes à la vue de tout l'escadron.

— C'est différent : on a bien fait et lui aussi.

Le brave jeune homme ne devait jamais revoir l'Empereur. Il eut le malheur de tomber vivant entre les mains de guérillas qui le firent mourir dans d'horribles tortures. Il les supporta toutes avec un courage héroïque, et avant de rendre le dernier soupir, il ne prononça que deux noms : celui de l'Empereur et celui de sa cousine de Paris.

**COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE
EN 1805.**

État-major général et administration. 21

INFANTERIE.

Grenadiers à pied. . . .	1 régiment. .	1,716	
Vélites grenadiers. . . .	2 bataillons. .	1,755	
Chasseurs à pied	1 régiment. .	1,716	
Vélites chasseurs	2 bataillons. .	1,755	
Vétérans.	1 compagnie. .	102	
Matelots.	1 bataillon. .	806	
		7,830	7,830
<i>A reporter.</i>			7,871

Report. . . . 7,871

CAVALERIE.

Grenadiers à cheval . . .	1 régiment. .	1,018	
Vélites grenadiers. . .	4 compagnies .	400	
Chasseurs à cheval. . .	1 régiment. .	1,018	
Vélites chasseurs. . .	4 compagnies .	400	
Mameluks	1 compagnie. .	124	
Gendarmes d'élite. . .	1 bat. 2 escad.	652	
		5,592	5,592
ARTILLERIE.			712
HÔPITAL DE LA GARDE. . .			12
<i>Total.</i> . . .			12,187

FIN DU TOME PREMIER.

574190



Publications nouvelles.

LA COMTESSE DE MONRION, par *Frédéric Soulié*. 3 vol. in-18.

CATHERINE, par *J. Sandeau*. 2 vol. in-18.

DES CONSPIRATIONS ET DE LA JUSTICE POLITIQUE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

DES MOYENS DE GOUVERNEMENT ET D'OPPOSITION DANS L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

ESSAI SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE, par *F. Guizot*. Un vol. in-18.

HISTOIRE DES CABINETS DE L'EUROPE PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE, écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, 1800-1815, par *Armand Lefebvre*. 6 vol. in-18.

STELLA ET VANESSA, par *Léon de Wailly*. 2 vol. in-18.

UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE, par *Michel Masson* et *Frédéric Thomas*. 2 vol. in-18.

LES HOMMES D'ÉTAT DE L'EUROPE, pour faire suite aux **DIPLOMATES EUROPÉENS**, par *Capefigue*. Un vol. in-18.

LA GORGONE, par *G. de la Landelle*. 4 vol. in-18.

LE NAUFRAGE DU PACIFIQUE, par *le capitaine Marryat*. 2 vol. in-18.

LA DAME DE MONSOREAU, par *Alex. Dumas*. 6 vol. in-18.

L'EUROPE DEPUIS L'AVÈNEMENT DU ROI LOUIS-PHILIPPE, par *Capefigue*, pour faire suite à l'HISTOIRE DE LA RESTAURATION, du même auteur. 15 vol. in-18.

THE
MUSEUM OF
THE
CITY OF
NEW YORK

LEZIONE - LABORATORI IN RESTAURA
GIUSEPPINA ARMANDO

